ARTHUR.

Par

BIBLIOTHÈQUE ROYALE

PARIS.
EUGÈNE RENDUEL,
22, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS.
1837

IMPRIMERIE DE P. BAUDOUIN.
rue et hôtel Mignon, 2.

ARTHUR.

PARIS.

EUGÈNE RENDUEL,
22, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS.

1837

Le hasard nous a fait rencontrer le manuscrit de ce livre dans la vente d'une bibliothèque de campagne.

La note suivante y était jointe :

« De réflexions en réflexions, j'ajournerai probablement jusqu'à ma mort la publication de ces Mémoires qui ne renferment pour tout événement que la transformation d'un homme incrédule et léger, arrivant, par les voies cachées et le travail intérieur, à trouver sa guérison dans les sources divines.

« Mais, est-ce au temps où nous vivons qu'un tel tableau pourrait produire l'effet que nous nous en sommes promis ? De quelle utilité peuvent être, à cette heure, ce calme, cette résignation, ce renoncement, lorsque *l'activité des esprits est si dévorante,* comme a dit M. Ballanche ; quand toutes les âmes sont troublées, avides, et ne veulent point reconnaître l'autorité et la cause des maux passés ; quand on marche en courant vers des abîmes, avec ces milliers de lumières étincelantes qui se croisent, qui cherchent, et dont si peu doivent survivre au souffle des tempêtes quelles bravent, aux incendies qu'elles allument ; quand tous sont assemblés autour de l'arbre de science fatale, et y prennent à pleines mains, poussant des cris confus et insensés, ces fruits interdits à l'homme et qui donnent la mort ! quand la tour de Babel se reconstruit, et qu'on entend dire à la jeunesse : De cette fois, nous la finirons ?...

« Quel serait le sort d'un livre demandant le repentir, l'examen et la défiance de soi-même, le retour aux traditions méprisées ou perdues, l'humilité, l'humilité surtout ! du cœur et de l'esprit ?

« C'est tout au plus si on pourrait espérer la sympathie de quelques âmes douces et pieuses, éparses maintenant dans notre société fiévreuse. Et pourtant, dans ces temps de débats et de colère où les convictions les plus nobles, les consciences les plus belles se laissent emporter à de si vifs ressentiments ; où la littérature, si animée, si sublime par moments, se laisse égarer en des transports si désordonnés, les lectures édifiantes et paisibles sont, pour l'âme échauffée, ce que seraient, pour le sang brûlé par des nourritures trop riches et trop travaillées, des bains frais pris dans une onde tempérée. »

PREMIÈRE PARTIE.

MÉMOIRES.

Qui m’accordera que mes paroles soient écrites ? qui me donnera qu’elles soient tracées dans un livre ?

– JOB. –

I

ENFANCE. – LE PRESBYTÈRE. – BAPTÊME. – DIX AOUT. – LA RÉVOLUTION.

Je crois qu’on n’a pas besoin d’être un grand homme, un écrivain célèbre, ou un personnage important pour intéresser l’humanité à l’histoire de son enfance.

Il n’en est pas qui ne renferme son intérêt, son charme, son côté instructif.

Si ces pauvres petits êtres écrivaient leurs Mémoires, ce serait à fendre les cœurs. Que de transes déjà infernales, que de joies célestes, que de haine, que d’amour ! combien de rêves, d’espérances, combien de désespoirs !

Les enfants sont comme les femmes, à beaucoup d’égards, mais particulièrement en ce qu’ils ont, tous, au moins un roman dans leur vie passagère d’oisiveté et de caprices.

Romans pleins de larmes, d’émotions passionnées, de secrets, de mystères douloureux, où il y a toujours à étudier, ou à apprendre.

Tout cela se ressemble, dira-t-on ? Oui, pour le fond, mais la variété des nuances est infinie, et presque toujours attachante.

Il y a, dès ce moment de la vie, un fait qui m'a souvent confondu l'influence plus ou moins immédiate de la faute commise.

Et cette faute, ou cet accident, qui influeront sur une vie de cent années peut-être, étaient si faciles à éviter, que déjà on est tenté d'écrire sur la première page de ses jours, ce mot impie et terrible :

Fatalité.

Non, ce n'est pas là ma devise. Justice mystérieuse et incompréhensible, je te nom merai toujours :

Providence !

J'ai regardé au fond des larmes de tous les âges, de tous les temps et d'un grand nombre d'individus, j'en ai toujours trouvé la cause dans les fautes commises.

Mais, quoi donc ? dans la première enfance, dans le berceau, les fautes sont – elles libres, volontaires, personnelles !

Tout d'abord, non sans doute ; mais bien vite on découvre le châtiment de la mauvaise action, de la mauvaise action inspirée par la puissance du mal.

Jusque-là, évidemment, la punition tombe sur l'innocent. Justifiez donc de cela la *Providence.* Je ne le peux, qu'en reculant sur le péché originel, qui est la clef de tout ce mystère. Là, je lis deux autres mots qui sont un abîme :

Expiation. Solidarité.

Et pourquoi *expierais-je*, moi qui ne suis pas coupable ?

Pourquoi *solidaire*, moi, enfant dont les yeux ne sont pas encore ouverts ?. Pourquoi !.

Ne vous pressez pas de me confondre, cela serait trop facile, écoutez :

Je me suis résigné à savoir ce mystère plus tard, et je ne peux trop vous inviter à faire de même.

C'est ainsi que j'ai expliqué la vie. Alors, je l'ai trouvée supportable d'abord, pleine de douceur ensuite, plus tard tout-à-fait au-dessus de mes mérites.

C’est que ces deux mots en avaient enfanté un troisième :

Résignation.

Nous aurons beau nous débattre, chercher le plaisir, éviter la peine ; tous les jours nous apprendrons qu’il faut *expier et payer.*

J’accepte ces deux conditions de mon existence avec soumission, humilité et reconnaissance.

Car si *j’expie*, si je *paye* bien, je serai *réhabilité.* Je retrouverai *le bonheur, la félicité* perdus, évidemment perdus, j’en appelle à tous les heureux.

Après ces *mots* que je regarde comme tombés du ciel, pour nous faire prendre patience, je sens bien qu’il y en a un autre, c’est le dernier de la Providence.

J’ai le bonheur de demeurer convaincu que ma misérable, incomplète et imparfaite nature ne mérite pas de le savoir aujourd’hui.

Je ne suis pas moins certain que ce dernier mot de la Providence, je le saurai un jour, si je me résigne à ne pas le savoir dès à présent.

Oui, mon Dieu, tu seras justifié de toutes les apparences d’injustice que la vue courte des hommes se presse d’apercevoir en toi.

Nous serions des anges, si rien n’était obscur pour nous.

J’oublie tout-à-fait que je ne suis pas venu pour traiter une question si difficile, que je ne suis devant vous que pour raconter, et pour être utile en racontant.

Après cinquante années si pleines, si laborieuses, si fatigantes, je suis bien étonné que les souvenirs de ma plus lointaine enfance soient là, si palpitants et si clairs devant moi.

Cela remonte jusqu’au baptême de mon frère qui vint au monde lorsque j’avais à peine deux ans. Rien ne s’est effacé en moi des émotions de ce jour ; je ferais le portrait du bedeau et de la sage-femme ; je vois cette vieille église chrétienne, que l’invasion normande avait respectée et qu’a démolie le soumissionnaire de la République française, pour en construire un passage, une cour, pleins de jeux infâmes et de cafés à bière.

On plaça dans mes mains un cierge, que je ne cessai d'éteindre par toutes les voies que je pus trouver dans mon imagination de deux ans. Le bon bedeau y mit plus de persévérance encore et lutta avec avantage contre la malice de l'enfant ; il ralluma ce cierge vingt fois, et finit par me convaincre que *cela était plus beau allumé qu'éteint.*

Cette circonstance est devenue pour moi une figure de ce qui devait arriver.

Que de fois, depuis lors, n'ai-je pas soufflé sur la lumière que la Religion m'avait donnée ! sur ce flambeau qu'elle a tant de fois ranimé, qu'elle est venue me présenter éclatant ou pâle, mourant même, ou ne donnant qu'une fumée légère, qu'on n'apercevait plus qu'à peine ! que de fois, elle aussi, a semblé me dire :

« Mon enfant, *cela est plus beau allumé qu'éteint.* »

Et enfin elle a eu raison de moi, homme et vieillard, comme son humble serviteur de l'église Saint-Étienne-des-Tonneliers l'eut alors de cet enfant insensé. Je me souviens encore qu'il disait à ma bonne : *Pardonnez-lui, il ne sait ce qu'il fait*.

Oh ! plus tard, nous ne le savons pas davantage, quand nous éteignons la flamme qu'un ange avait mise dans nos mains, ou tenait devant nos pas pour les éclairer.

Le baptême terminé, on nous ramena avec d'autres enfants dans la chambre de ma mère où ce ne furent que jeux bruyants avec les bonbons et les présents de la cérémonie.

Je m'entends toujours éclater de rire aux gaietés de mes cousins plus avancés que moi dans la plaisanterie.

L'année suivante je me vois dans le jardin d'un presbytère de campagne, chez un frère de ma mère qui était curé en Normandie.

La figure douce, fraîche et toute évangélique de mon oncle-curé est encore là devant moi.

Il ressemblait à ma mère. Sa parole était douce et rare. Je le suivais contre un espalier qui me tenait en admiration par la beauté de ses pêches mûrissant au soleil éclatant du mois d'août. Mon oncle en remplissait, pour notre dessert, un panier que je portais en jetant des cris de ravissement. Il

me choisissait les plus mûres, et ne cesait de m’en donner en répétant que j’allais me faire du mal.

Des iris jaunes et bleus fleurissaient sur le chaperon du vieux mur. Une douce odeur de thim, de lavande, d’œillets et de réséda embaumait l’air d’un parfum fortifiant, rustique et distingué tout à la fois. Tout cela me pénétrait de joie pure et de santé.

Je vois encore la salle où l’on rentra pour dîner, et où mon père fut traité avec tant de respect et d’égards par plusieurs curés de campagne qui ne cessaient d’écouter avec recueillement les belles choses qu’il disait de Dieu et de la Bible.

Il y avait aussi un portrait de prêtre sur un des panneaux du lambris : c’était un oncle de ma mère, mais sa figure vermeille, riante et d’un embonpoint exagéré encore par le peintre, ne m’inspirait rien de l’attendrissant amour que je me sentais pour ces traits suaves et mélancoliques de mon jeune oncle dont la voix était aussi toute mélodieuse, et avec cela, un regard, un geste si nobles et si purs.

L’enfance est un bien admirable juge des physionomies. Je serais bien tenté de méloigner d’un homme que les enfants n’aimeraient pas, bien porté à m’approcher de ceux qu’ils affectionnent.

On me laissa m’ébattre dans une cour verte, sous des pommiers, et jouer avec de bons et sages petits paysans meilleurs que moi, tous pleins de complaisance et de dévouement. Je vis sortir la compagnie, comme disaient avec respect mes petits camarades, qui saluaient si humblement l’église, en la personne de ces curés honorés. On alla voir les blés mûrs, par une magnifique soirée. Tous paraissaient se complaire dans un bonheur modeste, dans ces jouissances paisibles, dans ces prospérités de la nature, dans un ordre et une obéissance que je ne crois pas avoir jamais retrouvés si purs et si complets.

Le lendemain fut d’abord aussi délicieux. Je vois encore la fille de campagne qui m’habillait aux rayons du soleil éclatant ; je sens encore la joie que l’attente des jeux de la journée excitait en moi et que j’exprimais par tous les chants dont ma petite mémoire était déjà pleine. Tout le monde voulait baiser ces cheveux blonds, qui tombaient sur un vêtement de couleur si gaie.

Mon oncle vint le premier m’embrasser ; il était obligé d’aller visiter un malade à l’extrémité de la paroisse. On déjeûna sans lui. Vers le milieu du jour, le temps tourna à l’orage, et on ne parla plus que du désir de voir rentrer mon oncle avant que le ciel éclatât ; nous regardions tous les nuages noirs amoncelés d’où sortaient de brûlants éclairs.

Voici mon fils, voici mon frère, mon oncle ! ah ! il était temps ; les premières gouttes commençaient à tomber. Comme il a chaud !

En effet, le jeune prêtre, très faible de complexion, délicat et craintif, s’était pressé ; il tomba haletant, épuisé, tout en sueur, sur un fauteuil en tapisserie de sa petite salle. Un compotier de ces belles pêches qu’il me donnait avec tant de plaisir, était là, sous sa main ; elles humectèrent avec un soulagement perfide ses lèvres sèches et altérées, et puis, il sentit un frisson courir tout son corps.

Il voulut dîner et ne put s’asseoir à table.

J’entends encore les hommes dire : Ce ne sera rien.

Mais, ma grand’mère : « Mon cher enfant, pourquoi avoir mangé ces pêches ? vous aviez si chaud ! »

On fit monter un homme à cheval pour aller au bourg chercher un médecin.

Il vint, et ordonna *l’émétique* ; l’émétique comme on l’ordonnait alors, c’est-à-dire de manière à aller en cour d’assises aujourd’hui.

Mon oncle en mourut. Que de fois je l’ai entendu dire depuis ! On ne prononçait jamais chez nous le mot d’émétique qu’avec un cri d’horreur.

Je me souviens bien aussi des scènes de chagrin dont cet événement remplit la maison, des premiers vêtements noirs que l’on nous mit.

Ma pauvre vieille grand’mère fut celle dont la douleur me frappa le plus. Ce fils qu’elle adorait comme prêtre et comme enfant ! mort ! en trois jours, d’avoir mangé ces pêches, dont il avait planté et cultivé les arbres !... Mon fils, *mon fils curé !* comme elle disait si souvent ; et c’était des larmes lentes, résignées, mais intarissables ! C’était encore une chose bénie, honorée, révérée, alors, qu’un fils prêtre ; nous étions en 1788 pourtant, si près de ce terrible mot de 89 ! si voisins de cette haine de persécutions sanglantes contre le clergé des villes et des campagnes.

Dieu accorda à mon oncle de ne pas voir cette persécution. Qui nous eût dit qu'en si peu d'années l'expression de nos regrets deviendrait si différente ? que toutes ces voix qui avaient dit : « Faut-il mourir si jeune, si vertueux, si comblé de la Providence, » allaient s'écrier : « Ah ! quel bonheur que l'abbé soit mort ! que la *Révolution* lui eût fait de mal ! c'est une grande « grâce que Dieu lui a faite ! »

Cette Révolution s'approchait grondante et terrible.

La première émotion que j'en ressentis et qui ne s'est jamais effacée, fut au 10 août d'effrayante mémoire.

On vint me chercher à l'école avant l'heure accoutumée.

Je remarquai dans les rues le peuple sur les portes ; les visages des hommes animés, les femmes consternées et inquiètes, sauf quelques furies qui trépignaient et hurlaient.

Arrivé à la maison, je pressai ma mère de questions, d'interminables pourquoi ? toutes les physionomies m'avaient paru porter des signes sinistres et tout-à-fait inconnus.

« Le Roi avait pensé périr ! les suisses avaient « été massacrés. Le sang coulait à flots. » Voilà ce que j'entendis, j'étais pâle, et le cœur me battait.

Mon père était à la *Commune*. Le soir, l'état-major d'un régiment suisse qui tenait garnison dans la ville, se trouva réuni chez lui.

Je vis de jeunes et beaux officiers avec lesquels j'étais si glorieux de jouer les dimanches à la campagne, pleurant à chaudes larmes. Leurs pères avaient été égorgés la veille. Je contemplais le mien en pleurant. Il les consolait en leur serrant la main, en les embrassant avec transport.

Il fut décidé que le régiment partirait dans la nuit.

J'allais perdre mes premiers amis : oui, amis ; car ils m'aimaient beaucoup.

C'était un noble spectacle dans mon enfance que ces uniformes sous les tilleuls, et à la table de mon père.

Que de simplicité, et de bonne hospitalité j'y voyais !

Alors on croyait une table honorablement et bien servie quand elle se couvrait de quelques rôtis bien apprêtés et de légumes frais. La crème paraissait un luxe très agréable et recherché ; puis, venaient des fruits, et une seule espèce de vin étranger.

Le souvenir de cette honnête manière de recevoir ses amis, me fait prendre en tristesse la profusion élégante, pernicieuse de nos temps actuels qui me semble si déplorable, si inquiétante, si ennemie de Dieu.

C'est une honte que de voir les efforts que font toutes les fortunes pour arriver à des profusions, à des rafinements qu'il était de si bon goût, de si bon sens de laisser aux tables royales ou princières.

Je sentis bientôt à l'intérieur et à l'extérieur de la maison, quel travail soulevait la société humaine, quel coup de pied avait été donné dans cette fourmilière.

D'abord je me vis un habit de *garde national,* je chantai la *marseillaise,* et j'allai sur la *montagne.*

Un jour, d'un balcon qui dominait le fleuve, je vis s'embarquer *la première réquisition.* Le port fourmillait d'une multitude de jeunes soldats, le sac sur le dos. Je suis encore frémissant de tous ces adieux, de toute cette joie, de tous ces transports d'hommes jeunes et vieux. Il n'y avait que les mères qui pleuraient, mais pour tout le monde. Pauvres femmes, elles n'avaient pu s'élever à la hauteur *spartiate,* et tout dans ce temps leur était honte, tristesse et horreur.

Une d'elles s'évanouit dans la chambre du café où nous étions, elle venait d'apercevoir son fils pour la dernière fois.

Jusque-là tout avait été fête et enthousiasme ; et je le partageais.

Bientôt la désorganisation se fit sentir au cœur des provinces et des familles.

On nous envoyait des jours entiers avec ma mère à un jardin au-delà de la rivière. Ma mère y était tremblante et nous disait souvent : Écoutez ! écoutez !

On entendait des clameurs lointaines, des rumeurs et des tambours.

Vers la fin du jour l'inquiétude redoublait. Votre père tarde bien, disait ma mère.

Je me souviendrai toujours du signe de croix que faisait cette excellente femme, lorsque cette voix tendre et mâle appelait en ouvrant la porte !

Le voilà ! Dieu soit loué ! Un jour il cessa d'être dans la maison. Il était parti.

Mais nous ne tardâmes pas à nous mettre nous-mêmes en route pour le rejoindre.

C'était à Paris que nous allions, dans cette vieille chaise de poste. Je me souviens bien que la campagne était de tous côtés silencieuse et solitaire.

Je ne sais pas si nous rencontrâmes deux voitures dans les deux jours que dura le voyage.

Les villages et les bourgs semblaient dépeuplés.

Je chantais des airs patriotiques appris à l'école primaire où il fallait que les enfants allassent sous peine de mort pour les parents.

O liberté ? ô patrie ?

Ma mère ne m'arrêtait qu'à l'ignoble *Carmagnole* et au terrible *Ça-ira.*

Le *Veillons au salut de l'empire* lui paraissait délicieux dans ma voix.

Nous traversâmes Paris vers la fin d'un jour de mai. Il était tranquille ce jour-là. Ce ne fut pas sans peine que nous nous fîmes indiquer la petite maison où nous attendait mon père, près du boulevard Mont-Parnasse.

On regardait notre voiture avec curiosité et malveillance. D'autres disaient en haussant les épaules : Que viennent-ils faire ici, ceux-là ?

Il y avait des choses que la révolution n'avait pu, même sous peine de mort, faire pénétrer dans des provinces d'ailleurs soumises à son gouvernement.

Entre autres *le tutoiement.* Ce qui me frappa le plus à mon arrivée à Paris, ce fut ce premier mot de la portière à ma respectable mère :

Que veux-tu, citoyenne ? Ma mère rougit aussi et nous la regardâmes.

« Je suis la citoyenne C...

– « Ah ! c'est toi, eh bien ! *entre, citoyenne.* Ton mari n'est pas là, mais on va le chercher. »

Cette portière était, du reste, une très bonne femme.

Nous attendîmes mon père dans un joli petit salon qui avait vue sur un jardin étroit, mais bien planté d'arbres fruitiers.

Mon père arriva bientôt en courant, et nous prit dans ses bras avec d'inexprimables angoisses.

Il n'avait échappé à la mort ou à la prison, qu'en se jetant dans les bureaux d'une administration obscure. Il acceptait de misérables appointements qui, du reste, ne nous étaient pas inutiles, dans le désastre

qu’avait éprouvé notre maison. On vivait dans la crainte, dans la gêne et avec une sévère économie.

Une maison d’arrêt était à deux pas de nous, rue de Sèvres. Les visages qui apparaissaient aux nombreuses fenêtres me sont toujours présents. Tous les soirs des voitures venaient chercher la substance des tribunaux révolutionnaires et le pain quotidien de la guillotine.

Il y avait foule et rumeur à la porte.

Ma mère passait vite avec nous, de l’autre côté du boulevard, ce dont notre curiosité d’enfant se plaignait quelquefois.

Comme nous en pleurions un jour, une femme du peuple dit : Vois-tu cette *aristocrate* qui *tyrannise* ces *bons* petits citoyens.

D’autres mauvaises figures s’avancèrent, on nous entourait, et si la fatale voiture en partant n’eût pas entraîné tous ces misérables, qui sait ce qui allait arriver ?

Nous restâmes tremblants, et la leçon ne fut pas perdue. Nous avions lu le danger dans les regards infernaux de ce peuple et dans les yeux angéliques de notre mère.

Tous les jours étaient inquiets et troublés.

Tout manquait, le pain surtout. Les conversations ne roulaient que sur les moyens de ne pas mourir de faim, de froid ou de soif.

La nuit, à de courts intervalles, de terribles et grands incendies éclairaient par moments Paris.

Une fois, nous vîmes la Salpêtrière en colonnes de feu, au sein d’une nuit de tempête. Une autre fois la Poudrière de Grenelle sauta.

Il y avait du frémissement, de la terreur, ou de la colère, de la rage, de la menace, de l’effroi, du trouble dans tous les sons de voix.

Tel était l’ordre et les conséquences de l’état républicain en France.

Situation dont nous ne sommes encore aujourd’hui séparés que par une feuille de papier, une balle, ou un poignard !

Est-il possible, me suis-je dit récemment encore ! nous entendons crier *vive la République* ! Alors, revenant vers le passé, me rappelant tout ce qu’il renfermait, tout ce qu’il apportait de sinistre, à chaque jour, à chaque heure, je me sens pris d’une véritable haine contre les révolutionnaires, et je crois dans cette haine de quelques-uns sentir un véritable amour de tous.

Les événements, en devenant plus déplorables de jour en jour, étaient parvenus à se faire bien comprendre à ma jeune âme ; et bientôt je ne dormis pas plus que mon père.

Un jour, un de ces représentants du peuple dont on ne parlait qu'avec terreur, vint dîner chez nous. Ce n'était pas un des sanguinaires de l'époque. Je ne sais par quel caprice, ou par quelle mesure de curiosité, il avait demandé à dîner à mon père.

Je crois qu'il l'avait reconnu.

Ce citoyen était porteur d'un physique jaune cuivré, bien désagréable. Il me pénétra subitement d'une antipathie invincible.

Je produisis sur lui un effet tout contraire, et lorsqu'au dessert, on m'eut fait chanter toutes les chansons guerrières des patriotes, le citoyen représentant me prit avec délices sur ses genoux et voulut à toute force m'embrasser. Je m'y refusai avec une incroyable énergie, et la violence étant employée, je déchirai cette figure ignoble avec mes petits ongles que j'y imprimai pour long-temps.

Cela causa un grand effroi au petit nombre de nos convives, et cet effroi me gagna bientôt. Ma victime me mit à terre en riant de meilleure grâce qu'on n'aurait pu le croire.

On me renvoya de la table, et je me réfugiai dans les bras de ma bonne qui était tremblante aussi.

La conversation eut quelque peine à se rétablir au salon. Pour moi, je restai dans une alarme profonde et silencieuse ; elle s'épancha en pleurs abondants. Le soir, dans la chambre et le lit de mon père, que je partageais, je voulus qu'il me jurât qu'il ne courait point de dangers par suite de ma colère. Au lieu de me gronder, il n'eut qu'à me consoler, et il ne pouvait y parvenir. Je voyais l'échafaud dressé : J'irai, lui disais-je, je dirai que c'est moi, moi qui ai fait du mal à cet homme, que l'on ne doit pas t'en punir ; je prierai, je crierai, il faudra bien qu'ils me prennent et qu'ils te pardonnent.

Toute la nuit, je rêvai ces terribles scènes que mon père raconta le lendemain au déjeûner en pleurant et m'embrassant.

Je demandai si le représentant était parti bien en colère. On eut beau m'assurer que non, je ne me tranquillisai, je crois, que le 9 *thermidor* ! quel jour, mon Dieu ! la joie qu'il répandit sur la France n'est point une fiction

de parti victorieux, je peux bien l'affirmer ; je ne sais si ce fut le triomphe des bons, des justes, mais certainement il y conduisit, ou au moins à la chute des sanguinaires. Certainement *la bête féroce* fut détrônée ce jour-là.

Je ne peux oublier la joie de tous les honnêtes gens du quartier. C'est un ineffaçable spectacle pour moi.

Dès le lendemain, mon père qui était sorti avant le jour, pour savoir les nouvelles de la Convention, rentra tout riant dans notre chambre. Il me prit dans ses bras, et me mena dans un cabinet qui donnait sur le boulevard et les champs de Grenelle.

Je vis à ce beau soleil naissant, des groupes sans cesse croissant de ce bon peuple, qui naguère allait aux églises, de ce bon peuple qui travaille et qui prie, de ce peuple auquel on peut demander tous les sacrifices au nom de la paix des bons, et du châtiment des pervers.

L'expression de bonheur qui animait tant de figures ne peut se comparer qu'à la beauté et à la pureté du jour qui commençait.

Je voyais des enfants courir, des hommes s'embrasser, se prendre les mains. La société était sauvée. La fontaine de sang ne devait plus couler ; une trêve était signée ; le mal était forcé de s'arrêter, le soulagement était certain. Il était dans l'âme avant d'être dans l'individu matériel ; à travers tous ces nuages qui suivaient l'explosion terrible d'une telle puissance, les regards les plus humbles, les esprits les plus subalternes démêlaient le rayon sauveur.

Il pénétra bien vite dans notre intérieur. Tout s'y apprêta pour regagner la province. La vieille chaise de poste, au complet cette fois, sortit de Paris à cinq heures du matin. Hélas ! dans cette ville condamnée à expier plus que les autres, la foule, à cette heure, était déjà aux portes des boulangers, attendant la distribution du pain quotidien qui revenait lentement. Mais les physionomies étaient consolées, et moins inquiètes. On sentait aux moindres choses, aux moindres mots, que l'air humain se calmait.

Le voyage eut des difficultés : il fallait à chaque relais faire marché avec des fermiers pour pouvoir avancer ; les anneaux de la poste étaient rompus. Bien peu abusèrent de notre position. Le long du chemin, ma mère raconta à notre père une histoire qui, disait-elle, me faisait beaucoup d'honneur ; je ne

l’avais point oubliée. Je la dirai encore, pour donner une idée de ce que c’était que *la terreur*.

Non seulement la sainte messe était défendue sous peine de mort, mais encore la prière chrétienne. Mon père avait à cet égard fait de vives observations à ma mère. Attendons que nous soyons seuls, bien seuls pour prier, disait-il, ne vous croyez sûre d’aucun de vos domestiques ; il ne faut qu’un mot, qu’un signe pour nous envoyer tous à l’échafaud.

Défiez-vous surtout des portiers, qui causent avec les voisins, et *cachez-vous bien* ! Ma mère gémissait et se soulageait par ces mots : O pauvre frère ! si tu vivais !

Un dimanche au soir, (malgré le *décadi* décrété, nous savions toujours quand venait ce jour, grâce à un vieil almanach que ma mère enterrait sous la tonnelle du jardin.) Un dimanche au soir, on m’avait laissé jouer dans la cour, avec d’autres enfants qui me quittèrent plutôt qu’on ne l’avait présumé.

Demeuré seul, je rentrai, et montai silencieusement l’escalier. Mon père était sorti. Personne au premier, ni dans les chambres du second. Où sont-ils ? J’arrivai au troisième étage, et j’entendis un sourd murmure, qui me surprit et me rendit attentif. Je collai mon oreille contre une porte, mal close, elle céda sous ma petite tête, et je vis ma mère, ma bonne, la cuisinière et une vieille voisine, à genoux, devant un portrait colorié de Notre Seigneur Jésus-Christ, qu’on avait attaché avec une épingle sur un des panneaux du lambris.

La frayeur de ces femmes surprises ne peut se rendre ; elle se communiqua à moi promptement, et on en profita. J’attachais mes yeux sur ce beau et doux visage dont l’enluminure excitait ma vive admiration. C’est le bon Dieu ! mon fils ! c’est Jésus ! ton Sauveur ! cher petit ! tu ne le diras pas, n’est-ce pas, n’est-ce pas ? tu ne le diras pas, tu nous ferais gronder, tu nous ferais mourir tous ; les méchants viendraient nous prendre, toi aussi ; nous serions tous perdus.

Promets au bon Dieu que tu ne le diras pas : promets sur l’Évangile, petit ; car c’était l’Évangile que tenait ma mère, et qu’écoutaient ces pauvres femmes, avec une piété si douce, un si saint tremblement.

Je promis.

Et il a tenu parole, disait ma mère en m’embrassant dans la voiture.

Et vous avez été bien imprudentes, dit mon père. *Voilà comme de grands malheurs arrivent.* Hélas, dit ma mère, qui sait si cette prière ne les a pas écartés !

Cependant, la chaise de poste courait le long des plaines de blé que l’on sciait jusque dans l’obscurité de la nuit. Nous étions en *fructidor.*

Je vois encore à travers les ombres de cette belle nuit, les gerbes amoncelées, et l’activité des travailleurs. Une émotion sainte nous avait tous gagnés, à la vue de ces travaux si importants à ce terrible moment. Tant d’espérances reposaient sur cette récolte ! Le pain était devenu la pre mière affaire des grands et des petits.

Pauvres gens, disait mon père, combien de temps échangeront-ils encore tant de sueurs, contre les assignats de la République !

II

BONAPARTE. – L’ENFANT CORROMPU. – LES CONSULS. – UNE REVUE. – UN PÈRE. – ÉDUCATION NÉGLIGÉE ; SES SUITES.

Nous nous crûmes sauvés en retrouvant le toit héréditaire, la ferme *patrimoniale*, mot qui avait une si grande solennité dans la bouche de ma mère, surtout lorsque lui venait après en contraste la flétrissante épithète de bien *national*.

Il nous restait peu de fortune, et elle avait besoin d’une sévère administration.

L’ordre eut des succès lents, mais heureux ; une grande et profonde paix régna parmi nous.

C’est alors que j’entendis dans la ferme parler de *Bonaparte*, *de l’Italie*, *du pont d’Arcole*, et que je représentai ce trait de notre histoire avec mes

jeunes camarades. *Bonaparte, Arcole, Italie !* je remplissais le petit domaine de ces trois mots.

Ce dictionnaire s'étendit par le récit de toutes les victoires que je faisais tous les soirs raconter à mon père.

Notre vie était égale, sereine, calme et douce, et moi j'étais un enfant enthousiaste, frémissant, violent, mais pur et sain, possédant tous les trésors de l'innocence des sens.

Ma chute de cet état au premier et glissant degré du mal eut une cause qu'il est utile de signaler aux pères et aux mères :

La société intime et non surveillée d'enfants de la ville mauvais et corrompus.

C'est une époque bien fatale de ma vie, et je n'y peux songer sans frémir.

En quelques jours tout fut perdu.

Ces enfants partirent, et je restai avec les étincelles de ce feu qui ne devait s'éteindre qu'à la voix de Dieu, et *quand il aurait fait passer sur moi tous ses flots,* comme parle Bossuet.

Oh ! ne laissez jamais les enfants seuls ensemble, l'enfant innocent près des enfants inconnus. Le démon peut bien dire : Où il y en a seulement deux, je serai en troisième. Cela est effroyable à penser, mais cela est, n'en doutez pas.

J'avais à peine neuf ans, j'étais bon, joyeux, sincère et sain. Je devins plein de malice, inégal, menteur et malingre.

L'impureté m'avait pris, elle m'avait mis sa robe dévorante ; je devins si méchant, si difficile à gouverner, qu'on parla de me mettre en pension.

Là, les mauvais exemples, plus nombreux, développèrent mes passions avec une rapidité que je ne me rappelle pas sans frémir. Quelle frénésie dans mes sens, quelles émotions dont mon cœur battait à sortir par mes lèvres ! Une excitation terrible était surtout renfermée dans ces fréquentes distributions de prix, dans ces fêtes multipliées qui furent de si singuliers préludes à la reprise des jouissances de société dont la France avait été séparée si long-temps par le fleuve sanglant de la révolution.

Les salons des pensionnats furent les premiers qui se rouvrirent, et nous avions envahi presque tous les hôtels des fermiers-généraux des Champs-Elysées, et des belles rues du faubourg Saint-Germain. Là où s'étaient

entendus les derniers chants, les derniers artistes célèbres de lamonarchie expirante, se retrouvèrent les premiers concerts et les nouveaux virtuoses de l'école et de la société qui allait se recomposer.

Étrange éducation ! nos jeunes sens émus purent s'enivrer de toutes ces illusions, nos yeux contempler ces indécentes parures de l'antique Rome ! Nous avons eu un si admirable instinct pour prendre tout ce qu'il y avait de mauvais dans les républiques ! les massacres, les fournisseurs et les courtisanes ! L'enfance, admise à cette rénovation morale, y puisa un délire précoce auquel les guerres de l'Empire seules donnèrent peut-être une direction moins funeste que celle qu'on en devait naturellement attendre.

Il y eut une étrange confusion dans ces salles d'études que venaient parcourir avec des yeuxmoqueurs, aimables et charmants, toutes les jeunes demoiselles des institutions voisines, premières invitées à ces réunions où toutes les gloires littéraires, savantes, administratives et guerrières, toutes les célébrités des deux sexes, se réunissaient pour décerner ces couronnes que l'on prodiguait à ces études si imparfaites au milieu du tumulte et de la désorganisation qui régnaient encore.

Mes rêves ardents prenaient une dévorante réalité. Ce ne furent dès lors que vers, messages, madrigaux cachés dans les cahiers de thèmes et dans les feuillets du *Cornelius Nepos.*

Pauvres misérables enfants !

J'étais à la tête du mouvement et du progrès social dans le pensionnat.

La révolution consulaire mit à cela une espèce de trève. Les événements militaires devinrent si glorieux, si grands, qu'ils nous prirent aussi, et tout le reste fut oublié.

A ce mot de *consuls*, nous nous crûmes Romains, nous autres petits faubouriens. Toutes nos *versions* se réalisaient.

Je vois encore sur mon Dictionnaire latin :

Bonaparte, *Cambacéres*, *Lebrun*, *consulibus*.

Tous les pensionnats prirent un uniforme ; le nôtre était hussard. Nous sortions seuls dans Paris, nos sabres battaient sur les pavés, nous entrions aux Tuileries, nous montions les escaliers consulaires, nous allions au balcon de l'horloge voir passer les *guides* de Bonaparte et leur artillerie *volante ;* et la brune infanterie de ces glorieuses armées d'Italie, tous ces

généraux des quatorze armées qui portaient chacun un nom de victoire. C'était un ravissement au-dessus de notre âge, mais qui nous allait bien.

Quelle vie débordait autour de nous ! quelle valeur dans les mots ! dans les noms ! quelle expression avait la musique des régiments, que les airs de Rossini, tout charmants qu'ils sont, ont si complètement privée de son cachet de vraie guerre. On sentait que les musiciens étaient soldats aussi, et soldats victorieux !

Il y avait un désir de se distinguer, de contribuer à cette gloire, à ces événements, à ce génie de Bonaparte qui se faisait sentir à tous.

Et puis des contrastes si bizarres !

Par exemple, ce mot, cette chose, cette personne de Cambacérès au milieu de tout cela.

Quelle plaisanterie !

Au moment où le consul sortait de ses appartements, un pressentiment d'agitation se communiquait à tout.

Sa démarche précipitée entraînait foule et cortège dans un empressement qui faisait frémir tous les pas derrière lui. Tous ces hommes qui le suivaient lui semblaient attachés par des ressorts invisibles.

Un jour, nous fûmes témoins d'un signe bien remarquable de cette puissance.

Le consul descendait les escaliers avec plus de rapidité encore que de coutume.

Il était mécontent et irrité, malade peut-être, ou sous l'influence du temps, qui était sombre, aigre et menaçant : toutes les figures portaient au front ces paroles :

Qu'a donc le consul ?

Le Carrousel était rempli de régiments.

Un palfrenier, que je crois voir encore, attendait sous le pavillon de l'horloge, tenant un cheval blanc d'une expression admirable, qui battait le pavé de son pied sonore. Le palefrenier était grand, calme, beau, d'une figure douce et noble. Je ne sais s'il y eut de sa faute, si ce fut celle du cheval, mais au moment où le consul mettait le pied à l'étrier et s'élançait, le coursier, mal tenu peut-être, fit un écart ; Bonaparte pensa tomber, cependant il se jeta en selle, et se penchant sur l'encolure avec les regards

furieux d’un homme qui en va tuer un autre, il appliqua deux ou trois coups de sa cravache sur les épaules du palefrenier, qui courba son dos, et sans presser son pas, s’éloigna silencieux. Deux cents personnes l’avaient vu et frémissaient. Le blâme d’une telle action était certainement dans bien des cœurs, mais pas un regard ne l’exprima.

La revue commença ; Bonaparte était sombre et de plus en plus sévère ; il courut, préoccupé et inattentif, entre les lignes, et presqu’aussitôt revint avec son état-major muet et consterné se placer en face de l’horloge.

Le défilé commença. Il n’y avait de cavalerie qu’un escadron de hussards bleus que commandait une vieille moustache grise bien fournie. A peine l’infanterie avait-elle laissé un champ libre que cet escadron partit au grand trot des chevaux et sur une seule ligne de trois hommes de profondeur ; c’était beau à voir ! Le vieil officier contenait ses hussards par une espèce de rugissement sourd qui tenait de celui des lions, par des mots courts, précis, énergiques, et par une expression de figure admirable ; et la ligne se maintenait droite, égale et ferme, s’animait à mesure quelle arrivait à la hauteur du consul ; on sentait battre tous les cœurs de ces soldats ; les chevaux hennissaient, et jusqu’aux sabres brillaient d’un éclat surnaturel

Ce fut sans doute cet excès de vie et d’attention qui fit, qu’arrivée sous le regard du héros, la terrible ligne exécuta un zig-zag qui la rendit pareille à un jeu de dominos que l’on mêle après la partie faite.

Le vieil officier fit entendre un juron qui rendit la chose du dernier comique.

Cependant le consul regardait avec une mélancolie sévère : qu’allait-il dire ?

Un sourire rapide, indulgent, aimable, délicieux, éclaira sa figure pâle et terrible. Ce sourire, qui fut d’une seconde, avait été répété par toutes les physionomies de l’état – major. Cependant personne n’avait pu le voir ; il parut comme un faible éclair dans un ciel sombre, s’éteignit à l’instant et ne laissa nulle trace, nul souvenir. Il n’en restait pas davantage sur tous ces visages qui avaient partagé cette fugitive gaieté.

On descendait de cheval à la hâte, on ne retrouvait plus sur tous les fronts que l’inquiétude, et la question de vie et de mort :

Qu’a donc le consul ?

C’était un grand plaisir de raconter ces belles choses aux heures de récréation ou dans celles qui précédaient le sommeil ; encore plus grand, dans les vacances, temps funeste et que jemployais si mal. En vain la maison paternelle était pleine de vertu, de pudeur, de décence, de bonté, d’indulgence ; tant de nobles vertus ne pouvaient lutter contre *l’impureté*. L’impureté, je n’ai pas été surpris de la voir plus tard mise par les saints de la primitive Église et les lumières de nos temps, à la tête des plus terribles ennemis de Dieu et de l’homme.

Il n’est que trop vrai que, dans l’honnête maison paternelle, la religion, exercée peut-être dans ses commandements, ne l’était nullement dans ses pratiques, que l’Église y était méconnue et sacrifiée à l’esprit philosophique, à une philantropie toute morale, sans culte et sans prières.

Je reste convaincu qu’une grande partie de mes fautes est venue de cette absence de toutes dévotions.

Je n’avais à rendre compte à personne de mes actions secrètes, du danger desquelles un prêtre seul eût pu m’avertir.

Il m’arriva de pleurer de l’isolement où je me sentais dans le mal qui me dévorait, ne trouvant de conseils nulle part, ni d’encouragement au bien, me sentant entraîné et n’ayant pas d’amis.

Il y a des choses qu’on n’ose dire à son père : en les avouant à un confesseur, j’eusse été sauvé !

Le peu de trêve qui se faisait à mes pensées, toutes pleines de feu et de désirs, je le devais pourtant aux entretiens paternels ; mais déjà je n’y assistais plus que de loin en loin ; le temps fuyait, quinze ans avaient sonné ! je cherchais le monde pour y voir des vêtements, des parures, des cheveux de femmes, pour me sentir brûler à côté de leurs robes ou en touchant l’extrémité de leurs rubans.

Je ne sais ce que j’aurais encouru de peines pour aller goûter une heure de cette fièvre et ce que je lui aurais sacrifié !

Tout me fatiguait à la maison, tout me semblait tiède et fade : j’aurais volontiers rougi de la noble simplicité qui la rendait si honorée de tout ce qui nous connaissait.

J’avais avec la pureté perdu l’innocence, avec l’innocence le bonheur des justes, le goût des choses saines et salutaires à l’âme et au corps.

Je m’exposais à tout pour en délivrer ma conscience et pour aller jeter mes regards émus dans les avenues du mal.

Je ne craignais rien à cela que le regard affligé de mon père et ses reproches si bien exprimés dans des paroles courtes, rares, mais pénétrantes.

Cela commença en moi des combats où le bien remportait de fugitives et incomplètes victoires !

Je me détestais d’affliger un si admirable père, et le Ciel a permis que je n’aie jamais cessé de l’honorer.

Il acceptait si facilement les moindres réparations.

Je n’avais pour le gagner qu’à écouter les récits qu’il avait tant de plaisir à nous faire des premières années de sa vie, de la solitude laborieuse et divine de son enfance au fond d’une vallée entourée de hautes montagnes, près d’un lac d’azur où il voyait se coucher le soleil.

Il me suffisait d’arroser avec lui le peu de fleurs que lui avait laissées la tourmente révolutionnaire et de les trouver belles et parfumées. Digne vieillard ! quelques giroflées jaunes, quelques rosiers à cent-feuilles sur sa fenêtre suffisaient à la joie des soirs de la ville bruyante et échauffée.

O pensée fraîche et reposée du cœur d’un honnête homme ! comme tu te complaisais sur les traits de mon père, derrière ce rempart d’humbles fleurs !

Il n’y a sur la terre nouvelle des serres de notre époque ni camélias ni daphnés qui aient procuré de si doux transports.

Quant aux miens, ils se tournaient de plus en plus vers les voluptés interdites et s’éloignaient chaque jour de ces scènes d’innocence et de vertu.

La couronne de mon enfance s’amaigrissait de plus en plus, et les feuilles en tombaient après les fleurs ; le blanc, le rose, le vert, tout allait disparaître.

Je cherchais les lumières et la chaleur des spectacles, je fuyais le ciel et les campagnes ; tout ordre était renversé dans mon être affaibli.

Je mourais épuisé de fatigue et de rêves dans les bois, au mois de mai, là où il y avait des chants d’oiseaux, des fleurs et des parfums de bouleaux naissants. Je me sentais vivre tout palpitant dans une petite salle de comédie de province, sous un vieux lustre infect, à côté d’un orchestre aux clarinettes glapissantes, aux violons de maîtres à danser exécutant une

symphonie de Guépin, et à voir jouer *les Rivaux d'eux-mêmes*, de M. Pigault-Lebrun, dans de sales décorations qui avaient servi sans doute à la première représentation des *Précieuses ridicules*. J'y allais avant que le lustre fût allumé, les quinquets montés, je suivais tous les préparatifs avec une émotion étrange, avide même des répétitions de marches et de cliquetis de sabres romains qui se faisaient encore à cette heure, derrière le rideau, parmi les figurants de la tragédie d'*Hypermnestre*.

Ainsi s'annonçait l'âge de jeune homme où j'allais entrer avec de si mauvaises dispositions ; ainsi finissait cette enfance commencée dans la maison de Dieu, à côté d'un saint serviteur de son Église que j'ai quarante ans oublié. C'est une grâce éclatante de Dieu qu'avec le goût précoce de ce genre de plaisirs, je n'aie pas fini par trouver mes dernières consolations au milieu des buissons de roses des coulisses de l'Opéra.

III

LES FEMMES. – L’AMOUR.

Je m’étais bien des fois promis que ce chapitre serait le plus long. L’analyse de mes passions, le récit de mes aventures m’ont long-temps paru des choses de nature à surprendre, à confondre tous les cœurs, à me rendre un objet d’envie, d’admiration des hommes de tous les âges.

Qui n’a été tenté de se montrer sous ces habits-là ? qui, parmi les sensibles, n’a pas cru avoir aimé mieux et plus que les autres dont il regardait les attachements en pitié ?

Qui ne s’est persuadé surtout avoir été plus adoré qu’aucun homme sur terre ?

Qui n’a pensé que ses amantes étaient des créatures célestes pourvues d’une variété de charmes que nulle autre ne possédait en ce monde.

Il y avait, à mon avis, de quoi attendrir et faire pâmer la postérité des âmes aimantes.

Le Faublas, l’Oswald, le Werther, le Saint-Preux m’y paraissaient cumulés à un degré auquel il était impossible d’atteindre : vingt volumes n’y auraient pas suffi.

D’abord, c’était pour captiver et pour séduire que je voulais cette célébrité si bien acquise à mes aventures romanesques ; plus tard, je me donnai pour prétexte qu’elles pourraient instruire ; aujourd’hui je suis convaincu qu’elles ne seraient que dangereuses.

Quel que soit le dessein moral de la peinture des passions, cette peinture échauffe les sens et a un résultat contraire à la meilleure intention.

Dans de tels récits, les jeunes gens ne voient que des émotions désirables qui vous payent de toutes les peines qu’elles causent ;

Les hommes mûrs, ou les vieillards, ou les critiques, que des *débauches d’esprit* (comme disent les feuilletons de province) indignes d’occuper, même les loisirs des âmes graves et sérieuses.

Toujours est-il presque certain que vous arriverez a faire un livre malsain dont la conclusion morale ne guérit pas.

Je voudrais ne montrer du roman de la vie d’Arthur que tout juste ce qu’il faut pour prouver que, même avant l’aridité et le désenchantement du cœur, avant la glace des sens, la fatigue de l’esprit, la perte de la jeunesse enfin, toute la misère des amours éteints et des séductions évanouies peut vous apparaître ;

Que si la lumière d’en haut frappe sur tout ce mensonge, elle aura bientôt tout éclairé, tout pénétré, tout dissipé.

Alors toutes ces idoles de plâtre, de terre, de faux métal, que nous couvrons de fleurs aussi passagères qu’elles, se présenteront tout à coup dans leur misérable nudité et avec leur poussière.

Que quelques beaux marbres se trouvent mêlés là-dedans, je veux le croire, et il me semble que je m’en souviens, mais toujours c’était le vide, la mort au fond, derrière, partout !

Ah ! j’en appelle à vous tous qui avez rêvé dans ces temples de la femme !

Quel songe étrange et inconcevable a l’homme réveillé ! quel rire mêlé de larmes nous a saisis ! de quelle ironie amère nous nous sommes percés ! que nos efforts nous ont paru ridicules, comparés au but vers lequel ils tendaient !

Vous ne l’avez pas oublié : nos plus mauvais vers, nos plus pauvres discours, nos plus fausses larmes étaient précisément ce qui nous valait les

plus grands succès, des triomphes inouis. Quelle pitié que toutes ces louanges, toutes ces flatteries que nous étions souvent obligés de décolorer pour les mettre à la portée *des objets adorés !*

Un caprice nous donnait ce qui avait été refusé aux plus vraies, aux plus vives souffrances d'une âme sincèrement éprise.

Il me souvient toujours de la froideur insensible avec laquelle de si beaux et de si tendres yeux écoutèrent dans le silence de la campagne et de la nuit ces admirables vers de Lamartine :

Que le vent qui gémit, le roseau qui soupire,
Que les parfums légers de cet air embaumé,
Que tout ce qu'on entend, l'on voit, ou l'on respire,
Tout dise : Ils ont aimé !

Non, ce ne fut pas ce jour-là que je fus écouté, mais le lendemain, lorsqu'à la vapeur de ces lampes échauffantes, devant ces femmes empanachées, je chantai sur la musique de M. Romagnesi ce quatrain volé aux bonbons de M. Berthelemot :

Beauté trop sévère,
L'Amour suit vos pas :
Que vous sert de plaire,

(Légèrement.)

Si vous n'aimez pas ?

(Plus fort.)

Si vous n'aimez pas ?

(Avec conviction et enthousiasme.)

Si vous n'aimez pas ?

et autant de fois tous les cœurs et tous les sourires (et je vous assure qu'il y en avait d'intelligents et de célestes) volèrent à ce divin aphorisme musical et poétique, et tous les cœurs battaient et tous les amants étaient victorieux !

O logique entraînante, irrésistible, combien de fois ton triomphe a-t-il éclaté, et se peut-il voir rien de plus puissant ! Écoutez encore :

Que vous sert de plaire,
Si vous n’aimez pas ?

Cela est sans réplique, disait-on en se regardant ; comment tenir à cela ?

Pauvreté, pauvreté de la galanterie des femmes et de l’amour ! et puis, glorifiez-vous !

Ne souriez pas si dédaigneusement, madame ; je vous ai vue admirer des vers et des hommes qui ne valaient pas cela, et sachez que de ces têtes légères prises à de si faibles amorces une ou deux étaient fauchées quelques mois plus tard sous le tranchant d’une passion terrible qui venait du commentaire plus ou moins plat de ces déplorables lieux-communs.

Encore est-il des succès pires et plus humiliants que ceux-là ; vous en rougiriez jusqu’à l’âmé, si vous, homme de mérite, de génie si vous voulez, vous saviez pour combien on a mis dans la balance où l’on vous pesait tous les matins, un équipage, un habit élégant, ou seulement une cravate bien ajustée. et ne vous faites pas d’illusions là-dessus, l’histoire de Joconde et de son prince est celle de l’esprit et du talent comme de la richesse et de la beauté, ou si vous appreniez combien, chez d’autres, la crainte d’une pitoyable rivalité vous a servi, à votre insu, ou la colère, ou l’ennui, ou le caprice.

Tel est le fond, le nœud, de toutes ces déplorables histoires ; je vous le dis sur le seuil de la tombe où elles m’ont prématurément conduit ; c’est de là que je vous crie, le cœur encore tremblant de leurs émotions, les yeux encore humides de leurs larmes :

Pauvreté des pauvretés !
Vanité des vanités !

Que votre amour-propre ne se retranche pas sur la beauté presque céleste de certains visages, sur la grâce de certains mots, sur la sublimité des écrits et des regards, sur quelques exceptions faites exprès pour vous apparemment.

Si la sensibilité de votre cœur vous a prédestiné à l’amour divin, un jour doit venir, même avant le dépérissement de votre corps, où la lumière des

cieux entr’ouverts frappant sur tout cela, vous en verrez la misère, le vide, l’imper fection et le néant.

Si Dieu vous aime, le plus grand signe qu’il pourra vous en donner sera de vous retirer de cette illusion, de cette tentation déplorable.

Éclairé par ce rayon, je découvris jusqu’au fond la laideur de cette fatuité et de cette indiscrétion des possesseurs de femmes, et même des plus sublimes.

Je me sentis une passion pour le silence, quand je vins à songer combien Jean-Jacques et lord Byron eux-mêmes se sont montrés niais et misérables dans ces confessions où se sont fanées l’estime et l’affection de leurs plus sublimes admirateurs.

Ces réflexions m’étaient heureusement venues comme il était temps encore de les mettre à profit.

Je ne dirai sur un tel sujet que ce qui me paraîtra indispensable à faire conclure, que les passions les plus heureuses et les plus favorisées sont encore un mal ; que l’homme sensible, quelque égaré qu’il soit, ne doit jamais désespérer dans les extrémités criminelles où il arrive ; qu’à celui qui a beaucoup pleuré, comme à celui qui a beaucoup aimé (cela se ressemble tant d’ailleurs), il sera beaucoup pardonné ; qu’on peut long-temps lui assurer qu’il est vrai de dire de lui comme de ce monde où nous marchons si chancelants :

Dieu le trempe quelquefois dans l’abîme, mais ne veut pas l’y précipiter à demeure.

Le temps de concevoir et de comprendre ces vérités était bien loin encore.

Loin de leurs traces et de tous les secours qui doivent y conduire, étranger aux prières, au recueillement, aux églises, je finissais négligemment une éducation très négligée.

Cette éducation manquait de force et de solidité, parce que tout était affaibli en moi par des rêves vagues d’amour et la pensée fixe du monde extérieur qu’on avait eu le tort de me laisser entrevoir beaucoup trop tôt.

J’achevais des études qui m’accablaient, en jetant de mon triste banc du collége des regards éplorés et pleins de désir vers les fauteuils du bal, où je

me glissais durant le sommeil de mon père, et où mon dégoût pour la classe devenait de la haine et du désespoir.

Il resultait de ce système très favorisé et protégé par ma faible mère que j'étais à peu près le dernier au bal et le dernier au collége, et mécontent de tous les deux.

Malheur aux cœurs partagés, a dit Fénelon.

Grondé sans cesse par mes professeurs et dédaigné des femmes : que de peines déjà !

Elles étaient bien cuisantes ; il me semblait que toutes les femmes lisaient sur mon front que j'avais été humilié le matin par un pédant, que j'étais sorti tremblant de la maison paternelle, et que j'allais y rentrer à la sourdine, comme un voleur.

Elles ne riaient pas ensemble que je n'imaginasse que c'était de moi qu'elles se moquaient.

Qu'il me paraissait beau et désirable de pouvoir les aborder avec la confiance qu'y mettaient ces hommes à peine plus âgés que moi de trois ou quatre années !

Que trouvaient-ils donc à leur dire sitôt, si long-temps, et qui établissaient une gaieté, une familiarité si ravissantes sur ces charmants visages ornés de si belles fleurs ! Je fus bien confus quand on meut admis dans le secret. Pour moi, je ne savais encore aucune parole de leur langue, et les contredanses finissaient sans que j, eusse exprimé la phrase qui fermentait dans ma pauvre tête brûlante.

Ce fut bien autre chose quand, au milieu de tant de *plaisirs*, ma conscience jeta un cri d'alarme terrible vers ma raison, pour l'avertir que, sans considération auprès des femmes, je menais une vie à n'en avoir aucune chez les hommes, que je marchais vers l'incapacité et l'inutilité.

Cette découverte me laissa dans un tremblement et une confusion continuels.

Je sentais ma faiblesse comme d'autres sentent leur force.

Mon père ajouta au désordre de mon cœur en me mettant à nu ma situation. « Tu sais sans doute que tu n'as rien, » me dit-il un jour avec un regard plus tendre encore que sévère, bien qu'il le fût beaucoup, « tu sais qu'il faut que tu travailles et que *tu es un paresseux :* dis-moi ce que tu veux

faire, et je vendrai jus-qu'au dernier arbre de ma dernière ferme pour que tu puisses commencer un chemin qui te mène à quelque chose. »

Je fus accablé.

Ma mère, présente, dit : « Il fera un grand « mariage. »

« Comment ! dit mon père ; ne crois pas ta « mère, ce sont des rêves creux ; tu ne peux pas « faire un grand mariage ; tu n'as rien de ce « qu'il faut, entends-tu ? pour faire un grand « mariage. La fortune ne vient qu'aux riches. a Quelquefois les intelligents et les laborieux y « sont admis : c'est dans ces derniers rangs qu'il « faut te mettre… »

Je n'écoutais plus.

Le regard de ma mère était si confiant, sa modestie et son humilité avaient été si effacées par son orgueil maternel, qu'il me parut certain que, sans fortune, sans mérite réel, *je ferais un grand mariage.*

Et ce fut la carrière que j'avisai.

Je cherchai avec cette ardeur et cette puissance de volonté qui font tout obtenir.

Ce fut une chose étrange, inexplicable pour moi.

Au bout d'un an, tous mes rêves de fortune, de possessions, de fêtes, de succès, étaient réalisés, tous mes désirs accomplis.

Et bientôt j'étais seul ! seul, maître d'une grande fortune que je devais à la tendresse d'une femme !

Épuisant en quelques mois les torrents de larmes d'une douleur trop vive, trop loin de Dieu pour qu'elle fût durable et utile, la pensée fixe et dominante de mes jours reparut partout : *l'Amour.*

C'est une horrible chose et qui fait honte ! c'est à rester baigné dans d'éternels pleurs, de songer que quinze années resplendissantes de l'existence d'un homme, entre la jeunesse et la maturité, peuvent s'écouler dans la dissipation et dans l'oubli de tout ce qui est grave et noble dans la vie ;

Que quinze années de prospérité, de santé, de dons, de faveurs de toute espèce, peuvent passer sans un mot de reconnaissance, sans un regard vers le ciel, sans une bonne œuvre, sans une action sérieuse et utile, et cela parce qu'un mot aura retenti trop haut et avant son temps ;

Parce que loin des conseils, loin des secours, des beautés et des vraies tendresses de la religion, nos jeunes années auront été livrées aux rêves séduisants nés comme nous de la femme, esprit de sa nature si tentateur.

La nature nous pipe avec des poupées auxquelles elle attache des ailes d'ange, a dit Hoffmann.

Bien loin de la science du cœur, qui nous fait faire de semblables découvertes, je mis à la recherche, à la poursuite des femmes, une importance, un empressement poussés jusqu'au ridicule. Je m'exagérais la difficulté de réussir, pour avoir la plus vaine gloire du triomphe.

Je ne vis pas combien cela était facile à tous, et aux plus médiocres. Je me crus seul à leur plaire, à les vaincre, à les soumettre, à les enchaîner.

Ce n'est que trop tard que j'appris que là où j'avais dépensé toutes les ressources de mon esprit, tout le répertoire passionné des lettres, les nuits d'insomnie, les dons et les sacrifices, les fureurs, les pâleurs et les cris, là, dis-je, une touffe de cheveux, un serrement de main inconvenant, avaient en peu d'heures triomphé.

Le Ciel ne permit pas qu'au milieu de ce désordre, de cette foule d'Ève et de Dalila renaissantes, je rencontrasse une de ces pures créations dont les Écritures nous ont donné le type dans Ruth, Esther et Marie. Je ne méritais pas sans doute cette belle innocence, ce vrai charme, mélange des grâces de l'âme unies à la pureté et à la beauté du corps, êtres remplis des traditions angéliques dont çà et là Dieu jette encore à la terre quelques rares et fugitives apparitions. J'ai rencontré de ces ombres célestes auxquelles je rends l'hommage le plus humble lorsqu'il n'était plus en mon pouvoir de les posséder.

Ce qu'il y a de bien déplorable, c'est que, pour certains caractères, il résulte de tous ces travaux futiles, de toutes ces émotions excessives, d'abord une légèreté pernicieuse pour les affaires sérieuses de la vie, un dégoût de tout ce qui n'est pas dans ce désordre de sensations, et puis, à certain jour imprévu, une passion vraie et terrible qui emporte et dévore tout, et le bonheur des passions lui-même.

Il y avait en moi une disposition qui eût dû m'avertir de ce danger c'était de pouvoir très gaiement et librement commencer ces affaires de cœur, de

les calculer avec froideur, et à peine avancé, de me sentir pris au fond et d'aimer ardemment et de bonne foi ce que je n'avais voulu que séduire.

J'arrivai par ce chemin, et à travers toutes les moqueries des Philibert et des Lovelace, à des entraînements, à des désordres de cœur, qu'encore aujourd'hui je ne pourrais suivre dans mes souvenirs sans me briser. La foudre ne manqua pas à tomber sur le point où je l'avais attirée ; elle y porta des ravages et y laissa des traces que la mort seule pourra effacer.

Une femme, madame de F., que j'avais recherchée avec légèreté, avec indifférence, s'empara de toute mon existence avec une puissance qu'elle-même ignorait. Ce fut pendant plus de deux années une horrible et délicieuse fièvre qui nous laissa tous les deux épuisés et dévorés.

Je devins inhabile à tout, et passai d'une vie que tout homme du monde eût pu nommer charmante, à une idée fixe, à une monomanie qui fut une véritable démonomanie.

Il n'est pas d'intérêt, d'affections, de plaisirs, de devoirs, que je ne me sentisse prêt à immoler, et sans trouble, sans regret, sans remords, je le croyais ainsi.

Hors la présence aimée, je ne fus plus bon qu'à errer dans la boue des villes ou dans les sentiers des campagnes environnantes, attendant comme un vagabond l'instant du crime : mes pas tournaient autour du rendez-vous comme toutes mes pensées autour de l'amour de mon cœur. Cette vie dévorante avait remplacé celle de la famille ; le soin de ma fortune fut abandonné, les devoirs de société méconnus, méprisés, mes amitiés furent ajournées. De jour en jour, l'audace et le délire nous gagnèrent au point que nous nous exaltions à braver cette société que nous avions voulu tromper d'abord, dédaigner ensuite, et que nous étions entraînés à éviter. Il nous prit une haine pour le monde qu'il nous rendit promptement ; ce fut entre nous et lui un échange de mauvais procédés, de hauteurs et de dédains dont nous prévoyions le résultat sans que notre aveuglement s'en effrayât.

Un combat à mort s'était établi où il fallait bien que nous succombassions, car ce n'est qu'avec Dieu qu'on est plus fort que le monde.

Je ne vivais que d'un nom, que d'un sentiment, que d'un point dans tout l'espace, que d'une idée ! J'en étais brûlé, anéanti ! je tombais sous les

beaux arbres verts du beau ciel de mai, comme s’il n’y eût eu ni ciel, ni arbres, ni fleurs.

Je ne contemple pas aujourd’hui un semblable délire sans des soupirs de regrets, de remords, et puis sans des élans d’actions de grâce pour la main divine qui m’a arraché à ces erreurs tout en lambeaux et sillonné des pieds à la tête de cette foudre d’une seule et dernière passion.

Oh ! retrouver son cœur calme après cet orage, après une telle dévastation, me ferait pousser des cris de joie et de délivrance à travers les champs.

Il y a une telle reconnaissance en moi pour le tourment fini, pour ce feu apaisé, que je vivrais heureux aujourd’hui, rien qu’avec du pain et de la prière.

S’il était possible que le tourment d’un damné s’arrêtât et qu’il entendît la voix de Dieu, il éprouverait ce que je ressens.

Le désordre avait tellement tout pénétré que plus tard j’ai pu douter de moi-même et de la possibilité de certains mots, de certaines actions, évidemment hors de ma nature, de mon intention, de ma volonté, toute mauvaise qu’elle fût ; que beaucoup de ces choses paraissent m’avoir été surprises, avoir été arrachées à ma pensée, à ma langue, à ma plume, par une puissance malfaisante.

Je commençais à entrer dans ce dernier et terrible châtiment du Ciel : à ne plus avoir la disposition de moi -même ; je me traînais dans les dernières pensées du crime, le comprenant, l’excusant, l’examinant et m’en croyant tout-à-fait capable.

Je me trompais, et il fallut bien le reconnaître dans les événements qui furent envoyés dans ma vie pour me délivrer, malgré moi-même.

IV

FIN D’UNE PASSION.

Le 27 février 18.. la diligence de Rennes amena à Paris, vers les sept heures du matin, une jeune femme qui, en descendant du coupé où elle était seule, jeta dans la cour des Messageries un regard à la fois inquiet, découragé, indifférent et curieux.

Il était difficile de distinguer sous le costume complet de voyageuse qui l’enveloppait quels étaient les traits de cette personne, de deviner la classe à laquelle elle appartenait : l’agilité de la démarche, une certaine force agitée, accusaient seulement la jeunesse et l’émotion.

Ses yeux remarquèrent tout d’abord deux personnes qui l’attendaient avec un calme très passif et très obéissant ; l’une avait une excellente tenue de femme de chambre, l’autre toutes les apparences d’un fidèle serviteur à la figure un peu despotique et rechignée.

« Les voilà, » dit la jeune femme avec une voix tremblante ; et poussant un soupir : « Il n’y a plus à reculer ! »

Les deux domestiques s’étaient approchés pour l’aider à descendre de la voiture. La femme dit : « Madame est madame de F. »

« C’est moi, répondit la voyageuse avec un tremblement plein de larmes qu’elle parvint cependant à étouffer : avez-vous une voiture ? »

Un fiacre était à la porte, on y porta promptement les paquets assez nombreux ; la femme de chambre monta avec madame de F., se plaça respectueusement sur la banquette de devant, le domestique monta à côté du cocher, et l’on se dirigea vers une des barrières de Paris dans un profond silence.

Le fiacre mit bien près d’une heure *à franchir* la distance ; au bout de cette heure, qui parut comme une minute à madame de F., tant elle avait à se nourrir de pensées et d’inquiétudes, on s’arrêta à la porte d’un couvent, dans une rue tout-à-fait déserte et silencieuse. Un coup de marteau vertement prononcé réveilla en sursaut l’inconnue de son engourdissement.

C’est une chose dont les gens qui demeurent en dedans des boulevards de Paris ne peuvent se faire d’idée, que la solitude, le calme et l’oubli que l’on trouve si près d’eux, dans ces longues rues qui forment la première enceinte de la capitale.

L’herbe y pousse comme dans la grande cour d’un président de première instance de la plus petite ville de France : vous y entendez sonner l’angélus comme dans le champ voisin d’une église de campagne.

La fruitière n’a qu’une tranche de potiron sur sa boutique pour décoration ; l’épicier, qu’une brique de savon pour avertissement.

Vous lisez à toutes les portes *Pensionnat, Mai son de Santé,* et à deux ou trois de ces établissements vous remarquez des croix qui les surmontent, et au-dessous desquelles tous les philosophes de neuf à quinze ans du quartier sont venus hardiment charbonner leurs opinions sur le clergé ; partout s’y trouve mêlé le fameux distique qui fit tant de bruit dans son temps :

« Les prêtres ne sont pas ce qu’un vain peuple pense,
« Notre crédulité fait toute leur science. »

Mille commentaires de gamins accompagnent dignement l’une des plus déplorables, des plus ignorantes et des plus admirées déclamations du *patriarche* de Ferney.

A de longs intervalles, et très strictement observés, vous entendez le retentissement de la cloche des heures doffices, de travail, de repas ou de

récréations, et puis, tout revient au silence que trouble à peine de temps en temps le bruit d'un fiacre qui va porter une affliction, une maladie, ou un enfant à ces maisons d'apparence assez belle et dont les portes rarement entrouvertes laissent voir de larges cours, des arbres et de grandes allées de tilleuls découpés comme les anciennes perruques poudrées.

L'établissement où s'arrêta le fiacre qui parcourait de si bon matin ce quartier solitaire était certainement un des meilleurs et des mieux tenus.

Le cordon répondit vite au coup de marteau ; et madame de F, appuyée sur ses deux guides, descendit plus émue et plus troublée que jamais pour passer le seuil d'un *couvent*, mot terrible encore aujourd'hui à l'imagination d'une jeune femme, bien que les vœux irrévocables ne se prononcent plus, et que la règle de la maison où l'on se réfugiait n'eût point la réputation d'être la plus sévère. C'est ce dont put se convaincre elle-même notre prisonnière une fois le premier moment d'effroi passé.

La chambre où on l'installa était simplement meublée, mais avec goût et prévoyance ; les fenêtres donnaient sur le jardin, où jouaient en ce moment de jeunes pensionnaires fort heureuses et fort animées, où se promenaient de jeunes dames de charmantes manières en causerie avec de jeunes et vieux ecclésiastiques de la plus excellente mine.

Peu d'heures après son arrivée, madame de F. fut présentée à la supérieure, qui avait été belle et était encore aimable et gracieuse.

Ses paroles polies et bienveillantes furent accompagnées de regards pleins d'une attention, au fond très curieuse, sur la nouvelle *pensionnaire*, car ce n'était qu'à ce titre que madame de F. était annoncée.

Ses joues pâles se colorèrent bien vite d'une rougeur presque fiévreuse en écoutant la supérieure ; ses regards exprimèrent avec un charme ravissant le désir de plaire et de reconnaître la politesse dont elle était l'objet.

Mais une douleur intime et puissante amena tout aussi spontanément des pleurs brûlants au bord de ses paupières, et aussi une pâleur fanée, qui, sans lui retirer l'apparence d'une certaine jeunesse, mettaient bien en lumière les agitations profondes et déchirantes d'une âme horriblement malheureuse par les passions.

« Vous êtes ici dans la maison de Dieu, » dit la supérieure, qui connaissait en partie les causes des terribles émotions qui venaient de se révéler.

te Vous y trouverez la guérison à vos peines, si vous y apportez le repentir.., si vous y prenez le dessein de réparer les torts que vous avez eus, le mal que vous avez fait. »

A ces mots, une trace d'orgueil vint couvrir les larmes de la coupable et donner à toute sa figure une expression de dureté qui fit tressaillir celle qui les adressait.

La conversation en fut troublée et déconcertée.

« Nous nous reverrons, madame ; remettez-vous des fatigues de votre voyage, et demandez ce qui vous sera nécessaire.

« Voici l'ordre de la maison : les messes commencent à six heures et vont jusqu'à dix ; vous choisirez.

« Ensuite, on déjeûne et on fait une lecture qu'un de ces messieurs choisit.

« Après, on est libre jusqu'au dîner, et le soir, nous nous réunissons pour le travail et les lectures.

« La société de cette maison ne peut manquer de vous plaire et de vous convenir ; il s'y trouve des personnes de la plus haute distinction, de l'éducation la plus excellente, et il est facile encore de la perfectionner. »

« Je vous remercie, madame, et vous demande la journée pour méditer sur ma situation.

« S'il me vient des lettres… – Elles me seront remises, madame, et je les décachèterai : c'est la condition que vous avez faite vous-même. »

« Je jugerai seule quelles sont celles qui peuvent vous parvenir. »

De nouvelles larmes accueillirent cette observation faite avec beaucoup de sécheresse et de fermeté.

Madame de F., demeurée seule, s'abandonna à l'expression de la plus amère douleur.

Elle se mit au lit en étouffant des sanglots, qui, sans le violent effort qu'elle se faisait, fussent devenus des cris de désespoir.

« Que deviendrai – je ? quelle situation perdue ! qui voudra jamais me revoir ! malheureuse, malheureuse que je suis ! Arthur ! Arthur ! »

Un délire de maladie suivit ce transport de douleur, et dès le soir des médecins furent appelés.

Quinze jours étaient passés à peine, qu'un homme encore dans la force de l'âge, mais dont l'altération des traits était comme une vieillesse anticipée, parut dans cette rue déserte, à l'extrémité de laquelle il s'était fait déposer par un cabriolet de louage.

Il jeta sur ce quartier un regard d'une anxiété inexprimable et qui semblait vouloir découvrir l'intérieur de toutes les maisons qui l'environnaient, et reconnut avec un horrible désespoir l'impossibilité d'y parvenir.

Il parcourut cette longue rue, tantôt avec précipitation, tantôt avec lenteur, et se décida enfin à sonner à une belle maison presque neuve où on ne laissa pas que d'être étonné de ses questions.

Il prenait, pour les multiplier avec assez de maladresse, le prétexte d'avoir ou des parents ou des enfants à placer comme pensionnaires, et arrivant par des transitions bien peu préparées, de pays, de société, de relations, à la question qui lui importait le plus et qui sortait de ses lèvres avec une anxiété convulsive : « Vous n'avez pas ici madame de F. de Rennes ? » ou bien : « On m'a dit que madame de F. s'était retirée dans cette maison. »

On lui répondit que non avec assez d'insouciance et de surprise, et il en fut ainsi dans plus de vingt maisons dont il se fit ouvrir les portes avec plus ou moins de résolution ou de découragement.

Il vit dans quelques-unes des spectacles bien étranges et bien capables de lui faire perdre le peu de raison qui semblait lier encore, mais bien faiblement, ses idées.

C'étaient de doubles grilles gardées par d'énormes chiens et des cours où d'abord des femmes éplorées venaient avec des sourires pleins de larmes le regarder et saisir ses mains.

Dans le fond d'une loge de portier il vit un être auquel il ne comprit pas qu'on donnât le nom d'homme : c'était une laideur, un abrutissement, un cri qui faisaient de cette horrible créature quelque chose de tout-à-fait épouvantable et hideux..

Arthur eût voulu repartir à l’instant même, mais il fallait expliquer son indiscrétion, ce qu’il faisait avec un embarras toujours croissant.

Enfin, ayant frappé à la porte de la maison où nous avons dit qu’un fiacre s’était arrêté dans la matinée du 27 février, il sentit je ne sais quel surcroît de fièvre et de trouble qui l’avertit du besoin de redoubler d’effort et d’attention pour arriver au but qu’il se proposait.

On paraissait être dans une heure de récréation.

Près de la loge du concierge était un groupe de séminaristes qui causaient avec les portiers ; des religieuses étaient arrêtées sur les marches d’une chapelle qui semblait séparer un couvent de femmes et un séminaire.

Les sommités régulières de tilleuls mutilés révélaient des jardins derrière des murailles peu élevées ; de jeunes pensionnaires se montraient riantes à presque toutes les issues ; citait une confusion étrange et qui donnait beau jeu à la médisance des voisins.

Arthur en éprouva une émotion cruelle qui ne lui permit pas de demander avec calme à parler à la supérieure.

Le subalterne auquel il adressa cette question sembla vouloir lire jusqu’au fond de son âme, et ne le fit entrer dans un assez triste et petit parloir qu’après une longue attention.

Une maîtresse d’études parut bientôt.

« J’ai, lui dit Arthur, une jeune fille à mettre en pension, on m’a fait l’éloge de la vôtre, dites-moi quelles en sont les habitudes et les conditions. »

On répondit avec un zèle évident et de grandes protestations de dévoûment, on proposa de voir rétablissement : c’était aller au-devant du vœu bien intime du questionneur.

La visite commença, mais il remarqua facilement qu’on lui cachait toujours une partie des bâtiments et des jardins d’où ses regards ne pouvaient se détourner.

Il reprit ses questions indirectes tout en se promenant, et arriva à la décisive, qui fit à l’instant cesser tout cet empressement qu’on lui témoignait.

Au nom de femme qu’il prononça il se fit un changement qui ne put lui échapper, on ne répondit plus que par monosyllabes et avec une visible et

pressante intention de l'éconduire.

Cette intention devint si rapidement impérieuse et impolie qu'il ne resta plus d'autre parti que celui d'une retraite plus ou moins maladroite ; elle s'opéra avec tant de trouble qu'il fut impossible de bien juger la situation ; seulement, une fois dans la rue et la porte refermée, il s'écria dans son cœur : *Elle est là !*

Mais comment, avec cette certitude toute morale, parvenir à la voir ?

Dès le lendemain et tous les jours suivants, les démarches, les lettres, les commissionnaires, furent employés, mais en pure perte ; les séductions envers les portiers et toutes les personnes de la maison étaient vaines. ; celles qui sont d'ordinaire infaillibles échouèrent avec plus ou moins d'humiliation.

Un dernier moyen se présenta qui fut l'ancre de miséricorde du pauvre désespéré.

On disait la messe tous les dimanches dans la chapelle de ce couvent, et l'office était public.

A neuf heures précises, notre inconnu s'y présenta, et à peine se fut-il agenouillé sur le prie-dieu, que, regardant dans une chapelle latérale, il aperçut celle qu'il cherchait avec une si funeste ardeur, en prière en face de l'autel.

Tous deux furent confondus : madame de F., pâle, muette, interdite, ne put s'empêcher de le regarder avec surprise, amour, effroi et douleur.

Le lieu, la position, le passé ne permettaient en aucune façon de se rejoindre, et des yeux vigilants d'hommes, de prêtres, de femmes, lui parurent de tous côtés ouverts. L'office s'écoula dans une anxiété croissante et partagée ; à peine achevé, la dame rentra dans l'intérieur de la maison, dont toutes les portes de communication avec la chapelle se refermèrent promptement.

Arthur revint plusieurs fois avec des chances diverses, des espérances plus ou moins trompées, mais sans arriver pourtant au résultat qu'il désirait avec un désir insensé, celui de parler, de remettre une lettre, d'obtenir un rendez-vous, d'arracher cette femme à ce cloître qui semblait si bien surveillé, défendu et protégé.

Pendant quelques semaines son amère douleur lui parut partagée et il persistait dans sa poursuite ; mais un jour de fête, de grande solennité d'été, il vit madame de F. parée, riante, heureuse, et telle, dans son air et ses manières, qu'il aurait pu croire qu'il lui avait été toujours étranger.

Il suivit tous ses mouvements avec un inexprimable désespoir durant une heure qui passa comme une minute, tant son âme eut à se raconter de choses passées, de rêves, de chagrins, de tendresse et de bonheur perdus, tant était long et rapide le compte qu'il se rendait en ce moment de tant de sentiments passionnés ! il croyait que son cœur allait éclater, sa voix s'exhaler en cris de surprise, d'horreur et de malédiction.

Dieu les lui épargna ; les forces lui revinrent tout-à-coup : au dernier chant de l'office, il se leva, jeta tout cet amour, tous ces désirs avec un profond sourire de dédain sur les pierres de l'église, et releva sa tête vers le ciel. Ce fatal amour n'était pas guéri, mais l'orgueil lui avait porté un coup terrible : un démon avait tué l'autre.

L'avilissement était passé ; il se leva, marcha d'un pas lent, égal et ferme, et sortit. Ce fut peu de temps après que s'établirent les correspondances qu'on va lire.

LETTRE I.

Ernestine d'Emery au Comte de Trépons.

(Préservez-moi, Seigneur, des fausses confidences de ces hommes légers et indiscrets, de peur que je ne tombe entre leurs mains et dans de semblables fautes.

Imitation de Jésus-Christ.)

Votre sentimental ami Arthur est ici, chez la baronne de Trün ; je peux vous en donner des nouvelles, toutes fraîches comme on dit, et la chose est de soi-même assez amusante pour que je m'en divertisse avec vous, si votre sérieux le permet, ou toute seule, si vous le prenez au grave, comme je le crains.

Mais, je vous en avertis, ce serait du chagrin perdu que celui que votre bonne foi prendrait sur cet étrange personnage, qui a été pour moi, pendant plusieurs soirées, un spectacle des plus curieux.

Quelle pitié ! et que me contiez-vous des côtés intéressants de ce héros de roman ! peut-on gâcher sa douleur, s'il est vrai qu'il en ait, comme le fait ce pauvre homme !

On peut dire de celui-là qu'il n'a rien de caché... pour ses *ennemis*, car *d'amis* je ne crois pas qu'il en puisse avoir.

Il avait bonne envie, durant la première contredanse, de me conter toutes ses déplorables et trop célèbres aventures dont vingt personnes venaient de m'instruire de vingt manières différentes et plus malveillantes les unes que les autres.

Je parais la confidence avec toute l'habileté d'un maître d'escrime, et noyais dans des rires incrédules les airs sincères que le fat se donnait.

Il en était déconcerté à un point qui fait peu d'honneur à son esprit, que vous m'avez vanté bien à tort.

Chassé du cercle de l'importance romanesque, il s'est réfugié dans une cour banale, galante et champêtre, mêlant la vivacité de mon regard au charme de mes manières et au murmure de la source où je vais reposer *ma coquetterie* (s'est-il permis de dire). Plus malheureux encore dans cette excursion, où il n'a rencontré qu'un silence aussi sévère que je peux le garder, il s'est *rabattu*, je crois que c'est le mot dont il s'est servi vraiment, à me demander la permission de se présenter chez moi à Paris pour me faire revenir des injustes préventions où il me voit, *m'expliquer son cœur, me faire lire dans son âme*.....

Même silence, et encore plus rigoureux.

Notre homme, ou plutôt votre homme, a perdu contenance, il lui a pris une tristesse à faire mourir de rire.

Je n'en ai pas eu un mot de plus, et du reste de la soirée il ne s'est approché de moi, qu'il suivait avec assez de recherche depuis quelques jours. M'en voilà délivrée, je pense, et je me veux du bien d'avoir exercé la justice des femmes que ce perverti ne me paraît pas avoir encore éprouvée.

Le monde est si misérable qu'il pardonne très volontiers les offenses qu'on lui fait, à la fortune et aux agréments dont il espère quelque profit.

Le Ciel me garde de l'imiter en cela ! la fatuité m'irrite et me monte la tête au point d'essayer de toutes les vengeances sur ceux qui en sont atteints.

Votre ami m'est tombé sous la main dans un moment d'exaltation en ce genre, et il en a porté tous le poids sans esprit et sans dignité.

Je l'ai suivi des yeux parmi les groupes de la fête champêtre que nous donnait la baronne avec son faste ordinaire. Il était médiocrement accueilli des femmes, même de celles qui lui ressemblent le plus.

On se passait les paroles qu'il venait d'adresser avec une intention plus ou moins cachée de cour et de galanterie, et l'on souriait de manière à ce qu'il pût s'en apercevoir : ce n'est pas de trop bonne compagnie, mais quand on s'est mis *hors la loi* du monde, il faut s'attendre à en être traité de même.

Le souper m'a paru lui offrir une certaine consolation, je l'ai trouvé rêvant sur une très bonne part, et si absorbé dans son occupation que je ne pus me défendre de lui dire en passant : « On n'est pas bien infortuné quand on « a si bon appétit à une heure du matin. »

Pour cette fois, je l'ai fâché au vif.

Il était parti quelques minutes après ce coup. Le bal, où il était presque inconnu, ne s'est point ressenti de cette *funeste* absence ; *l'enchanteur* de toutes les fêtes de la province, comme vous l'appelez, n'avait aucune influence sur la nôtre.

J'ai reçu de sévères réprimandes de ma tante sur ma conduite *inhumaine* et sur ce qu'elle appelle mon incivilité.

« Cet homme est poli, m’a-t-elle dit, doux et attentif ; ses actions plus que ses manières lui ont fait tort : rien qu’à le voir, je le plains, et le crois *plus malheureux que coupable.* »

C’est le mot de ma pauvre tante, et le mien est qu’on est toujours : *plus coupable que malheureux.*

Vous allez vous récrier, *seigneur*, mais j’y persiste, et cette conviction m’a sauvé bien des mécomptes et des imprudences. Je ne crois pas en vous autres hommes, entendez-vous, mon cher et ancien ami ? ni à vos peines, ni à vos ivresses, ni à vos désespoirs ; aussi j’ai pour loi de vous traiter comme vous nous traitez : sans pitié.

Pourtant je voudrais savoir le vrai sur ce personnage.

Je pense que vous me croirez digne de votre confiance ; j’en userai bien, je vous le promets ; je ne veux pas non plus *la mort du pécheur*.

LETTRE II.

Le Comte de Trépons à Ernestine d’Émery.

(Ne découvrez point votre cœur à toutes sortes de personnes.

Imitation.)

Le pauvre Arthur ! il s’était vraiment bien adressé ! toute l’amertume de son destin devait se compléter par le malheur de tomber entre vos mains.

Il est vrai que c’est un de ses grands défauts, défaut d’éducation plus que de caractère, et qui, j’en suis garant, ne procède pas d’une vanité frivole, mais d’un cœur abondant, facile, d’une habitude assez banale, j’en conviens, et quelquefois seulement du besoin d’intéresser une conversation, toujours froide, à ce qui lui semble, si elle ne traite des mystères du cœur, des subtilités du sentiment.

Gâté par la fortune, par des amis louangeurs, par une existence inoccupée, par l’extrême faiblesse d’une mère, par ces déférences sans relâche de famille et de parents trop aimants, Arthur a été un jeune homme vif, passionné, sensible ; tout au monde, à l’amour, aux femmes (ce qui est si différent !), et que quelques succès de société plus ou moins distingués ont entièrement enlevé à la raison et à une vie d’homme utile et honorable.

L’âge d’une maturité sévère est venu sans apporter de changements à ces fâcheuses dispositions, et c’est ce temps, où d’ordinaire tout s’arrête et se réforme, que la main qui punit toutes les fautes a choisi pour amener dans sa vie des événements qui l’ont perdu.

Ces événements, puisque vous avez dédaigné de les apprendre de lui, n’attendez pas de moi que je vous les raconte.

Vous en saviez assez pour être indulgente ; vous ne l’avez pas été ; il faut que je rabaisse l’extrême orgueil que vous me montrez, en vous assurant qu’il faut qu’Arthur soit bien abattu pour ne pas s’être promptement vengé de votre *justice.*

Je suis fâché de vous le dire, mais il y a de la vraie et pure méchanceté, du mauvais cœur, dans vos façons d’agir.

La persuasion que vous êtes hors des atteintes de l’amour par la supériorité de votre jugement vous donne une dureté qui sera punie un jour.

Il y a bien de quoi se vanter d’avoir servi de bourreau à votre sexe contre un homme qui lui doit son malheur !

Et puis, s’il faut vous le dire franchement, je ne crois pas que *la soif de la justice* vous ait dévorée au point de vous avoir si fort animée à la vengeance.

Il y a de la coquetterie dans votre méchanceté autant que de méchanceté dans votre coquetterie.

Vous vous serez flattée que l’étrangeté d’une femme si hostile, si haute, si contraire, simoqueuse, si indifférente, piquerait au vif un homme habitué à toute autre chose.

Vous avez joué ce jeu là, pensant qu’il vous réussirait.

J’en serais bien surpris dans l’état de déchirement, d’angoisse et de lassitude où je sais que l’âme d’Arthur est plongée : …. pourtant je ne voudrais pas répondre qu’il n’eût assez de vanité pauvre, pour revenir sur ces coups d’épingle.

LETTRE III.

Madame d’Émery au Comte de Trépons.

Soyez tranquille *sur mon cœur* et sur votre *héros*, mon cher Comte ; il n’est point revenu sur *mes coups d’épingle*, il me laisse pour ce que je vaux et pour ce que je suis, s’amusant à briller auprès de nos beautés de province et de campagne par les charmes de sa voix et de sa poésie ; profanant les vers de Lamartine et de Victor Hugo jusqu’à les jeter à une société qui en est encore à Legouvé et à Desmoutiers ; se prodiguant dans les petites et les grandes soirées avec l’empressement d’un jeune homme de dix-huit ans qui sort des études et ne dort pas la veille d’un bal.

Que penserez-vous de ce genre d’affliction et de regrets ? le blâme que je ne peux me refuser d’en faire m’attirera-t-il une sortie aussi dure que celle dont vous avez cru m’accabler ? Certes, vous ne m’épargnez guère, et vos cinquante ans vous donnent à peine l’autorité suffisante pour me parler de la sorte.

L’amitié que ma mère avait pour vous, explique seule l’exercice aussi sévère du franc-parler.

Mais, me croirez-vous ? je n’aime pas cet homme ; il n’a plus de jeunesse, et n’a rien encore de l’âge mur ; ses traits sont pâles et flétris, et sa

physionomie vive et par moments trop animée contraste avec la fatigue de cet être courbé sous les ravages des émotions passées.

Il se confie comme un enfant à la première avance d'homme ou de femme ; vous l'avez le premier jour, au premier mot ; vous l'avez avec une lettre, avec une invitation. Un éloge lui gagne le cœur, il s'y élance ; il vous pressera dans ses bras, si vous avez trouvé sa romance bien choisie, il tombera à vos pieds si vous y avez pleuré ! il attire toutes les questions dans la sphère sentimentale ou poétique, et s'y débat à outrance, sans savoir quels sots l'écoutent, quelles femmes lui prêtent attention ; s'il est compris, ou s'il fatigue et irrite son auditoire.

Or, vous pouvez penser combien de fois il se trouve dans ce dernier cas au milieu du cercle de ma tante, où la frivolité se mêle à tant de nullité, où les femmes choisissent leurs *Oswald* sur la touffe de cheveux, l'économie de leur cravate, l'élégance de leur maintien, ou seulement de leur toilette.

Il perd la en prodigue de fort belles choses qui ont malheureusement l'air d'un répertoire.

C'est un mélange du *Gymnase, de Corinne* et de la Comédie-Française ; le *Werther* s'y montre par instants, mais avec une certaine pudeur.

Là, voyons, mon cher et aimé protecteur, est-ce la un rôle à jouer à quarante ans ?

Si vous dites oui, je n'ai plus qu'à me taire et à fléchir devant votre opinion, que je vous mets au défi de justifier.

Du reste, il est bien probable que nous n'en parlerons de long-temps : la baronne a fermé hier sa cour plénière.

Les calèches et les limonières sont en retraite dans toutes les directions ; j'ai vu défiler la collection des femmes de chambre à voile vert, des chasseurs à toque brodée.

Arthur est parti le premier à cheval, suivi d'un seul domestique ; il n'a pas été cinq minutes à dépasser la grande avenue, après quoi il a remis son coursier favori au pas, sans retourner une seule fois la tête vers les fenêtres du château.

Est-ce oubli, négligence, distraction, indifférence, calcul ? je ne m'en mets point en peine ; mon étude de ce caractère est tout-à-fait désintéressée, croyez-le bien.

Je ne sais s’il reste dans le pays ou s’il s’éloigne… *pour jamais !* Cela est probable, et c’est à vous sans doute que j’en demanderai des nouvelles maintenant.

Adieu, mon cher protecteur. J’aurais pourtant bien voulu vous prouver que votre favori eût perdu son temps près de votre chère adoptive.

LETTRE IV.

Arthur à Louise de ***.

Je crois bien, chère cousine, avoir épuisé le calice amer ; la dernière goutte passe en ce moment sans trop de difficulté.

Tous ces jours derniers se sont passés en tribulations que j’avoue avoir bien méritées ; elles devraient me sembler peu de chose à côté des rudes épreuves et des afflictions de cœur endurées depuis deux années ; mais elles ont eu un tel caractère de destinée dure et fatale, quelque chose de si humiliant pour mon amour-propre, que mon âme s’en est trouvée plus flétrie, plus écrasée que de tout le reste.

Arrivé à ce point et jetant un coup-d’œil de dédain irrité sur moi, sur ma destinée, je me suis dit : Tout est fait, je ne peux pas descendre plus bas ; demain, demain, je serai moins malheureux, ou moins misérable, ou moins digne de l’être. Pareille émotion s’était déjà fait sentir, si vous vous le rappelez, à la dernière visite que je fis au couvent de***. Le Ciel y revient à plusieurs fois ; il a pris en goût ce système d’avertissement.

Je me réveille donc avec cette espérance un peu troublée, un peu voilée des tristes nuages du passé, cherchant une dernière fois le fond de mes afflictions saignantes, et d’abord je viens à vous pour demander les secours de cette amitié que ma déraison a rendue si inutile.

Vous connaissez ce petit port normand où je suis retiré : vous y êtes venue, n’est-ce pas ? vous en avez parcouru les charmants et sauvages

alentours : y avez-vous rencontré madame d'Émery, dont la tante possède sur la falaise de Flaminville un si splendide manoir ?

Je crois que vous m'en avez parlé il y a long-temps.

C'est elle, mon amie, qui m'a donné le coup de grâce ; je suis convaincu qu'un temps n'est pas loin où je l'en remercierai du fond de l'âme.

Me voyez-vous, déplorable, cherchant, malgré mes antécédents funestes, malgré mon âme brisée, mon cœur dévoré, des succès d'amour ou de galanterie près de ce monde de femmes dont toute les illusions sont enfermées dans les frivolités de la parure ?

Me voyez-vous composant encore ces phrases banales, ces flatteries connues, et toujours victorieuses, pour émouvoir ces têtes légères, allumer ces regards sans flamme, intéresser ces esprits dépourvus ?

Et tout cela en pure perte, tant le récit de ma triste vie avait prévenu défavorablement toutes ces têtes de femmes, ou plutôt tant étaient glacés ces beaux galants discours qui tombaient de mes lèvres sans avoir passé ni par mon cœur, ni par mes sens, ni par mon esprit.

Las de toutes ces vaines ruses, je m'attaquai plus stupidement encore à madame d'Emery : je m'évertuai, j'y mis un peu plus d'adresse et de zèle ; mais j'y trouvai aussi une autre défense, des préventions plus raisonnées, et une hauteur, une ironie qui devinrent bientôt accablantes.

Cette femme n'est pas belle, vous le savez, mais elle est élégante, de taille souple et agréable, vive en reparties, riche de souvenirs de tout genre, causeuse, d'un rire inépuisable, et si habile à saisir les côtés ridicules qu'on dirait qu'elle pense qu'il n'y a pas d'autres côtés dans l'espèce humaine.

Beaucoup d'entre nous cherchent les ressources et les avantages des individus pour en profiter ; toute sa science, à elle, est de découvrir la partie faible et mauvaise du plus fort et du meilleur.

Moi, si loin de la, je devenais un trésor pour elle ; je sentis tout de suite que le combat lui donnerait trop d'avantages, je le refusai net, dès les premiers coups, manœuvre dont elle profita sans la moindre générosité, frappant sans s'occuper si l'on parait, s'attachant au silence comme s'il répondait, et poursuivant sa facile victoire sans aucune espce de pitié.

Pour la première fois j'ai senti toute la profondeur d'une mauvaise position d'homme sentimental dont les chagrins ont affaibli et découragé les

facultés, troublé la conscience, flétri le cœur. J’ai connu tout mon sort, et j’ai pensé que je m’y résignerais.

Tout le reste de la soirée a été de la vie physique, mais d’un engourdissement à faire envie au plus égoïste.

Cela ressemblait à un mal de dents momentanément apaisé : je sentais que l’ennemi restait là, l’ennemi cruel, implacable.

Le cœur aimant qui ne peut plus aimer.

Toutes les chambres du château étant prises au moment de mon arrivée, on m’avait logé chez le premier fermier du domaine, homme des anciens jours, qui dit encore, et avec tant de noblesse, *mon maître*, en parlant du baron, et qui depuis cinquante ans qu’il est là a doublé les revenus de la ferme.

Il était minuit lorsque je sortis du salon et que je traversai le gazon éclairé, pour gagner la futaie qui abrite les bâtiments de la belle métairie.

J’avais le cœur en lambeaux. Un nom trop cher et que vous connaissez, le déchirait encore.

Ma tête était collée à ma poitrine. Je vis de ravissantes fleurs que les feux de l’illumination coloraient d’une étrange et voluptueuse clarté.

Les feuillages étaient animés de cette teinte magique telle qu’aurait pu, je pense, la produire la lune tout-a-fait rapprochée de la terre.

Je sentis des parfums de seringas et d’acacias blancs pleins de bonheur et de transports, et les transports et le bonheur étaient dispersés à jamais.

Je levai les yeux au ciel, qui était tout brillant d’étoiles, et le cœur saignant, à croire que les gouttes en tombaient sur la terre, j’allai me jeter sur ma couche, l’âme pleine d’irrésolutions, de combats, de dégoût et de désespoir.

Un garçon de la ferme m’attendait au seuil avec une lanterne ; le pauvre diable s’était endormi à son poste, le bruit que je fis en rentrant le réveilla.

« Est-il bien tard, monsieur ? me dit-il. – Non, mon ami, il est minuit. – Ah ! c’est vrai, vous appelez cela de bonne heure ; moi, j’ai fait ma nuit, ce n’est pas la peine que je me rendorme, je vas à mes chevaux : bonsoir, monsieur ; dormez bien. »

Et comme alors je lui donnai à peu près, je pense, ce qu’il gagne dans un mois :

« Oh ! dit-il, monsieur est bien bon ! je vou-drais bien servir monsieur ! *Il y a des gens heureux sur la terre !* nous, nous n'avons que du mal, nous passons de la récolte à la semence, et de la semence à la récolte : quand on a fini par un côté, il faut recommencer par l'autre, et toujours aller, au lieu que les *maîres* n'ont qu'à boire, manger et dormir. *Oh ! c'est joli d'être maître !*

Il était six heures du matin, le soleil était levé depuis long-temps, que mes yeux ne s'étaient pas fermés encore et que je veillais haletant avec mes inépuisables et dévorants souvenirs, y mêlant ces dernières paroles du valet de charrue : *Il y a des gens heureux sur la terre ! c'est bien joli d'être maître !...*

A onze heures, la cloche du château m'appela au déjeûner : j'y voulus paraître, soutenu par ce misérable amour – propre de n'avoir pas l'air trop battu par mes ennemis.

La journée se passa en musique, à laquelle il *fallut* prendre part. Vous riez, cousine, à ce mot : il *fallut !* Qui vous oblige donc ? Je ne m'en suis jamais bien précisément rendu compte, mais enfin je chantai, je récitai des vers qu'on écouta ; on fut un peu plus aimable pour moi, et même madame d'Emery, je n'y fis heureusement aucune attention, et tout le monde, fatigué de la veille, ne demandant qu'à se reposer, je me retirai convenablement, sans aucun air de dépit, de ressentiment ou de malheur.

Ma position était bonne. Joseph était arrivé avec mes chevaux dans la journée, il fit mes paquets dès le soir, et aux premiers rayons du jour j'étais en mesure de m'éloigner.

Le fermier était déjà debout avec ses gens et sa famille nombreuse et belle, on courait aux foins coupés qu'un temps orageux menaçait.

L'odeur de l'herbe à demi-fanée entrait à flots par l'étroite croisée ; vous Pavez éprouvé comme moi, à chaque parfum de la terre se mêle un souvenir de la vie. Ce fut dans une prairie nouvellement fauchée que je la vis pour la dernière fois. Je sentis plus que jamais qu'il n'y avait ni temps ni distances efficaces pour guérir certaines blessures de l'âme. Ainsi déjà plus de cent fois tous ces doux accidents de la nature sont venus raviver ma plaie au lieu de la cicatriser. Ou trouver la consolation pourtant, si ce n'est la ? mais toute cette tend resse et cette volupté de la terre en fleurs sont si pleines

d’amour ! et quand notre cœur l’a perdu, mieux vaudrait des cachots profonds, des retraites où l’on ne verrait ni feuilles ni étoiles.

La femme du fermier passa en ce moment, et s’arrêtant : « Pardon, monsieur ; je crois que ma fille a laissé dans cette chambre mon *Imitation de Jésus-Christ* : oui, la voilà près de cette cheminée. » Effectivement, j’aperçus un vieux livre bien propre encore, avec de nombreux sinets… J’avançai la main pour le prendre et le donner. « Si monsieur veut le lire, dit la fermière en regardant mes yeux qui étaient humides..... c’est bien consolant ! quand j’ai perdu ma fille aînée et mon frère curé, j’ai trouvé là ce qu’il me fallait pour ne pas mou-rir. peut-être que monsieur… » Et ses regards m’interrogèrent.

La pensée de cette fille aînée et de ce frère morts me brisa le cœur de tristesse et de honte. Qu’avais-je dans mes chagrins, à opposer à ces irréparables pertes ?... les angoisses d’un indigne amour... Je regardai ce livre qui guérissait de si grandes afflictions.

« Voulez-vous me le laisser ? dis-je. – Oh ! bien volontiers. » Et, seul, j’ouvris au hasard : j’y tombai dabord sur ces paroles :

« C’est un bien, Seigneur, que vous m’ayiez humilié afin que je m’instruise de votre jus-tice. »

La soirée de la veille se présenta à moi plus vivement, et je restai long-temps en méditation sur le sens profond que renfermaient ces deux lignes.

Oui, *c’est un bien*, me répétais-je. Je n’aurais pas su, sans cette humiliation, toute la misère des choses de ce monde et de ses distractions ; je n’aurais pas su que ce n’est pas la société qui peut nous consoler.

Je continuai, je lus quelques chapitres qui me rappelèrent un mot charmant du philosophe inconnu : « De tout ce que j’ai rencontré en ce monde, je n’ai trouvé que Dieu qui eût de l’es-prit. » J’allai moi-même remercier la bonne fermière du bonheur qu’elle m’avait donné.

Il est certain que ce que j’avais senti pénétrer dans mon cœur à cette courte lecture faite au matin, à l’odeur de ces plantes saines, en présence de ces arbres de la ferme, me semblait tenir du prodige.

Mon cheval était prêt, je le poussai à toute bride hors des avenues du château ; il me tardait de sortir de son atmosphère ; arrivé au chemin du

village, je me crus délivré, et je rentrai dans la ville au pas lent des coursiers d’Hippolyte.

LETTRE V.

Arthur à Louise de ***

La chambre de l’auberge où je suis revenu m’isoler donne sur le bras de mer qui nous sépare du riant pays de Caux. La vue en est ravissante, et je passe à ma fenêtre bien des heures du jour et de la nuit.

Ce matin, de très bonne heure, je l’ai ouverte après un sommeil moins agité que de coutume.

Le moment était délicieux ; le soleil, qui venait de se lever derrière les collines de cerisiers et de poiriers fleuris, éclairait d’une manière céleste et encore mystérieuse les toits de la ville et les lignes lointaines et vagues de l’horizon. Une vapeur légère et douce se dissipait doucement et sans incertitude, laissant apercevoir par degrés les clochers des églises, les arbres des falaises et les galets du rivage. La mer, que poussait le flux, entrait doucement dans le beau fleuve qu’elle rendait bleu comme le ciel, et paisible comme elle. On ne voyait qu’azur et lumière céleste sur la tète, à ses pieds ; il semblait qu’il en devait pénétrer quelque chose en nous.

De belles voiles venaient de l’Océan et s’avançaient tranquillement dans le fleuve qui s’élevait de plus en plus, et remplissait son lit immense sans trouble, sans murmure, sans autre bruit qu’un léger et harmonieux gémissement de grandes lames bleues expirant comme avec volupté sur la rive.

Un léger mouvement se faisait sentir à bord de quelques navires échoués sur le sable et attendant là que la marée les vînt relever ; mais c’était peu de chose dans ce calme. Seulement une rame qui tombait, une petite voile qu’on hissait sans cris et sans efforts. On eût cru que la manœuvre se faisait

par les mains invisibles d’êtres silencieux. Le danger était si loin, l’arrivée au port si sûre, que tout exprimait la paix et la confiance.

La sérénité du temps se faisait sentir aux objets inanimés comme aux êtres vivants ; et les arbres, les eaux, les voix et les mouvements des hommes, en étaient pénétrés.

L’odeur vive de la mer et de ses algues marines se mêlant aux parfums des plantations de pommiers de la côte, achevaient d’attendrir le cœur comblé par le spectacle qui se colorait, se vivifiait, se complétait de plus en plus, sur les flots, sur la terre et dans les cieux.

En ce moment, les petites barques des pêcheurs parurent à rentrée du fleuve ; elles se laissaient dériver au courant de la mer qui montait, avec une rapidité qu’on ne pouvait concevoir ; car la surface de l’onde était immobile et s’amassait lentement dans le golfe immense en face du port.

On commença à entendre quelques rires à bord de ces petites embarcations dont ces beaux jours font la fortune : car alors la pêche des moules est abondante et facile, et quand la barque en est remplie, on se jette à bord avec les femmes, les jeunes filles, les enfants tout petits, et les familles entrent avec leur humble cargaison, qui est bientôt achetée et enlevée.

Bien que la distance fût grande, j’entendais de ma fenêtre le murmure des conversations à bord, tant l’air était calme et la ville encore endormie.

Une barque plus remplie que les autres s’approchant davantage, j’entendis une chanson que chantait une voix douce et tout-a-fait distinguée ; l’air lui-même avait une certaine mélodie, et le refrain, qui était répété en chœur avec un accent de plaisir très expressif, me frappa par la naïveté morale des paroles :

> Beau cavalier, retirez-vous ;
> Vos propos sont beaucoup trop doux
> Pour une fille comme nous.

Mais ce qui excita vivement ma curiosité, ce fut le cri dont chaque couplet était suivi : *Vive mams’elle Julie* ! et le beau silence en était troublé pour quelques minutes ; dès qu’il se rétablissait, la voix douce reprenait sa

chanson, et le refrain et le cri d'enthousiasme revenaient avec une joie de fête tout-à-fait touchante.

Ceci renfermait un mystère, je n'en doutai pas, et n'y rêvai pas long-temps sans désirer le pénétrer.

Je sortis de l'auberge et me dirigeai vers la jetée aux moules que les barques commençaient à tourner, mais toutes présentaient la même physionomie : un vieux matelot au gouvernail, un jeune garçon à la voile, une vieille qui tricotait, et des femmes, des enfants entassés entre leurs paniers tout remplis de moules.

Toute espèce de chant et de rire avait cessé, la scène commerciale allait commencer, je ne vis rien qui pût m'indiquer la barque de la romance.

J'ai fait bien des questions vaines, et très maladroites apparemment ; il me faut rentrer sans nouvelles de cette *Julie* qu'on nomme *mademoiselle*, et vous savez que ce nom me rappelle un assez triste amour que je n'ai pu oublier malgré l'extrême légèreté avec laquelle je l'ai traité, malgré le sentiment terrible qui m'y a arraché.

Julie ne peut être ici, elle est retournée dans son pays, près de sa mère sans doute. Cette contrée n'offrirait à sa pauvreté et à son isolement aucune ressource ! Cependant je suis troublé de ce chant, de ce nom, et j'irai à la recherche de ces barques qui vont partir à la mer descendante et regagner leur port tout garni de ces roches dangereuses qu'ils nomment les *vaches noires*.

Oh ! chère cousine, j'aurais voulu, après cette douce émotion de beau temps, me promener avec vous dans cette riante contrée. Votre présence et votre entretien eussent achevé peut-être de calmer ce cœur adouci qui retombe trop vite dans les afflictions de ses fautes, dans l'angoisse de ses criminels regrets, dans toute la violence et l'amertume d'une passion incurable.

Mais rien ne peut vous enlever à votre retraite, à vos soins, à vos utiles travaux. Vous me laisserez périr !. Ne suis-je pas d'âge à me sauver seul ? Et vraiment j'y emploie toutes mes forces… mais jusqu'ici c'est bien en vain.

LETTRE VI.

Louise de*** à Arthur

Moi, vous sauver, mon pauvre Arthur ! je vous l’ai dit bien des fois : ce n’est moi, ni cette riante nature à laquelle votre âme est si sensible, encore moins le monde, dont vous continuez à chercher l’esclavage, qui vous sauveront.

Il y faut une main plus puissante, que vous ne songez pas à chercher, et qui s’étendrait vite vers vous, si vous l’imploriez, ou par la prière, ou par la méditation, mais je ne vois pas qu’il en soit nullement question.

C’est une chose qui me confond que cet aveuglement dont sont frappées ces créatures passionnées et sensibles sur la vraie cause de leur mal et sur le véritable remède à y apporter ! Elles regardent les cieux ! leur beauté se révèle et les attendrit ; elles contemplent les étoiles, elles proclament la richesse et les parfums de la terre, pour arriver à trouver une idée vague et incertaine de Dieu et d’immortalité, qui ne les console ni ne les guérit. Pourquoi, mon ami ? parce qu’il y manque la personnification nécessaire à la faiblesse de l’homme et que lui révèlent avec tant de poésie et de charme les saintes Écritures et la divinité du Sauveur.

Jusqu’à ce que vous en soyez arrivé là, mon cher Arthur, n’espérez rien de meilleur dans votre destinée. Vos blessures se rouvriront, vos peines vous reprendront au premier jour, à la première atteinte, et vous vous traînerez ainsi jusqu’à la mort.

C’est certainement une belle grâce que cette apparition du beau livre de *l’Imitation* au milieu de vos aventures et dans la ferme de ce château ou il n’a pas pénétré peut-être : mais à quoi cette faveur vous servira-t-elle ?

Je vous le demande à vous-même qui, quelques heures après cette heureuse circonstance, vous élancez après une barque où une voix de femme s’est fait entendre !

Curiosité vaine, mon ami, dont le motif n’a peut-être pas même le peu de mérite que vous lui donnez pour excuse, l’intérêt d’un malheur que vous avez causé !

La couleur romanesque est la seule encore qui vous attire jusqu’à vous faire agir.

Après avoir lu cette pensée de *l’Imitation*, vous n’avez point recouru à l’autel du Christ, à la maison de Dieu, à la demeure des humbles et des pauvres ; mais, aux premiers accords de cette voix de la barque, vous avez tout quitté pour voir s’il n’y aurait pas la une émotion nouvelle, une agitation du cœur, capable d’effacer celle qui torture le vôtre depuis si long-temps. Examinez votre âme et tout ce qu’elle vous a dit seulement sur ce point, et vous serez humilié de la misère de ses espérances et de leur impureté.

Et quand cette Julie serait *la vôtre* ! qu’en voulez-vous faire à présent ? la reprendre, quand elle s’est résignée peut-être à votre infidélité et à votre abandon ! Que pourrez-vous pour elle, sinon lui redonner ces horribles souffrances qu’une autre vous a si cruellement rendues ? Reviendrez-vous à elle pour la quitter encore, gémissant de son nouveau désespoir, mais incapable d’y sacrifier les espérances, les rêves d’amour qui vous viendront trouver, même au milieu de cette société si évidemment hostile contre vous aujourd’hui, et avec tant de raison, permettez-moi de vous le dire.

Voyez, mon ami, voyez la différence de Dieu avec le monde ?

Le monde que vous avez bravé, mais dont vous êtes le serviteur dévoué, il est vrai, vous repousse, vous offense, vous blesse de cent manières, et Dieu que vous avez méconnu, oublié, trahi, que fait-il ? il vous envoie par une belle matinée, au milieu des parfums de son printemps, une des œuvres de consolations les plus célestes qui soient venues de lui !

Savez-vous ce que j’y ai trouvé à mon tour, songeant à vous, pour qui j’ai une amitié de sœur et de mère ? ces pensées qui disent mieux que moi ce que j’ai à vous dire :

« Mon fils, vous n’êtes encore ni fort ni sage.

« – Pourquoi, Seigneur ?

« – Parce que, pour la moindre espérance mondaine, vous abandonnez ce que vous avez commencé.

« Néanmoins, tout n’est pas perdu, si vous sentez pour moi quelque affection. (Entendez-vous ?)

« Ces sentiments affectueux dont vous éprouvez de temps en temps la douceur sont un effet de la présence de ma grâce et comme un avant-goût de la céleste patrie. Mais il ne faut pas trop compter sur eux, parce qu’ils passent comme ils naissent.

« Mais, combattre les mouvements déréglés de l’âme, c’est la marque distinctive de la vertu et d’un grand mérite. »

Or, je crains bien que ce ne soit un mouvement déréglé de votre âme et un piège du démon, que cette recherche où vous vous mettez avec tant d’imprévoyance.

J’espère en Dieu pour vous ; j’ai pleuré à votre berceau, en voyant le calme de ces traits si bouleversés depuis. Le souvenir du sommeil paisible et riant où votre heureuse enfance était plongée, m’empêche de croire que l’ennemi de Dieu vous ait ravi à lui pour jamais.

Adieu, cher enfant ; vous devriez venir vous reposer ici de toutes ces moqueries ou louanges de femmes qui irritent et troublent votre cœur.

Mais je ne dois pas l’espérer, avant que ce grand mystère de la barque soit éclairci.

Dieu vous y dirige donc et demeure le maître des moyens par lesquels il doit vous conduire et vous ramener !

P. S. J’ai vu hier le comte de Trépons ; il a reçu des lettres de madame d’Emery, que je connais pour le démon de la moquerie. Il me l’a assez bonnement livrée pour ce quelle est, se retranchant sur ce que ses intentions ne sont pas *précisément* mauvaises. Il serait fâché, dit-il, vous aimant tous les deux, que vous prissiez mutuellement des préventions trop vives, et que votre ressentiment allât jusqu’à vouloir vous en faire aimer.

Abandonnez ce misérable calcul de vengeance, s’il a pu entrer dans votre esprit, mon cher ami, c’est exiger peu, au milieu de tout ce que mon amitié aurait droit d’attendre de vous, dans l’intérêt de votre bonheur et de votre avenir, de votre avenir de la terre : ce n’est pas le moment encore de vous parler de l’autre. Adieu.

LETTRE VII.

Arthur à Louise de ***

C’était bien elle, c’était cette pauvre Julie ! dans quel état, dans quelle pauvreté, dans quelle douleur ! et avec quels charmes encore !

Cet événement décidera de mon sort, et si elle m’aime encore, je lui rendrai sa joie première, sa position heureuse, le sort qu’elle mérite, je lui confierai la consolation de mes tristes jours.

Je lui sacrifie le monde à qui je l’avais immolée, et je reprends dans sa tendresse si soumise, si vigilante, si mal récompensée, mais si reconnue aujourd’hui, toute la félicité de la vie qui n’existe que dans ces liens intimes d’un amour partagé. Julie est libre, je le suis aussi ; nous pouvons choisir le lieu où nous cacherons notre mutuelle affection : et pourquoi ne serait-ce pas sur ce rivage où je l’ai retrouvée ? Il s’y trouvera bien quelque asile retiré, près de quelque forêt ; quelque maisonnette avec son jardin et sa source, où je pourrai l’établir en reine et lui faire oublier toutes ses peines passées.

Je me hâte de vous écrire pendant qu’on apprête mon cheval et que Joseph prend des renseignements sur les points de la côte où ces barques jettent leurs ancres.

Je ne me coucherai pas sans doute que je ne l’aie vue, que je ne lui aie parlé, qu’elle ne soit consolée, qu’elle n’ait retrouvé le premier sentiment de son cœur, le premier ami de sa jeunesse ; que je ne l’aie rétablie dans ce bonheur qui efface en une heure tous les maux d’une vie.

Ma dernière lettre écrite, je me mis à parcourir la ville, attendant que l’heure fût venue où la mer, en retournant dans son vaste empire, remporte toutes ces frêles et pauvres embarcations de pêcheurs.

J’interrogeais tous les marins que je rencontrais sur le moment précis où les premières barques se confieraient au reflux ; mais, cette heure bien indiquée, je ne pus l’attendre, et j’allai bien auparavant me pencher sur les

rampes de la jetée pour voir si rien ne sortait du port qui pût emporter mon espérance et prolonger mon désappointement.

J'étais la depuis peu d'instants, lorsque quelques pauvres enfants couverts de haillons commencèrent à arriver, en façon d'avant-garde, avec leurs corbeilles vides, qu'ils jetèrent à bord des barques, à peu près comme ils y tombèrent eux-mêmes, c'est-à-dire comme des pierres qui se détachent d'un rocher. Les mères survinrent avec force taloches qui mirent une espèce de tranquillité au milieu de cette jeunesse turbulente et aussi séditieuse que j'en aie jamais vu, même dans les combats de Paris.

Toutes ces barques commencèrent à remuer comme des coquilles de noix sous ces chûtes multipliées d'enfants et de femmes.

L'ordre parfait ne se rétablit qu'à l'arrivée des patrons. L'un d'eux donnait le bras à une femme un peu mieux vêtue que les autres et dont le col et la tête étaient enveloppés, avec une certaine grâce, de madras bien grossiers certainement, mais dont les couleurs douces annonçaient un certain goût distingué hors de l'habitude du peuple qui, comme les sauvages, se saisit d'abord des objets brillants et des couleurs tranchantes.

« Faites place à mademoiselle Julie ! » dit une voix rude et impérieuse. « Ici ! ici ! » répondirent dix ou douze autres voix ; tout le monde se rangeait.

Je suivis toute cette scène avec un vif intérêt.

La jeune et languissante femme leva les yeux, et je reconnus Julie !

Elle avait sous le madras étroitement serré autour de la tête, suivant la mode du pays, de simples boucles d'oreilles en or, que sa coiffure collait sur des joues pâles, mais de ce tissu fin et délicat des femmes de la haute société.

Un mouchoir ample de mousseline bien usée, bien molle, mais fine et blanche, triste débris d'un luxe passé, enveloppait son col léger et sa taille amaigrie et un peu affaissée.

La grosse et courte jupe de laine bleue complétait cet humble et économe ajustement.

Son visage, que n'avait pu brunir l'air échauffant des mers, se leva pâle et sérieux vers le ciel bleu qui éclairait la mer unie. Ses yeux. doux, chargés d'un chagrin résigné, firent sans curiosité le tour de la jetée et passèrent sur

moi sans m’apercevoir d’abord. Pourquoi devinai-je pourtant que ma pensée remplissait toute entière cette pauvre et noble créature ? c’était sans doute la conscience de tout ce qu’elle a souffert pour moi et par moi.

Une altération déchirante détruisit tout-à-coup le calme triste de cette charmante figure. Elle reporta vivement ses regards sur la place où j’étais penché pour suivre tous ses mouvements, puis, se détournant avec une vivacité plus grande encore peut-être, elle tomba sur le banc de la barque, qui, entraînée par le courant rapide du reflux, glissa sur l’onde et disparut bientôt.

Dès que je ne la vis plus, je demandai mon cheval, et la mer ayant achevé sa retraite, je suivis sur la plage à peu près la même route que les pêcheurs suivaient sur la mer.

Quelques-uns attardés et que le calme surprenait me servaient de guides. Mais je fus arrêté par des obstacles que je n’avais pas prévus, par des rochers, par des bancs de vase épaisse où je croyais quelquefois m’enfoncer jusqu’au panache, comme le héros de *la Fiancée* de Lamermoor.

Cependant le soleil reculait devant moi et touchait déjà du bout de ses immenses rayons l’horizon des mers. Il se passait sous mes yeux une de ces inexprimables scènes de la nature qui font honte à l’homme de son impureté et de la laideur de son âme. Tout était d’or, d’azur, de lumière, et la terre et le ciel luttaient ensemble de charme et de beauté.

Les barques étaient arrivées à leurs rades, toutes les voiles avaient disparu, et les petits mâts, immobiles et dégarnis, semblaient d’humbles croix offertes, à Dieu, par la prière, en présence de son plus grand ouvrage : l’Océan ! Ayant franchi quelques roches moussues, je me trouvai sur un beau sable fin et uni à l’extrémité duquel la petite flottille avait jeté ses ancres.

Mon cheval prit de lui-même un petit galop rapide qui me fit subitement atteindre le but de ma course.

J’étais alors sous les falaises d’un pauvre village qu’à ses constructions maigres et délabrée on pouvait, même à cette distance, reconnaître pour un des plus misérables de la Normandie.

La falaise se couvrit tout-à-coup d’une nuée d’enfants en haillons avec des bonnets rouges et gris, qui poussèrent des cris de sauvages en

apercevant un étranger sur leur plage.

Quelques-uns me lancèrent des pierres qui vinrent tomber aux pieds de mon cheval ; effrayé, il s'emporta avec des bonds que je fus quelque temps sans pouvoir réprimer. Des éclats de rire atroce saluèrent le danger que je courus un moment ; l'insolence et l'avanie éclataient sur toutes ces petites figures qu'on eut pu prendre pour une race de petits génies malfaisants.

Au premier chemin qui montait dans le village, je m'élançai comme à une escalade, et je fus entouré, pressé, suivi, comme quelque chose de tout-à-fait inconnu et extraordinaire.

Je ne fus pas peu surpris de rencontrer dans cette foule incivile un vieux prêtre avec son jeune vicaire dont la figure était des plus douces et des plus timides. Tous deux, avec une mélancolie touchante et un zèle dont ils sentaient l'impuissance, cherchaient à calmer la frénésie insensée et indiscrète de la peuplade inhospitalière.

« C'est leur caractère ainsi, me dit le curé, mais ils ne sont pas méchants. » Je m'arrêtai et demandai au jeune prêtre s'il pourrait m'enseigner la demeure d'une demoiselle Julie qui devait habiter ce village. « Mademoiselle Julie !… par ici, par ici ! » crièrent vingt de mes sauvages qui s'étaient avancés jusque sur les flancs de mon bon *Morwen*, et ils s'élancèrent pour me montrer le chemin.

« Au bout de la rue, me dit le vicaire ; il y a deux tilleuls devant la maison. »

Je remerciai et cherchai des yeux une auberge pour y mettre mon cheval dont le sort commençait à m'inquiéter.

Trois poissons de la longueur du doigt dessinés sur une plaque de fer-blanc d'un rouge effacé, avec une inscription où je déchiffrai le mot de *matelotte,* m'indiquèrent *un bon logi à piè et à chevale.*

L'aubergiste sortit d'une salle enfumée, la casquette sur sa tête et d'un air fort mécontent d'être dérangé. « Monsieur, je voudrais une place pour mon cheval. »

– « Ah ! bien, il n'y en a pas. Il faudrait faire sortir la vache, et ce n'est pas possible. Attachez-le là. » Et il me montra un clou certainement insufifsant pour faire tenir un balai.

Je continuai ma route, suivi de mon cortége, et j’arrivai aux deux tilleuls, bien savamment coupés à hauteur de muraille et de manière à ne pas donner un pied d’ombre au passant non plus qu’à l’habitant de la triste demeure dont ils auraient pu faire la consolation et l’ornement. C’était là pourtant le seul genre d’art du village et la plus excellente preuve de sa civilisation.

Cette façon de les conduire avait cependant amené un résultat peut-être imprévu, c’était de faire rapporter à ces arbres mutilés une immense quantité de fleurs que le soleil couchant et la douceur de l’air rendaient si odorantes qu’on se serait cru dans les avenues des Tuileries, sous les beaux arbres de Louis XIV.

Une vieille femme parut, attirée par le bruit toujours croissant de mon état-major.

« C’est ici que demeure mademoiselle Julie ? » – « Oui, monsieur, mais elle n’y est pas en ce moment. » Ceci me fut répondu avec un trouble très visible.

« Puis – je l’attendre ? » – « Elle ne reviendra que demain. »

« – Vous voudrez bien que Rentre pour écrire quelques mots ? »

La bonne femme, surprise de cette formule tout-a-fait inconnue, parut hésiter : « Écrire. mais oui. »

J’attachai mon cheval aux branches des tilleuls et j’entrai.

Simplicité, pauvreté, propreté. Une seule chambre derrière une cuisine ; dans cette chambre, deux lits avec leurs draps apparents, un petit berceau à rideaux blancs entre deux, un prie – dieu en hêtre grossièrement sculpté, une table en merisier, et la branche de buis du saint jour des Rameaux, au-dessus d’un crucifix d’ivoire jauni, dans un cadre d’or noirci et sur un fond d’antique soie rouge.

Je m’assis avec émotion, comparant cette pauvre demeure et les saints objets qui me la rendirent soudainement si touchante avec la chambre élégante et profane que j’avais si long-temps habitée avec cette Julie alors si riante et si heureuse de mon amour.

J’écrivis lentement, espérant toujours que j’allais la voir paraître ; enfin l’impatience de la bonne vieille et de mon coursier se manifestant de plus en plus, je laissai ce billet sur la table :

« Votre ancien ami, plus malheureux que vous, veut vous revoir et obtenir son pardon.

« Il vous conjure de le recevoir et de l'entendre, d'accepter son appui et un meilleur sort.

« Demain, il reviendra chercher votre réponse, et d'ici la il ne pensera qu'a vous, à la situation où il vous a vue et dans laquelle il ne se pardonnerait pas de vous laisser.

« ARTHUR. »

Je remontai à cheval. La nuit commençait, je trouvai les rues du village peuplées comme le faubourg Saint-Denis.

Et tout ce monde prenait le frais contre des murs sales et entre des tas de fumier, quand la mer et la forêt étaient à deux pas de là.

La curiosité publique n'était pas diminuée sur mon compte, mais elle s'arrêta comme par magie à la dernière maison et comme la campagne commençait.

Il sembla qu'une ligne avait été tracée par une fée, que rien ne pouvait dépasser. Je fus salué d'une huée qui ressemblait à une malédiction, et tout disparut.

Un homme seul, qui n'avait pas l'air d'un pêcheur, sortait du village en même temps que moi, il prenait un chemin qui entrait un peu dans les terres, tout en longeant la falaise contre laquelle la mer recommençait à mugir en tons plaintifs mêlés de temps en temps d'un bond plus expressif et que répétait l'écho.

Je demandai à cet homme de campagne, si différent de l'homme de mer par son costume et sa figure, quoique de la même paroisse sans doute, si cette route menait à la ville et si elle était praticable. « Parfaite. » – « Avons-nous beaucoup de villages comme celui-ci ? » – « Oh ! Dieu merci, non : vous ne savez donc pas comment on les appelle ? *Les âmes damnées* ! pas de danger que *cela* sorte de son village une heure après le soleil couché ; ça aurait trop peur de rencontrer celui avec qui ils ont fait marché ! pas de danger que ça passe contre un cimetière ! leur respiration en serait coupée ; mais cessait le mauvais temps trois jours d'avance, et quand on les voit

arriver dans le bassin du port, on n’a qu’à se bien tenir, la mer ne tardera pas à sauter par dessus les jetées. Oh ! le diable leur a appris tout, excepté à être polis, n’est-ce pas, monsieur ? J’en étais chagrin pour vous. Voyez-vous, la mer c’est le lit du diable, et la terre, le trône du bon Dieu : c’est joli la terre ! »

Et mon compagnon en fit un très bel éloge dont je n’entendis que ces premiers mots.

Le chagrin amer me reprenait plus sombre à mesure que l’obscurité s’épaississait.

Et remerciant l’homme *de bonne volonté*, je partis au grand trot, sans autre indication que celle-ci : *tout droit* ! or, ce *tout droit* est toujours barré par des courbes fréquentes qui vous mettent dans de continuelles incertitudes ; les paysans seuls savent ce que veut dire : *tout droit.* Et c’est bien ainsi de la vie de l’homme : celui qui va le plus droit vers son but est sujet encore à des déviations fréquentes et involontaires qui le font arriver au but marqué bien tard et quand la nuit est sombre déjà.

Elle était close depuis long-temps lorsque je rentrai dans la chambre de l’auberge du *Cheval-Blanc.*

J’ouvris ma fenêtre avec précipitation, car j’étouffais d’émotion et de fatigue et de ce trouble qui semble faire partie de ma déplorable nature.

La lune se levait au loin derrière les collines qui forment comme un portique au fleuve pour le laisser passer vers l’Océan ; elle montait dans un char de nuages légers, et les parfums de mille arbres fleuris saluaient sa venue, et la mer se gonflait de nouveau et se levait aussi vers elle, apportant ses voiles légères et tendues à la brise du soir, et le bruit des rames des pilotes qui guidaient l’entrée des vaisseaux.

Je donnai quelques instants toute mon âme à ce spectacle attendrissant, elle sembla essayer de monter au ciel, mais les forces l’abandonnèrent bientôt.

Je rêvai à mon sinistre amour, toujours poignant dans mon cœur, à cette douce Julie que je venais de retrouver, et je m’attachai à cette idée qu’elle pourrait me consoler de tout, remplacer tout ce qui manquait à mon coeur.

Je m’assis pour vous raconter mes émotions et les événements de cette journée.

Qu’en penserez-vous ? Ah ! moi-même, sais-je ce que j’en dois penser ?

Quel chaos que mon cœur ! quelle confusion ! et la mort est-elle donc le seul moyen d’y remettre l’ordre entièrement perdu ? Adieu !

Demain, je retournerai sur cette trace ; il m’en faut toujours une à suivre en ce monde : c’est une irrésistible vocation.

LETTRE VIII.

Le même à la même

Les agitations de la journée ont retardé la venue du sommeil.

Ce berceau entre le lit de Julie et celui de la vieille femme m’est revenu dans l’esprit. Julie est-elle donc devenue mère ? ceci m’a profondément troublé. Le Ciel aurait-il ajouté à des fautes dont j’avais perdu presque le souvenir ? Que pourrais-je faire dans cette circonstance ?

Toutes les heures de la nuit sonnaient lentes et tristes sur ces rêves pleins de tourments. Un phare brûlait sur la jetée, dont la réverbération éclairait mon lit, et faisait passer devant mes yeux des ombres de pêcheurs qui revenaient à leurs nacelles.

Ce ne fut qu’aux premières lueurs du matin que je m’endormis, et la fatigue me donna plus de repos que je n’en voulais prendre.

Un soleil vif frappait mes vitres lorsque j’ouvris les yeux. Je m’élançai de mon lit, m’habillai à la hâte et descendis dans le salon de l’hôtel.

Il était plein de passagers tous enchantés de ce beau temps et de la paisible traversée qu’ils venaient de faire. C’était un mélange de médiocrités prétentieuses de tous rangs, en belle humeur de partie de plaisir, et commençant les contemplations de leur voyage sentimental par des huîtres, du vin blanc et des plaisanteries sur la religion.

Je vous assure que c’était à dégoûter, pour la vie, de l’impiété et de la moquerie.

Au moins, je peux bien me dire, à ce premier degré du sentiment religieux, que toute dérision sur ce point me semble quelque chose de tout-à-fait ignoble.

Je m'imagine que Voltaire, lui-même, eût été parfaitement humilié de voir où étaient descendues ses plaisanteries. En toute vérité, celles qui éclataient de toutes parts dans cette auberge, n'étaient ni plus ni moins bonnes que beaucoup des gaietés du dix-huitième siècle.

Je mangeais de fort triste appétit, en si déplorable compagnie, et ce fut bientôt fait. Comme je sortais, j'entendis dans la cuisine un matelot prononcer mon nom : il avait un paquet entre les mains où je lus mon adresse d'une écriture bien connue.

« C'est pour moi, » lui dis-je ; il refusa le salaire que je lui offrais : « c'est le plaisir, me répondit-il, d'obliger mams'elle Julie. »

Je montai vite à ma chambre, où j'ouvris, dans une grande émotion, l'enveloppe qui contenait, avec le manuscrit que je vous envoie, ce peu de mots qui m'ont consterné.

Julie à Arthur.

« Comment vous convaincre du mal que vous m'avez fait et de tout celui que vous pouvez me faire ?

« Je vous en conjure, interrogez votre cœur, avant de continuer la poursuite où vous vous êtes jeté avec cette légèreté qui a fait la perte d'une pauvre femme, que vous avez si cruellement abandonnée.

« Votre conscience vous dira, que vous cherchez une distraction quelconque et à tout prix, à la funeste passion qui m'a enlevé votre cœur et dont l'objet est perdu pour vous ; que si vous le retrouviez, à l'instant vous me sacrifieriez de nouveau à ce que vous aimez mille fois plus que moi.

« J'espère encore de votre âme, que je sais sensible et bonne, quand elle n'est pas détournée par vos passions, qu'ayant lu le récit de mes souffrances, vous obéirez à la prière que je vous fais au berceau de mon fils !... de *votre fils*, Arthur, auquel Dieu veuille conserver sa malheureuse mère !

« Tous les deux, nous sommes à Dieu, ne nous retirez pas de sa main. Qu'un jour vienne, où vous puissiez comprendre toute la force de ce mot,

pour faire obéir nous et les autres !

« Mais, je connais la violence insurmontable de votre volonté combattue.

« Eh bien ! si la prière et le nom que je viens de prononcer sont impuissants, accordez-moi l'absence et les voyages, pour éprouver ce désir que vous avez de vous réunir à moi. »

« S'il soutient cette épreuve, vous serez le maître.

« Mais ce sera à une condition que je vous imposerai plus tard.

« Si vous me refusez, je vous regarderai comme mon ennemi, et vous fuirai par tous les moyens qui seront en mon pouvoir, dussé-je aller mendier sur les chemins, avec mon fils dans mes bras. »

Ma chère cousine, j'espère que vous m'estimez assez pour penser que, cette lettre et le manuscrit lus, j'ai demandé les chevaux. Vous pouvez donc m'adresser votre prochaine lettre, *poste restante,* à Lausanne.

MANUSCRIT DE JULIE.

Les souvenirs les plus lointains de ma plus jeune enfance me sont bien présents ; ils ont une amère douceur au charme de laquelle je ne sais pas me refuser.

Je me vois encore sur les genoux de ma mère, d'une mère belle, jeune et riante, seule avec moi dans une jolie maison, aux portes d'une grande ville, avec un beau jardin tout fleuri, dans tous les temps de l'année.

Une seule domestique dévouée que j'appelais ma bonne, faisait tout l'ouvrage de l'intérieur.

Vers le soir, tous les jours, et quelquefois à l'heure du dîner, venait un monsieur, d'une taille noble et élevée, mélancolique et doux, qui causait avec ma mère et me comblait de présents et de caresses ; il était bien souvent préoccupé, et parlait avec tristesse. Quelquefois ma mère pleurait.

Il fronçait le sourcil : un moment après, tous les deux m'embrassaient, et c'était fini.

La plus élégante aisance régnait dans la maison ; la variété, le nombre des meubles essentiels et d'agrément augmentait sans cesse : notre petite demeure était enchantée.

Les repas étaient exquis ; notre protecteur s'y plaisait infiniment et y apportait souvent une heureuse gaieté. Il semblait s'y débarrasser de toutes sortes d'ennuis, de fatigues et d'inquiétudes.

Excepté l'hiver, la croisée qui sortait sur le jardin restait ouverte, et le parfum des fleurs venait nous réjouir tous trois. Nous reposions nos yeux sur des massifs de rosiers du Bengale, que la lumière du soleil couchant rendait heureux comme nous. J'avais pris une telle passion pour ces fleurs que je n'en voulais plus d'autres.

Cette préférence éclata bien tristement dans une grave maladie d'enfant que je fis : je tendais mes petits bras vers elles en soupirant, comme à des sœurs que j'allais quitter.

On en cueillit des centaines qu'on apporta dans des paniers et que je me mis à effeuiller avec une mélancolie sérieuse qui faisait pleurer ma mère si tendrement !

S'il se rencontrait une rose, une feuille seulement, étrangère au Bengale, je la rejetais avec une petite colère tout-à-fait étrange.

C'était un spectacle doux et déchirant, m'a-t-on dit, que cette petite créature mourante, chancelant et s'évanouissant quelquefois au milieu de ces débris de feuilles fanées, arrachées à ces fleurs toujours pâles et languissantes.

Je me rétablis et gardai, je garde même encore ma prédilection.

Je passai dans cette vie charmante et solitaire où j'étais née, près de douze années. Mon ami commença alors à s'occuper de mon éducation, qui fit de rapides progrès. Nous ne cessions de lire ensemble de beaux et excellents livres, d'en faire des extraits et des explications ; il était charmé de mes dispositions, de mon goût pour ces travaux qui développaient rapidement mon esprit.

Mon ami et ma mère se consultaient souvent, après m'avoir regardée long-temps.

Que deviendra cet enfant ? je lisais cette question sur leurs figures inquiètes ; et de ce moment je connus aussi la tristesse et la rêverie.

On me laissait seule, les soirs, deux fois par semaine, avec ma bonne.

Mon ami emmenait ma mère dans un élégant cabriolet. Je ne pleurais que ces jours-là, ce qui redoublait la mauvaise humeur de ma bonne qui m'apprit que ma mère allait ainsi au spectacle. Cette fille avait de la tendresse pour moi, mais peu de respect pour ma mère.

Dans nos jours d'isolement, elle me menait dans sa chambre et me faisait prier devant un petit crucifix et des images représentant les stations de la Croix.

« Ils ne pensent guères à tout cela, *eux*, me disait-elle, mais Dieu les forcera bien d'y penser. Pauvre petite ! » et je lui demandais pourquoi elle me plaignait ainsi.

Je ne l’appris que trop tôt : un matin, rentrant du jardin dans la chambre de ma mère, je la trouvai évanouie.

Je poussai des cris affreux et ma bonne accourut. J’avais saisi sur la robe de ma mère, une lettre tombée de ses mains, et je compris promptement la cause de son malheur. Voici ce qu’elle contenait :

« Aucun espoir, aucunes ressources ! nos paiements sont suspendus ; mes créanciers, ruinés comme moi. Adieu, Julie, je ne peux ni ne veux survivre à toute cette honte et à tout ce malheur. »

Cela était bien peu compréhensible à un enfant de douze ans, qui n’avait jamais entendu que des choses douces et heureuses. La plupart des mots de cette lettre m’étaient inconnus, mais la fin me révéla le malheur de ma mère et le mien.

Elle venait de retrouver connaissance : elle se précipita sur la lettre qui était dans mes mains, me serra sur son cœur en m’inondant de larmes.

« Ma fille, va avec ta bonne, » me dit-elle. Nous la vîmes prendre un flacon, jeter un schall sur ses épaules : « Ne vous couchez point, dit-elle à Marie, que je ne sois rentrée, » et elle sortit.

La journée se passa, le soir vint, et ma mère ne rentrait pas. Je fus long-temps avec mes douces amies les roses du Bengale, qui m’avaient tant consolée dans tous mes chagrins. Quand la nuit m’empêcha de les voir, je revins au salon, appelant ma mère. L’heure du dîner était passée depuis long-temps ; pour la première fois nos habitudes étaient rompues. Je pleurai amèrement ; je demandai à ma bonne l’explication de toute cette peine. « Avez-vous lu la lettre, me dit-elle ? » Je la savais par coeur, et je la lui dis. « Ah ! nous y voilà, dit-elle ! voyez-vous, mon enfant, ces *choses-là ne peuvent durer,* le bon Dieu ne le permet pas. » – « Pourquoi ? » – « Parce qu’ils ne sont pas mariés ! nous en verrons bien d’autres, ma pauvre petite ! que Dieu ait pitié de vous ! mais peut-être n’est-il pas mort ; seulement parti, éloigné ! tout cela s’arrange aussi quelquefois. »

Une voiture s’arrêta à notre porte, ma mère en descendit mourante. « C’en est fait, dit-elle, emmenez cet enfant ; » je refusais et voulais la suivre, « laisse-moi, laisse-moi, » et je m’assis seule pour dîner, près de cette jolie table, encore si bien servie, avec ses bougies, sa porcelaine, ses

fleurs et ses fruits. Je ne pouvais retirer mes yeux de la place où j'avais vu tant de fois celui qui venait de nous quitter pour toujours.

J'eus le pressentiment de grands malheurs ; peu d'instants après, ma bonne vint me reprendre, j'allai embrasser ma mère dans son lit, et je fus me coucher tristement dans le mien.

« Priez bien le bon Dieu aujourd'hui, » me dit cette fille, d'un son de voix que je n'oublierai jamais, « priez qu'il vous garde, et qu'il vous protège ! » Elle m'apporta son crucifix jauni à baiser, ce que je fis avec larmes : « Allons, dormez, pauvre petite ! » et en effet, je dormis comme l'innocence, dont les chagrins ne troublent pas long-temps le cœur.

Je vis successivement disparaître le luxe, l'aisance et le nécessaire de notre jolie demeure. Au bout d'un an, il fallut la quitter nous-mêmes. Tout en était parti ! les jolis meubles qui faisaient ma joie et mon admiration, la table délicate et sainement recherchée ; bijoux, gâteaux, tout avait disparu ! le jardin, négligé, ne donnait plus que des fleurs maigres et chétives ; peu de jours se passaient sans larmes, celles de ma pauvre mère étaient intarissables.

Nous allâmes habiter un des quartiers boueux de Paris. Deux chambres élevées composèrent tout notre logement. Nous eûmes la de fréquentes visites d'une tante de ma mère, qui était d'une insensibilité bien complète et bien inexorable. Elle nous trouvait encore t*rop bien*, et assurait que nous n'y pourrions pas tenir.

Un an s'y passa pourtant, dans le travail et la tristesse ; ma mère m'apprit à broder, c'était, je crois, tout ce quelle savait de ces choses si utiles lorsque le dénûment et les revers nous atteignent.

Elle m'instruisait aux soins du ménage, tout en me regardant avec des yeux pleins de larmes et le cœur gonflé de soupirs.

Malgré mille privations, nous ne pouvions suffire à tous les besoins de notre chétive existence. Je vis des colloques plus fréquents et plus animés entre ma mère et ma tante. Je m'attendais avec transes à quelque malheur nouveau.

« J'ai votre affaire, dit un jour ma tante en entrant toute triomphante et imposante ; une dame, seule, avec son mari, toujours malade ; elle a besoin d'une compagne jeune, active et gaie… (il faut quitter la tristesse, ma

petite), c’est une parfaite dame, un peu fière, mais excellente. Julie aura six cents francs de pension et une rente de pareille somme au bout de cinq ans de séjour ; elle mangera à la table de la comtesse. C’est une rencontre comme il ne s’en trouve que peu : la maison est riche, et il y aura toutes sortes de *profits*. Nous irons ce soir. »

Tout ce discours semblait soulever le cœur de ma mère, elle restait silencieuse ; puis, me prenant dans ses bras, elle éclata en pleurs. Je n’en versai pas moins qu’elle. « Veux-tu, me dit-elle, veux-tu ? tu nous sauveras toutes deux, tu nourriras ta mère. »

Ce mot me décida ; ma tante, enchantée, nous dit de nous tenir prêtes, et elle vint nous chercher dans un fiacre.

L’hôtel de la comtesse V*** donnait sur les Champs-Élysées ; il y avait une vaste cour avec de grands acacias et cette abondance de roses du Bengale que je ne revoyais jamais sans attendrissement. J’aperçus aussi, à travers un vitrage gothique, les allées fleuries et les gazons verts d’un joli jardin anglais.

J’éprouvai l’accès d’une inexplicable joie, elle anima mes traits, et j’entrai chez la comtesse, émue et confiante.

« Charmante ! dit-elle en me voyant. Bien, très bien, *trop bien !* » La comtesse avait été belle ; ses traits avaient gardé la noblesse et la régularité. Elle était grande, calme et sombre. Son mari était assis en face d’elle. C’était un demi vieillard d’une figure qui avait été très jolie et qui conservait beaucoup de prétentions. Il sourit en me voyant, d’une façon qui m’était inconnue. La comtesse lui lança un regard de dédain et d’indignation. Je sus plus tard à quoi m’en tenir sur cette expression si vive et si subite qu’à peine je pus la remarquer.

« Eh bien ! tout est-il convenu, dit la comtesse ? me confiez-vous cet enfant, madame ? dit-elle d’un ton haut et solennel. Ce sera comme ma fille. Petite, vous n’aurez d’autre service que le mien, votre couvert à part ; votre chambre ici dans, la mienne ; vous me suivrez partout, et » si je suis contente, votre viager sera doublé. »

Mon inquiétude me reprit ; j’embrassai ma mère en lui disant : « Ne nous séparons pas ; » mais ma tante trancha, décida les questions, et je laissai tout conclure. La comtesse détacha une jolie montre de la cheminée, me la

passa autour du col. « Ce sont les arrhes de notre marché ; à demain, si elle ne veut pas ce soir. » – « Demain ! » dis- je en tremblant. Le lendemain on porta ma petite malle, et je dis adieu à ma mère, qui se retirait dans un village des environs de Paris.

D'abord tout fut douceur et indulgence ; mais la comtesse, intérieurement très malade, était inégale et violente. Elle m'accablait de caresses, de présents, ou de duretés et de reproches. Son mari me plaignait beaucoup, m'encourageait à la patience, mais ses bonnes manières m'effrayaient plus que les rigueurs de sa femme ; il m'offrait sans cesse des dons magnifiques, que je refusais avec crainte et rougeur. Il devint promptement mon ennemi et répétait sans cesse à sa femme qu'elle me gâtait. Ils vivaient inégalement ensemble, et quelquefois fort mal.

C'est à ce moment que je vous vis chez la comtesse, Arthur ; je venais apporter une lettre, et j'attendis un instant pour connaître s'il n'y avait pas réponse. Vos yeux ne me quittaient pas, et j'en étais fort irritée et confuse ; je me hasardai à lever les miens : vous aviez une expression de figure pleine de bienveillance et d'intérêt ; elle me rendit heureuse ; vos regards n'étaient ni indiscrets, ni curieux, et cependant ils étaient bien attentifs à mes mouvements.

Je vous aimai dès ce jour ; vous aviez l'air si bon et si doux ! en fermant la porte, j'entendis : « Quelle adorable fille ! qui vous a donné ce trésor-là ? »

Je voulus savoir le reste. On vous répondit : Arthur, n'allez pas au moins vous mettre ceci dans la tête ; je vous prendrais en horreur ! d'ailleurs, ce serait fort inutile, car je sais tout ce que fait en vain M. le comte pour tenter » cette fille. »

« Mon Dieu, répondîtes-vous, quelle idée ! rassurez-vous, j'ai trop *d'occupation*. » Ce mot me révolta, j'en sentais la fatuité et je me sauvai à ma chambre ; mais je devais vous revoir et retrouver ce regard qui m'avait charmée par sa douce politesse. Vous sortiez comme je descendais pour aller porter un ordre.

Cette rencontre fut pour vous l'objet d'une attention si naturelle que j'en fus touchée et reconnaissante, ne me rendant pas compte du véritable motif.

J’entendis encore en m’éloignant ce mot de charmante qui était si harmonieux dans votre bouche. Oh ! piéges du démon, que vous êtes fleuris et parés !

Je rentrai dans ma chambre toute tremblante. Hélas ! je vous aimais !

J’appris, dès le soir, que nous allions passer un mois dans votre terre de Normandie, que nous partions sous deux jours, que j’allais voyager dans la même voiture que vous. On m’ordonna les apprêts, dont je m’occupai avec un trouble toujours croissant.

« Le comte ne vient pas avec nous, Julie, me dit la comtesse ; je suis bien aise d’avoir cette occasion de vous retirer des persécu-tions de mon mari, car il vous tourmente, n’est-ce pas, petite ? c’est un homme odieux. Arthur vous laissera tranquille, il me l’a pro-mis, et il a grand intérêt à me tenir sa pa-rôle. Du reste, veillez bien sur vous, mon enfant ; c’est un homme qui d’ailleurs n’est ni méchant, ni corrompu, dans la vilaine acception du mot, mais perfide, léger, galant au-delà de tout ce qu’on peut dire. Vous êtes bien entièrement perdue si vous l’écoutez. Je ne vous pardonnerai ni à l’un ni à l’autre de ma vie. »

Le jour du départ arriva. Cruel et charmant voyage ! Nous traversions un pays délicieux par la plus belle saison de l’année.

Vous étiez inépuisable dans vos récits ; si amusant, si tendre, si attentif !

Vous saviez tout dérober à la comtesse des compliments indirects et affectueux que vous m’adressiez et dont je devins ravie comme une insensée que j’étais.

Arrivés dans votre riante demeure, ce fut bien autre chose ! une séduction de tous les jours, de toutes les heures. Vous savez comment j’y succombai, faible créature, aimant du premier amour, sans appui, sans conseil…

Je vous vis si heureux, que je fus trop vite consolée ; cela dura peu : votre triomphe obtenu, on ne vous vit plus au château, vous reprîtes vos courses, vos absences où le monde vous entraînait. Mes larmes commencèrent, et la jalousie se développa chez moi avec des accès dont je fus effrayée ; cependant votre tendresse et votre bonté pour moi ne diminuaient pas à l’extérieur, mais je devinai bientôt une partie des infidélités dont vous ne vous faisiez aucun scrupule. Ces découvertes furent affreuses. La comtesse en augmentait les douleurs par le récit de tout ce qu’elle devait à vos

confidences ; elle me gardait jusqu'à minuit dans sa chambre pour me raconter avec des rires perfides vos galanteries et vos intrigues : c'était une épouvantable torture exercée avec tous les rafinements de la haine d'une femme irritée.

Elle vit le mal quelle me faisait et fut mise ainsi sur la voie de nos coupables relations.

Je fus chassée avec rage, et vous savez dans quels transports d'indignation elle se sépara de vous.

Alors, vous fûtes noble, bon, sensible et loyal. Misérable que j'étais devenue, je me crus sauvée parce que je devins votre maîtresse, parce que j'obtins de votre générosité une habitation agréable et les moyens d'y vivre sans autre soin que celui de vous attendre et de vous aimer ! N'importe à quelle heure, vos journées se terminaient et recommençaient chez moi. Nulle part d'aussi beaux fruits, nulle part d'aussi bon café, d'aussi belles fleurs ! Vous aviez une joie jeune et libre qui me faisait croire à un attachement unique. La force de votre vie, de votre imagination, celle que donne le succès vous faisait suffire à tout ; vous jouiez avec les passions en homme qu'on aurait cru devoir être leur maître.

Toute cette sérénité disparut un jour, un amour violent s'était enfin emparé de votre âme ; vos visites devinrent plus rares, plus courtes, gênées, presque offensantes. Ma jalousie s'éveilla, et je vous irritai. Vous ne gardiez nulle mesure dans vos ennuis et vos mécontentements ; je n'en gardais pas davantage dans mes reproches et mes plaintes ; tout devint amertume et fureur ; nous étions tous les deux méconnaissables.

Je me mis sur la trace de vos nouvelles amours, et j'en découvris bientôt l'objet, (son nom du moins) : votre indiscrétion et votre réputation l'avaient promptement répandu.

Alors je, vous menaçai de violences et de scènes dont la pensée vous mit hors de vous.

Ce fut chaque jour plus déplorable.

« Je ne peux pas vous perdre, m'écriai-je ; j'ai besoin de vous voir, et je veux vous voir ! vous viendrez, ou j'irai vous chercher jusque chez elle et lui dire votre infâme conduite. » Je vous voyais bondir à ces mots et comme atteint des feux et des supplices de l'enfer ! vous me faisiez frémir, rien ne

pouvait m’arrêter : « Mais elle est donc bien belle, cette misérable qui m’enlève votre cœur ! »

Vos réponses étaient d’une telle dureté qu’elles me pénètrent encore le cœur, que je n’ai pas la force de les écrire.

Oh ! qu’était devenu mon Arthur si doux, si patient ! celui que j’appelais mon cher et noble Arthur ! Elle avait fait de vous un monstre, le dernier des hommes, le plus violent, le plus cruel. « Quelle misérable ! continuais-je ; c’est quelque indigne créature de ton monde que je hais, que je méprise tant. Peut-être n’est-elle pas encore à toi, peut-être elle te trahit, et tu viens souffrir ici du mal qu’elle te fait. » Votre cœur bondissait de rage. « Tais-toi, tais-toi, me criiez-vous ; mille comme toi ne valent pas un de ses cheveux !... » Oh ! mon Dieu, comment ne meurt-on pas de telles paroles ! Je tombais épuisée, et des silences affreux suivaient, où nous roulions chacun nos sinistres pensées qui se lisaient dans nos traits décomposés.

Vous vous leviez enfin pour sortir. « Viens demain, vous criais-je ; au moment où je voyais la porte prête à nous séparer, viens demain ! ou vous êtes perdus tous les deux !. » Et vous veniez ! mais de quel air, sous quels traits, pour combien peu de temps ! « Tu regardes déjà l’heure, vous disais-je, tu ne fais qu’arriver ? elle te pèse donc bien ? Ah ! qu’il y a d’ennui dans tes traits ! Va-t-en, va-t-en ; sors de chez moi. »

Arthur ! et vous voulez revoir l’horrible créature que la passion avait ainsi dégradée, avilie ! la femme qui n’ose encore regarder le ciel avec confiance et calme, qui vous a fait souffrir de si amères inquiétudes ! vous croyez notre réunion possible ! Quel nouveau changement s’est donc encore opéré en vous ? Alors vous aviez la cruauté de m’offrir une fortune pour que je m’éloignasse et que vous ne me revissiez jamais ; vous savez ce que je vous répondais : ce C’est toi que je veux, toi seul ; si tu ne viens pas, j’irai te chercher dans tes bals, dans tes fêtes odieuses ! te démasquer, te perdre, t’enlever à elle ! Je me ferai jeter à la rue, mais tu seras aussi banni après ce scandale, et elle t’abandonnera. »

Et nos fureurs redoublaient.

Au milieu de leur excès, je ne sais à quoi je dus un retour qui dura peu et me rendit l’espoir.

Hélas ! ce fut un nouveau châtiment du Ciel.

Je dois à ce retour, Arthur, ce que vous avez ignoré, le malheur d'être mère, mère d'un enfant qui n'a que mon triste nom à porter et que la honte attend, la misère peut-être !.

Au bout de quelques jours et sans que rien me l'eùt fait pressentir, je cessai de vous voir tout-à-fait. Vous ne reparaissiez pas : je sortis, je m'informai, je rôdai comme une insensée autour de votre maison, cherchant à vous apercevoir. Je fus vingt fois près de sonner à votre porte, mais le cœur me manquait. J'apprenais jusque dans les boutiques d'étranges choses sur votre compte et sur votre amour ; on y criait au scandale et au ridicule. Mon ami, que vous avez été coupable et combien vous avez à expier ! J'écoutais, interdite, tous ces propos de servantes et de valets. Un jour, j'appris qu'un grand bal se donnait chez madame de S..., et le démon de ma passion me souffla l'idée d'y aller, pour connaître toute l'amertume de mon malheur.

Désordre, désordre ! que tu es puissant et terrible ! que tu es hideux et funeste ! Quelle confusion dans mon triste cœur ce jour-là ! que de souffrances ! je me sentais maudite et dénaturée ; je n'avais plus de crainte, d'innocence, de retenue ; je me sentais capable du crime : je vous aurais écrasés sous mes pieds !

J'attendis la nuit avec impatience dans un déguisement qui avait beaucoup de ressemblance avec l'habit que je portais lorsque j'eus le malheur d'attirer votre attention chez la comtesse.

La nuit venue, je me dirigeai vers l'hôtel de madame de S..... au moment où il restait ouvert pour l'entrée des voitures. Un grand nombre était déjà arrivé ; j'entrai avec la vôtre. Je vous en vis descendre : vous aviez l'air d'un condamné, votre pâleur était effrayante. J'avais déjà monté l'escalier et pris place parmi les femmes admises à voir danser le beau monde. Nous étions cachées par un groupe d'orangers. Les toilettes étaient charmantes, l'air embaumé et enivrant, la musique délicieuse ; je sentis toute la misère de ma destinée obscure, en femme vaine et jalouse ; mais vous, comment n'étiez-vous pas heureux ? Un homme aux lèvres pincées, au regard de faucon, dit en vous voyant entrer : « Le voilà ! cela va être amusant. »

Vos regards, que je suivais, se portèrent, à travers cent femmes, sur une seule qui dansait en face de moi avec un officier de la garde d'une figure charmante : la pâleur et la décomposition de vos traits devinrent tout-à-fait sinistres.

Cependant cette femme avait accueilli votre premier regard par une subite expression de tendresse et d'intérêt qui bouleversa et enchanta tous ses traits. Il est vrai, elle était bien belle, bien ravissante ! Quelque chose de mystérieux, de profond, de passionné, se réfléchissait dans ses traits réguliers et déjà un peu flétris, non par l'âge, mais par les agitations de l'amour : c'était un charme de plus, et je le compris. Son sourire était délicieux ; je remarquai qu'il l'était, même quand elle ne le voulait pas ; c'était un élément de sa nature gracieuse. Une émotion sombre et puissante la saisit dès qu'elle vous aperçut ; elle vous vit avec un désespoir presque apparent, vous éloigner de la salle du bal et disparaître d'un air de mécontentement amer dans celle des jeux ; mille pensées tristes vinrent augmenter sa beauté ; elle répondit à peine aux compliments dont son danseur l'accablait sur le bon goût de sa toilette, qui était en effet pleine de séduction et d'art.

Je me sentais vaincue, perdue sans aucune ressource.

La contre-danse finie, elle se fit reconduire du côté où vous aviez disparu. Elle s'assit là, respirant et baisant mille fois des fleurs charmantes qu'elle tenait de vous, sans doute. Ce signal vous fit arriver assez promptement près d'elle. J'assistai à l'explication, à la réconciliation ; je devinais tout, avec des souffrances inouies. Vous grondiez, et elle demandait grâce. Un mot sembla vous ouvrir le ciel à tous deux ; mais mille nuages reparurent aussitôt, qui ne se dissipèrent plus ; une malveillante justice semblait vous espionner avec une sorte de fureur, et vous ne lui sacrifiiez rien. Les invitations se succédaient ; il y en avait qui vous mettaient hors de vous et qui la consternaient ; vous dansâtes deux ou trois contre-danses avec ce qu'il y avait de plus maussade et de plus désagréable dans le bal. Je compris cette condescendance pour une jalousie quelle partageait sans doute, mais elle ne pouvait vous imiter ; vous sembliez en perdre la raison ; enfin, je vous vis l'inviter avec une sorte de cérémonie, et vous vîntes vous placer non loin de moi. Les voilà ! dirent tous les

domestiques qui m’entouraient. Je rougis pour vous, jusqu’au fond de l’âme, de cette connaissance que vous aviez donnée à la livrée, de vos sentiments intimes : c’est une véritable honte pour ces amours de société que le secret en soit traîné dans les antichambres, et c’est, hélas ! inévitable.

Pendant ce temps et tandis que l’orchestre préludait, vous demeuriez silencieux, étouffés tous les deux du poids de vos émotions ; vous sembliez jouir de tous les sentiments sublimes et ravissants : on a dit qu’ils s’exhalaient pour vous dans des poésies pleines de passion et d’enthousiasme : avez-vous jamais su, mon ami, comment le monde en jugeait ?

Voici les mots que j’entendis des gens qui passaient sans cesse autour de vous : Ecoutez !

« C’est scandaleux, pitoyable ! comment les reçoit – on ? C’est à se sauver avec ses filles, disait une dame dans sa fureur ; à quoi pensent-ils ? »

« Vraiment touchant ! disait un jeune homme ; c’est tout-a-fait byronien… » – « Ou étudiant, répondit un autre. » – « N’as-tu pas peur que l’air ne s’enflamme au feu de ces regards et que cela ne finisse par une explosion ? » – « Comme *l’autoclave* ; dit un autre en éclatant. »

« O amour ! ô amour ! lequel attrape donc l’autre ? ce ne sont pourtant plus des enfants ! » – « Mais pas précisément. » – « C’est la Corinne bretonne. » – « C’est Werther bas-normand. »

Vous n’entendiez, vous ne voyiez rien, et la fin de la contre-danse sembla vous surprendre et vous confondre. – *Déjà !* ce mot se peignit sur vos figures d’une manière si parlante, qu’un de vos moqueurs s’écria : « En effet, c’est bien malheureux !. et pour tout le monde. »

Cependant cette contre-danse avait produit une fatale irritation sur quelques personnes que je supposai être les parents de cette malheureuse femme. Un homme d’une figure ouverte et aimable, vous prit par le bras et vous amena dans le vestibule, vous étiez alors à deux pas de moi. J’entendis ces mots : « Mon ami, prenez garde, cela n’est plus tolérable ! Est-ce donc vous qui faites de telles choses ? c’est pour vous perdre mille fois ; mais, je vous le déclare, la fin est proche et sera horrible. Vous désolez vos amis, il n’y a plus moyen de vous défendre ; écoutez ceux qui vous aiment, mon ami, mon ami !... »

Cependant vos regards n’avaient pas quitté la salle de bal où vous l’aperceviez sans doute ! Une douloureuse préoccupation ne pouvait se retirer de vos traits.

En ce moment, elle passa, rapide et presque éperdue. « On étouffe dans cet air, vous dit-elle à tous deux, je n’y puis tenir ! Monsieur Arthur, votre bras jusqu’à ma voiture, je vous prie.

« Ah ! je vous adore, lui dites-vous en saisissant son bras, vous avez pitié de moi ! »

« Allons ! ils s’en vont ensemble à présent, dirent quelques voix autour de moi. » Je me sentis alors entraînée, je vous suivis ; la voiture était déjà avancée ; j’entendis qu’on vous disait : « Remontez vite et montrez-vous à M***. » Vous obéissiez. Éperdue, folle de douleur, de désespoir, je m’élançai avec cette voiture qui sortait, je me sentis serrée contre une borne par une roue, j’entendis des cris et perdis toute connaissance.

De quel poids je me sens délivrée après cet horrible récit ! je ne le relirai plus, je l’oublierai désormais, j’en ai la juste confiance ; je voulais revenir sur ces douleurs pour me bien convaincre de toute leur amertume, et que dans la fatale voie où j’étais engagée il n’y a qu’une issue funeste à attendre et des supplices pleins d’un feu aussi dévorant que celui des damnés ; je voulais repasser cette preuve de plus du malheur des passions, de leurs angoisses et de leur fin.

Si j’ai été bien informé, Arthur, vous avez été plus malheureux que moi : c’était bien juste, vous étiez plus coupable encore ! On m’a parlé de scènes horribles, de départ, de fuite à l’étranger ! que sais-je ?

Mon Dieu, que j’ai retrouvé ! rends-moi témoignage que c’est à ta gloire, à l’intention de ramener à toi les cœurs égarés que j’ai écrit et que je vais continuer d’écrire !

Je sortais d’un long délire, je crois, lorsque je m’aperçus que j’étais dans une grande salle où plusieurs lits m’entouraient : de bonnes sœurs étaient auprès de ces lits, les unes assistaient les malades, les autres priaient, une d’elles était assise à côté de ma misérable couche, son chapelet à la main.

Elle le quitta pour me regarder au mouvement que je fis ! Ses traits ne m’étaient point inconnus.

« Ma pauvre Julie, dit-elle, ma chère enfant ! » Cette voix, ce nom amenèrent quelque ordre dans mes souvenirs « C'est vous, Marie ! »

J'avais reconnu la servante de ma mère, la bonne de mon enfance ; elle avait devant elle le petit crucifix d'ivoire jauni qu'elle m'avait fait baiser tant de fois, les soirs, après ma prière : elle vit que je le regardais, elle me le donna, et je le couvris de pleurs abondants.

« C'est celui-là, c'est celui-là qui sauve, me dit-elle ; ne vous séparez plus. »

Mon cœur répondait oui, dans un silence que mes sanglots interrompaient. « Allons, du calme, du repos ; c'est assez. »

« – Où suis – je ? et comment êtes – vous là, Marie ? »

« – On vous a apportée içi dans la nuit, mardi dernier, blessée et avec une fièvre ardente ; voilà sept jours. Dieu m'y avait amenée depuis long-temps : je vous ai reconnue, et j'ai demandé à être votre garde. »

« Nous avons désespéré de vous d'abord, mais voici un réveil qui annonce la guérison du corps.

» Songeons à votre âme maintenant, ma pauvre enfant ; c'est bien autre chose ! » –

» Ne tourmentez pas la malade, » dit un médecin qui entrait. Il me trouva sans fièvre, ordonna une potion et une nourriture légère.

« – Qui êtes-vous ? votre demeure ? nous ne savons rien ? » Je répondis.

« – Voulez-vous qu'on aille chez vous ? »

« – Il le faut, peut-être est-il venu des lettres. » On m'en rapporta une seule, elle était de vous ! Vous étiez en fuite : je ne devais plus vous revoir ; vous me laissiez une petite rente ; c'était le nécessaire.

Pour moi, mon sacrifice était fait, j'avais souffert tout ce qu'un cœur peut souffrir.

Je remerciai Dieu de l'amour sublime et nouveau qui entrait dans mon cœur. On l'avait ouvert avec un fer bien aigu pour y faire couler ce baume qui allait tout guérir et tout calmer ; mais enfin, il y était demeuré, et j'étais bien véritablement dans la voie du salut.

L'aumônier de l'hospice vint dès le soir. C'était un digne et saint prêtre, comme il y en a encore plus que le monde n'imagine ; éclairé, tendre,

affectueux, zélé ; comprenant toute sa mission, ayant tous les caractères divins.

Il me consola, m'exhorta, m'instruisit, et mon rétablissement fut marqué par la première communion, la première ?.... j'avais plus de vingt ans !

« Que ferons-nous à présent ? me dit Marie. En toute autre situation je vous aurais dit : Restez ici avec nous, mais il est temps d'en partir. Allons, chère fille, je vous suivrai. J'ai quelques parents pêcheurs, dans un port qui n'est pas loin de cette ville ; nous irons nous y établir : Dieu fera le reste. »

Peu de jours après nous nous mîmes en route. J'avais vendu votre joli mobilier, j'achetai l'ameublement grossier que vous avez vu.

Il y a quelque chose de plus que dans le vôtre, qui l'élève, l'ennoblit et l'enrichit bien autrement : l'image de mon Dieu sur la Croix.

Au bout de quelques mois de séjour j'étais connue, aimée de tout le village : l'esprit de Dieu m'inspirait toutes sortes de soins, de paroles qui gagnaient les cœurs.

J'élève mon fils, mon pauvre enfant, que je n'ai osé nommer *Arthur.* Oh ! qu'il m'en a coûté pour faire ce sacrifice ! mais j'aurais tressailli, j'aurais *aimé* peut-être ; chaque fois que j'aurais prononcé ce nom !… je veux l'accoutumer de bonne heure au travail et le remettre à Dieu honnête homme.

Et maintenant, Arthur, que voulez-vous faire ?

Allez-vous tout détruire sans pitié ? me retirer l'estime, l'intérêt de tant de monde, par des poursuites, ou au moins des démarches qui seront inutiles, je vous en préviens ?

Je veux vous donner une idée du déplorable scandale qui nous est réservé si vous persistez à me chercher en ce pays. Écoutez bien ! le jour où vous êtes venu dans mon village, je m'étais enfuie, avertie de votre visite par une crainte instinctive : la forêt qui nous environne m'avait servi de refuge. Comme je traversais le chemin qui la sépare du village, j'entendis une voix rieuse et perçante de femme du monde, dont l'accent élevé eût pu me faire croire à quelque promeneuse de la vallée de Montmorency. C'était une conversation bruyante et sans repos, des rires démesurés et une gaieté hors de tout naturel : on y devinait quelque chose de méchant et d'amer. Un homme d'un âge avancé, calme et modeste, escortait cette belle dame, que

peut-être ce peu de traits vous fera reconnaître ; pour mon compte, il me semble bien l'avoir vue quelque part. Je me cachai dans un pli du terrain que couvrait encore un hêtre immense, et voici ce que j'entendis au passage de ces étrangers :

« Comte, avez-vous vu cette femme ? c'est une apparition, un roman, un poëme ! Il m'a bien semblé reconnaître l'ancienne amie de la comtesse de V. sa *lectrice*, comme elle disait. »

« – Voilà bien de vos idées, répondit le cavalier. »

« Je l'affirmerais, poursuivit la dame ! C'est la *Julie* de M. Arthur ! sa *conquête* ! » Ici un éclat de rire glapissant troubla le soir et la solitude. Oh ! le rire d'une méchante jeune femme est quelque chose d'affreux !

« C'est elle ! c'est elle ! il faut que j'avertisse son héros, il l'ignore peut – être ; demain, je lui annoncerai *publiquement* cette bonne nouvelle au bal, cela sera réjouissant. »

« – Ernestine, Ernestine ! dit le respectable compagnon de cette folle, vous êtes incorrigible. «

Voilà, mon ami, les juges des sentiments et des affections ! voilà le genre *d'intérêt* que nous allons inspirer ! Voilà l'écho du monde, *l'expression de la société* ! le ridicule sur la douleur, qui est comme le vinaigre sur la blessure ! Voyez si vous voulez vous exposer à ce comble d'humiliation.

LETTRE X.

Louise de *** à Arthur.

Je vous en demande pardon, mon ami, mais cette pauvre femme m'intéresse beaucoup plus que vous.

Permettez – moi de commencer par vous remercier d'avoir cessé vos instances avec une décision qui est un grand progrès dans votre caractère.

J’eusse tout-à-fait désespéré de vous, si je vous avais vu persister à poursuivre le malheur et le repentir jusque dans les bras de Dieu.

Je ne sais si je ne vous eusse pas retiré mon amitié, si J’eusse voulu conserver le moindre rapport avec vous.

Allez donc ! voyagez encore ! vous reviendrez aussi malade, je vous le prédis ; vous vous rappellerez souvent ces mots :

Le désir de changer de lieux en a trompé plusieurs (Imitation).

Je vous renvoie les Mémoires de cette infortunée créature : J’espère de votre *philantropie*, de votre honneur, (pourquoi ne puis-je dire de votre religion !) que vous avez arrangé ce qui convient pour elle et son fils.

Souvenez-vous que cette femme et cet enfant ne peuvent plus être à vous que devant Dieu.

En vérité, c’est une confusion pour moi de me trouver encore sous l’empire des idées du monde assez pour n’oser vous en presser.

Je me crois plus forte que les autres, parce qu’il est bien vrai que je ne vous détournerai ni ne vous désapprouverai de cette voie, dont je vous crois bien éloigné encore.

Dieu fera ce qu’il voudra, et quand il le voudra

Souvenez-vous, mon ami, que la contemplation des beautés les plus sublimes de la nature ne vaut pas, pour nous consoler et nous distraire, la vue de la plus simple croix regardée avec la connaissance intime de ce qu’elle a porté.

Vous la trouverez, du reste, dans tous ces lieux que vous allez parcourir : au mont Saint-Bernard, au Montanvert, dans les vallons d’Argelèz, partout où il y a péril pour les hommes, besoin de secours et de consolation.

Ah ! nous sommes sans excuse quand nous mourons sans l’avoir embrassée et bénie. Adieu.

LETTRE XI.

Arthur à Louise de ***.

Je me suis mis en route par un jour bien triste. Des orages successifs ont refroidi le temps, au point qu'il avait gelé sur toutes ces fleurs et sur toute la verdure de ce printemps épanoui.

J'ai vu venir les premières lueurs du jour à travers des vapeurs malfaisantes qui ont accru ma tristesse.

Quel réveil affligé de la nature et des hommes !

Combien, dans un seul relais d'une heure, j'ai vu, à cette première et froide clarté du matin, d'afflictions, de travail et de misères !

Ces pauvres hommes ! mon âme en était humiliée et navrée.

Le long de ce fossé sans arbres et plein d'une eau croupie, le cantonnier, la figure noire et accablée, soulevait sa masse sur le caillou qui lui renvoyait une poussière brûlante dans les yeux à peine r'ouverts au jour : mille et mille coups allaient suivre ainsi, interrompus seulement par le temps de manger quelques croûtes de pain noir et dur, trempées dans une boisson aigre et échauffée.

Sa chaumière était non loin de là, où des enfants malades criaient autour d'une mère en haillons.

Un vieux roulier, d'un teint plus cuivré, plus fatigué que celui du nègre africain penché dans les sillons de l'Amérique, s'approcha du cantonnier et alluma sa pipe noire au charbon de la sienne. Le regard, le silence de ces deux misérables créatures, le remerciement sombre et court de cette *consolation* si bizarrement puissante, me sont pour toujours présents.

Le roulier retourne à ses maigres chevaux, qui avaient profité de cette absence du fouet pour reprendre haleine. Le limonier s'appuyait sur le brancard, les autres faisaient porter tout le poids de leurs corps épuisés à leurs jambes brisées.

Le fouet sagite, siffle ! une imprécation se fait entendre avec une malédiction du malheur au mal heur !

La voiture marche avec ce craquement des roues qui brisent le pavé et semble aussi le gémissement de ce qui est animé sur la terre, où il faut que tout souffre et se plaigne.

Ce gémissement m’a souvent produit une émotion profonde, dans les nuits passées en la chambre bien close de quelque beau château paisible entouré des vieux arbres d’un parc voisin d’une grande route peu fréquentée.

Éveillé par une rêverie heureuse dans mon lit d’oisif et d’homme inutile, j’entendais avec je ne sais quel trouble mêlé de remords et avec une pensée douloureuse, ce bruit nocturne du roulier lointain, ce broiement lent et laborieux de la terre telle que l’ont faite les hommes ; je voyais tout ce fardeau, toute cette fatigue comme un emblême, un douloureux symbole de toutes les fatigues et de tous les fardeaux de l’humanité.

Nulle part, et jamais dans les villes et dans les campagnes, je n’entends durant le sombre silence des nuits cette expression étrange de notre misère, sans y répondre par une plainte intérieure et un soupir.

C’est tout ce que je pus offrir de sympathie à ce pesant fardeau qui passait en ce moment si près des roues légères de ma voiture.

Sur les bords de la route une charrue s’énfonçait péniblement sous des bras alourdis par la nuit. D’autres êtres, plus courbés encore, tenant de petits outils très courts, étaient comme ensevelis dans les sillons qu’ils semblaient creuser avec leurs ongles. Des femmes, oui, des femmes ! il y en avait de jeunes et de belles qui eussent été l’objet de nos hommages sous les parures de soie des salons, des femmes partageaient ce travail et ces sueurs !

De temps en temps des soupirs sortaient avec leur souffle de ces bouches échauffées ! De ces yeux creusés venaient des regards, ou jaloux, ou tristes, ou curieux, sur cette voiture emportant dans sa course un *heureux* de la terre, qui se tordait sous les douleurs et les angoisses de l’âme.

Une diligence a passé. Elle se réveillait aussi, et quel réveil ! Figure humaine créée à l’image de Dieu, qu’es-tu devenue ? où sont tes traces, tes souvenirs ? Manteaux d’azur, robes de neige, vêtements des premiers âges, où êtes-vous ?

Où êtes-vous, chars radieux, ailes blanches ? beauté, bonté, pureté divines, rêves d’hommes pourtant, où êtes-vous ?

Qu’est-ce que cela ? ce coffre ignoble, écrasé ! cette boue sur la poussière du cuir infect, ces chevaux sales, haletans, épuisés, faisant un dernier et affreux effort, sous un fouet moins rude, moins noueux que la main

crasseuse aux ongles terreux qui le lance avec un cri de bête féroce ! et toute cette laideur surpassée par la laideur et la difformité intérieures ! Vingt figures flétries, gluantes, jaunies par les miasmes d'une nuit de prison plus fétide et plus malsaine que tous les cachots inventés pour les crimes des hommes, jetant un regard terne sur l'astre obscurci par des vapeurs humides qui renfermaient le principe de mort pour la moitié peut-être de ces misérables créatures.

Ces dos courbés, ces coiffures, ces cheveux, ces dents, ce souffle humain qu'il me semblait recevoir à ce rapide passage !

O hommes, pauvres hommes, *mes semblables*, d'où venez-vous ? où allez-vous ? que sommes-nous ? La diligence de nuit me paraît décidément l'expression la plus amère, la plus ironique de l'humanité civilisée.

Une figure de femme souriait dans cette voiture à quelque galanterie de voyageur effronté dont la figure noire et les cheveux bruns et luisants annonçaient le représentant des beaux climats de la France.

Et ceci était encore plus laid et plus triste que tout le reste.

Ils sont déjà loin, et nous voici au relais.

Dans l'écurie de la poste et autour, nouvelle et déplorable misère ! ces fumiers, ces maîtres, ces valets sous la pluie qui commençait à tomber ; ces forts et bons chevaux maltraités, entraînés dans tous les sens, vers de lourds charriots, et par des mains brutales, sous des harnais accablants ! ces jurements, ces malédictions, ces coups, ces regards de désespoir des limoniers sentant tomber sur leur corps, avec un horrible coup de fouet, cette charge qu'ils devaient porter jusqu'au retour de la nuit. Quelles scènes, mon Dieu !

Que peut à cela la charité ? se soumettre, se résigner, gémir et prier. Prier ! oh ! je vous assure que j'ai prié pour tant d'infortunés !

Un moment j'ai eu honte de ma peine passionnée, toute exempte de cette fatigue laborieuse.

Un rayon de la charité universelle a pénétré jusqu'aux profondeurs de mon âme, et dissipé toute l'indifférence amassée par l'égoïsme des passions.

Une heure après, nous tombions au milieu du marché d'un vieux bourg sale et noir où se vendaient à tous les coins de rue, ces fruits et ces grains

arrachés à la terre avec tant de sueurs.

C’était pire encore !

L’eau tombait à flots. Vous n’avez peut-être jamais vu un marché par un jour de pluie ?

Les imprécations redoublent, les cris, les querelles, le malaise. Quelle figure que celle de l’homme ! que sa voix (la voix humaine, la parole donnée par Dieu), dans ce combat des intérêts !

Et ces mensonges, ces serments, ces ruses, ces fraudes, cette lutte sur toutes les choses nécessaires de la vie ! Combien de paroles inutiles, de mauvais sentiments dans la vente d’un mouton ou d’un poulet ! et ces arrivées, ces départs, ces échanges, ces injures, cette défiance de tous, cette vigilance soupçonneuse ! quelle confusion, mon Dieu ! ô tristes, tristes, déplorables créatures d’un déplorable et triste monde !

O solitude ! solitude ! éloignement, séparation des hommes, comment n’êtes-vous pas recherchés avec avidité par ceux qui pourraient marcher dans vos délices et votre indépendance !

Jouissance divine de l’isolement, quand me viendra donc tout-a-fait votre amour céleste ? mais il n’y a qu’à vos prédestinés que vous en accordez le goût et le besoin.

Oh ! les laborieuses fourmis, les insectes souterrains n’ont pas cette laideur, cette tristesse ! oh ! l’homme est le plus dégradé, le plus malheureux !

Le terrible *pourquoi ?* a reparu avec ces amères pensées. Sans doute, c’est que l’homme fut le plus coupable de toute la création.

Je me perdais plus que jamais dans un doute sans horizon, devant ce déplorable spectacle de la vie matérielle de l’homme.

Et je n’en apercevais pas les plus sinistres scènes ! Qu’est-ce que cela encore, près des maladies, des prisons, des hôpitaux, des guerres, des crimes, des vices ! Souffrance, souffrance, où est ta cause, ta raison ? de quelle justice sans pitié tombes-tu sur nous ?

Alors il m’est venu une idée qu’il faut que je vous communique.

C’est qu’en effet, une criminelle désobéissance avait attiré ces châtiments, et qu’il était facile à concevoir que si cette désobéissance nous avait mérité une si horrible colère, la soumission et le repentir, au milieu de

cette misère épouvantable et malgré elle, en dépit de toutes ces apparences de cruauté, devaient être la seule compensation au crime originel. C'est que, dans un tel état des choses humaines, confesser Dieu, le bénir, l'adorer, c'était se rétablir près de lui.

Nogent.

J'ai trouvé ici, déjeûnant à l'hôtel, le comte de C., prêt à partir pour les eaux de Plombières.

Il a accepté une place dans ma voiture, et nous courons ensemble cette route monotone et insipide.

De C. est officier dans la garde. il est aimable et spirituel de sa nature, n'ayant lu ni réfléchi de sa vie, je crois ; mais il a à son service tout le répertoire du soldat ancien et nouveau, auquel il ajoute en toute occasion et à toute rencontre.

Son esprit original et naturel a des inventions à faire sourire un Werther ou un Oswald.

Homme singulier, il a un code à lui, aussi une religion à lui, comme disent tant de gens ; un dictionnaire à lui, des habitudes à lui, un ton et des manières aussi à lui. Rien de cela n'est ni légal, ni religieux, ni bon français, ni parfaite compagnie, et vous y trouverez pourtant de la justice, de la charité, du dévouement, de l'esprit, et du plus salé, comme dit le duc de Saint-Simon ; jamais de grossièreté ni de cynisme.

Il a une gaieté aussi libre et aussi noble que j'en aie jamais rencontrée, dans le désordre.

Au milieu de tout cela, nous n'avions pas fait dix lieues, que j'avais découvert une plaie de son cœur, profonde et saignante ! un ennemi et un chagrin enveloppés de plaisanterie de caractère et de circonstance. Tous les hommes sont donc comme ce petit Spartiate qui cachait sous sa robe le renard qui lui dévorait le cœur ?

Nous avons couché à Bourbonne-les-Bains, et passé toute une journée bien triste et dépourvue. Nous y avons trouvé, ce qu'on trouve à toutes les eaux : des pairs de France, des gens de cour, des mères faisant chanter la romance à leurs filles, et des jeunes femmes jouant au colin-maillard avec des officiers bruyants ; une vieille illustration militaire ou diplomatique,

ruines dont le règne impérial a semé tout ce sol français. Mon compagnon de voyage a eu un succès si prodigieux près de ces dames qu'il me laisse continuer seul mon voyage. Il me donne un de ses camarades à sa place. « Vous changez d'arme, m'a-t-il dit le soir ; vous passez des grenadiers dans les dragons, avec *avancement*. Le camarade vaut mieux que moi. »

C'était grande modestie de la part de mon cher de C. Je me suis trouvé en compagnie d'un Valmont de régiment, terne et glacé, ayant des prétentions à la haute littérature et au zodiaque de Denderah, où je me connais très peu.

L' arrivée de Plombières m'a causé quelque surprise ; ce beau, profond et étroit vallon où coule un torrent et que couronnent de si beaux sorbiers à panaches rouges, m'a paru riant et animé ;

La société, plus confuse, plus mêlée, plus variée, et plus riche et plus burlesque que jamais.

Quels contrastes, mon Dieu ! quelle déplorable profusion du temps ! quelle recherche des remèdes contre l'ennui !

Quels repas bruyants ! quelles promenades troublées et fatigantes ! quelles médiocrités de tous les rangs !

Je pars demain, après avoir payé mon tribut d'insensé à cette société oisive et malade, oh ! oui, malade, plus qu'elle ne pense !

Orbe.

Avec quelle rapidité j'ai monté, redescendu les Vosges, gravi le Jura et gagné la frontière de la Suisse !

J'ai trouvé, en quittant Plombières, une population qui m'a paru échappée aux cimetières : des figures jaunes, maigres et convulsives.

Les postillons, partout, me semblaient de pauvres damnés chargés d'un repentir triste et inutile. Ils avaient pour leur misère une ironie mutuelle et réciproque qui débordait en infernale amertume.

Ils étaient silencieux et agités.

La face humaine est plus noble et plus belle depuis que nous avons descendu ces beaux versants des Alpes, à travers ces immenses et prolongées masses d'arbres verts qui vous apparaissent comme un jardin promis, en sortant de France par cette barrière

Lausanne.

Je n’irai pas plus loin. Puisque la beauté de ce pays ne me donne pas de consolation, de soulagement, de trève, il n’en faut plus chercher ; je suis d’ailleurs épuisé de fatigue.

Oh ! cela est beau et magnifique pourtant ! pourquoi mes yeux sont-ils seuls à me le dire ?

Je trouve ici une lettre de votre neveu de Montpellier qui m’invite aux eaux des Pyrénées, et d’abord à la vie intérieure et douce de sa vertueuse maison, c’est là que j’irai.

Montpellier.

J’ai fait cette route en peu de jours. J’ai peu observé les lieux, je n’ai vu personne, et il ne m’est arrivé, dont je me souvienne, que ce que vous allez lire.

C’était entre Valence et Avignon, le chemin se rapprochait du Rhône qui coulait vert et bondissant.

Il était midi, la chaleur était étouffante ; nos roues s’enfonçaient dans une poussière aussi fine que la cendre, et cette cendre semblait jeter des flammes.

Cet état de la nature ajoutait à mon agitation et à mon délire ; je me tordais sous les souffrances de mes nerfs et de mon coeur.

La route devenait de plus en plus aride, nous avions perdu le fleuve de vue, et nous tournions depuis un moment entre des rochers qui rétrécissaient le chemin comme les portes d’une ville forte.

Une chaise de poste solide et respectable venait à la rencontre de ma calèche fragile et bien peu faite pour les fatigues de la route ; les postillons de nos voitures s’arrêtèrent en même temps.

« Changeons ? »

« Monsieur veut-il permettre ? » – « Faites, » dis je avec humeur, ennui et dégoût.

« Je le veux bien, » dit le voyageur de la chaise de poste, d’une voix douce et grave. Je regardai. Oh ! citait un beau et noble vieillard tel que je

n’en vis jamais, que je ne dois plus en revoir sans doute. La blancheur et la beauté unie de sa chevelure longue était radieuse ; un vêtement d’une propreté égale à son extrême simplicité couvrait un corps droit et libre dans ses mouvements. Ce n’était qu’à ses cheveux blancs et au calme profond de ses traits qu’on pouvait le croire au dernier terme d’une vie qui devait avoir été pure et vertueuse dans tout son cours.

Un domestique d’une trentaine d’années était à côté de lui dans le cabriolet.

Le respect, la soumission, une douce timidité, le zèle, l’affection, animaient la figure de ce bon serviteur.

Il paraissait aussi bien sier de son maître, dont il suivait tous les mouvements avec une attentive discrétion. Je restais dans la contemplation de ces deux honnêtes gens, dont j’aurais fait à l’instant l’histoire.

Ils me semblaient porter avec eux tous les trésors de l’intelligence sage et heureuse, de l’ordre et d’une honorable prospérité. Le vieillard ferma un livre dans lequel il lisait avec une sereine et douce attention, et il jeta sur moi un regard aimable et tranquille, où nulle curiosité ne perçait ; ses yeux se baissèrent aussitôt, mais se relevèrent bien vite ; il semblait avoir vu le trouble et le désordre des miens. Nous formions, dans l’ensemble et dans les détails, un contraste complet.

J’étais courbé, chancelant sous ma jeunesse épuisée ; lui, droit et assuré sous sa vieillesse saine et fraîche.

J’avais un assez mauvais sujet de Paris sur le siège de ma calèche de boulevard ; lui, plaçait dans sa voiture, à ses côtés, un honnête homme qui cultivait ses terres, sans doute, dans les intervalles du service, quand mon *groom* courait perdrsone argent au tripot.

Les postillons étaient lents dans leur opération, qu’ils alongeaient encore par les comptes qu’ils se rendaient. Un palonier cassa, et je sautai à bas de la voiture avec impatience.

Le vieillard, qui me suivait des yeux fort attentivement, descendit de sa chaise sans humeur.

Deux grands oliviers étaient sur le bord de la route ; c’était le seul abri. Nous y vînmes tous deux ; notre salut fut cordial et plein d’un intérêt réciproque.

« Chaleur étouffante ! » dis-je en essuyant mon front.

« – Vous trouvez ? me dit-il ; c'est qu'aussi, vous êtes bien agité. » Et il sourit avec une compassion divine.

« – Il est vrai, répondis-je, je souffre. »

« – On le voit. »

« – Je vous envie, monsieur, le repos et la fraîcheur qui me semblent vous environner ; ils vous viennent de loin sans doute. »

Le vieillard devint plus sérieux.

« – Croyez-vous, monsieur, que j'aie toujours été ainsi ? »

« – Je le pense, répondis-je ; la sagesse me paraît votre nature et votre origine. »

Il leva les yeux au ciel : « Nous voici bien intimes, me dit-il en souriant doucement ; peut-être êtes-vous de ces caractères qui n'ont pas besoin d'en savoir les raisons. » Il ajouta avec une tristesse sereine : « Voilà vingt ans à peine, (jen ai soixante aujourd'hui), sur ce même chemin, je vous ressemblais, et je rencontrai un vieillard pareil à ce que je suis aujourd'hui. « Je n'étais ni moins troublé, ni moins brûlant, ni moins coupable (pardonnez-moi, monsieur) que vous ne l'êtes en ce moment ; lui, n'était ni moins calme, ni moins apaisé que vous me voyez.

« Espérez donc, ajouta-t-il ! dans peu d'années vous ferez, sur quelque jeune âme brisée, l'effet que je produis sur vous. »

Il vit une larme à mes paupières.

« – C'est impossible ! »

« – Rien d'impossible : un seul mot, une seule idée, et tout est guéri, réparé ! »

« – Dieu ! »

« – Le Dieu des chrétiens et sa loi passant dans notre chair. Je vous dis mon secret sous les arbres où Jésus a souffert et pleuré. (Le vent courba le feuillage des oliviers jusque sur nos fronts ; je sentis un admirable frémissement par tout mon corps.) Pensez souvent à ces arbres et à ces larmes. (Après un moment de silence.) Voulez-vous mon livre ? » Il me tendit celui qu'il avait fermé, quand nos voitures s'étaient arrêtées :

Encore *l'Imitation* !

Nos postillons étaient prêts, et nous saluant de nouveau du fond de nos voitures, nous nous dîmes du cœur un dernier adieu.

Montpellier.

Je songe toujours à ce vieillard, à ses paroles solennelles ; elles germent et mûrissent en moi.

Je devrais être ici délicieusement, au milieu de tout cet air d'amitié, de bienveillance et de souvenir qui m'entoure.

Cette nuit, j'ai songé qu'au lieu de me couvrir de la poussière des grandes routes et de la boue des villes, je devrais aller à ma grande et épaisse forêt, l'ouvrir, la féconder et y faire du bien ; et ce matin, j'ai annoncé mon départ à mes amis.

Paul veut venir me conduire jusqu'à sa belle terre de Lodève : cela ne me retardera que de peu de jours.

Nous avons couché à Aniane, dans une ancienne petite abbaye qui appartient à votre neveu ; elle est bâtie au-dessus d'un ravin très profond : une courbe de rosiers du Bengale lui sert d'avenue. J'ai vu là le plus beau figuier du pays ; il est grand comme un de nos chênes normands et touffu comme eux. Une belle source vive sort de ses racines et rafraîchit un gazon couvert de lauriers roses qui se groupent autour d'un immense peuplier d'Italie large dès sa base et touffu jusqu'à la cime. C'est la tout le jardin, et c'est délicieux ! Image d'une vie simple et cachée où il y aurait un vieux père, une épouse, des enfants, la solitude, la paix et la santé.

Le matin, aux premiers rayons du jour, j'ai ouvert ma fenêtre, et sur le sommet d'un mont, j'ai aperçu un charmant bouquet de pins-parasols qu'illuminait la vive et naissante clarté du soleil levant.

C'était une scène d'Orient, une lumière dont notre pays de vapeurs est privé.

Sans cette couleur asiatique, que serait cette terre du Midi où l'ombre est si rare et le sol si dévoré ?

Mais une fleur de caprier, une grenade dans le buisson du sentier, éveillent en vous mille pensées lointaines et hors de vos habitudes.

Et ces oliviers !

Depuis le discours du vieillard je ne cesse de les regarder avec espoir et attendrissement.

Dès que nous nous arrêtons, je les cherche, je touche leurs troncs, leur feuillage, j'en cueille des branches, je les porte dans la voiture, et quand elles sont fanées je les dépose au pied des Croix du chemin...

Nous nous sommes séparés hier, Paul et moi.

Il a voulu en vain me retenir sous ses beaux platanes. Je suis pressé de revoir le pays, la forêt, et cette pauvre Julie et son fils.

Dieu m'attend là, voilà ma nouvelle pensée.

Vous gémissez, ma bonne cousine ! que de rêves, que de projets ! pauvre âme en peine ! vous m'avez en pitié ! C'est le dernier essai de repos et de bonheur, ou de consolation.

Vous voyez, tout est inutile ! Ah ! si vous saviez mes jours, mes nuits, tous ces désirs, toutes ces larmes, tous ces ennuis, tous ces dégoûts, tous ces dédains que j'ai de moi !

Mais au milieu de tout cela il s'est fait un jour dans mon âme, et la nuit s'en dissipera, je le sens.

Je veux travailler, je veux féconder cette terre que Dieu m'a prodiguée et dont j'ai été si peu digne jusqu'à ce jour.

Je veux vivre des fruits de mes arbres *et boire de l'eau de mes fontaines*, comme dit patriarcalement la Bible.

DEUXIÈME PARTIE.

RELIGION ET SOLITUDE.

Oui, dût notre œuvre aussi, moins haute, mais austère,
S’enfanter sans renom, croître dans le mystère,
Et nous morts, n’obtenir çà et là qu’un regard…
. . . . . .
Ami, ne cessons pas et marchons jusqu’au terme,
Tirons tout l’or caché que notre cœur enferme…

– SAINTE-BEUVE, *Consolations*. –

Le Seigneur dit à Osée : « Après cela, néamoins, je l’attirerai doucement à moi, je l’amènerai dans la solitude, et je lui parlerai au cœur. »

– LA BIBLE, *Livre d’Osée*. –

A ta gloire, ô mon Dieu, à ta gloire maintenant tout ce qui me reste à dire !

Durant ces dernières années de retraite et de solitude, j’ai été constamment suivi de cette pensée de faire enfin quelque chose pour te glorifier selon mon cœur.

A ta gloire tout ce que contiennent ces pages, méditées, écrites dans le silence des bois, en face des magnifiques spectacles de l'Océan, dans les loisirs paisibles des travaux rustiques ! A ta gloire ces paroles que j'ai tant de fois relues les matins des dimanches, dans l'humble chambre de cette petite ville où tous les calvaires sont encore debout et salués ! A ta gloire ces récits que je m'efforçais de rendre purs et touchants, en attendant l'heure des offices ; ces méditations tant de fois revues, lorsque les cloches, vibrant dans un air pur et par de beaux soleils, m'appelaient à mon banc de l'église et en face de ton autel, ô Seigneur, ô mon Dieu !

A ta gloire ces dernières pages de ma vie écrites enfin sous ton inspiration !

Ne permets pas qu'elles périssent entre les mains de ceux qui les trouveront ; ne permets pas qu'elles soient inutiles et tout-à-fait inconnues de ceux qui t'aiment et qui te servent.

Accepte-les comme une prière, et laisse-moi pour espérance qu'elles pourront ramener seulement une âme triste et égarée à l'entrée de la voie qui conduit à toi.

ARRIVÉE

DANS LA SOLITUDE.

Des Rouges-Fontaines, septembre.

Non, je ne m’étais pas trompé sur ce dernier lieu d’espérance ! après tant de courses vaines, tant de distractions inutiles, de plaisirs, d’émotions coupables, pour dissiper des chagrins et des remords d’une si âcre amertume, après tout ce vide, tout ce trouble, tout ce désespoir, je me trouve au seuil du repos.

Je suis arrivé hier, bien découragé encore par la fatigue du corps et les rêves de l’esprit. Ce matin, de bonne heure, le garde de la forêt est venu me prendre. Je me souvenais vaguement d’une place où l’on me conduisit il y a vingt ans et d’où l’on me montra la mer à l’horizon : Vous n’y verrez plus rien, m’a dit le garde ; le bois a repoussé depuis ce temps, c’est à s’y perdre maintenant.

Allons toujours. Je me suis fait suivre de deux bûcherons, ils ont ébranché quelques arbres à travers lesquels l’Océan a bientôt montré sa lame bleue. On a continué d’abattre. Le soir, je suis resté saisi d’une grande et sainte admiration :

C’était la mer pleine, immense, azurée, au bas d’un ravissant vallon qui se déroule en collines couvertes de pommiers fleuris.

J’ai poursuivi l’abattage des énormes taillis et rêvé une cabane où l’on pourrait se reposer quelques heures ; mais à mesure que je fais place, les cieux, les bois, les flots se déploient autour de moi dans leur magnifique variété : c’est un spectacle auquel l’âme ne peut plus suffire.

Toutes mes nuits se passent à rêver à ma nouvelle création. Je vivrai là ; une maison, une chapelle s’y élèveront, dominant les forêts, les plages, l’Océan tout entier.

Les ouvriers sont à l’œuvre. Nous touchons à la fin des beaux jours d’été.

Hier, je me suis assis sur un amas de branches abattues. Là, mes yeux attachés sur la mer et les cieux confondus ensemble, j’ai vu à l’horizon des flots plus de clarté et d’azur encore qu’autour de moi ; j’ai deviné une autre immensité, d’autres spectacles dont mon âme a été à l’instant comblée et relevée.

J’ai senti une profonde et intime révélation du vrai, du beau céleste, de l’infini ! j’ai rassemblé toutes mes forces comme contre un ennemi qu’on veut achever de vaincre, j’ai recueilli toutes ces pensées venues du ciel.

Il me semble impossible de perdre de nouveau cette trace trouvée dans de tels chemins ; peut-être elle voudra s’effacer sous des regards affaiblis et si troublés, mais elle est dans ma mémoire à jamais et j’y serai toujours ramené.

Déjà une chambre est prête, j’y ai apporté la Bible, la Journée du Chrétien, Fénelon, Bossuet, Bourdaloue, De Maistre, Saint Augustin, Lamartine, les Consolations par M. Sainte-Beuve, et le Guide Spirituel de Louis de Blois. Je vais continuellement de mes livres à mes travaux, de mes travaux à la contemplation de la mer, et à chaque fois ce sont des hymnes de reconnaissance et des actions de grâces.

Le malheur est qu’il me faut garder avec les hommes des relations difficiles ; il en survient qui me rejettent dans la tristesse, la plainte et l’amertume, mais la méditation de mes divins amis parvient facilement à adoucir ces pénibles sentiments.

J’arriverai prochainement à ne plus me plaindre que de moi-même.

J’ai pris la résolution de ne plus passer un seul jour sans écrire les pensées qui ont le plus répondu aux besoins et aux sentiments secrets de mon âme dans ces excellents livres qui sont devenus mes confidents et ma joie. J’en donne les extraits à peu près dans le même ordre qu’ils se sont offerts à moi et avec le vif et intime désir qu’ils puissent être utiles à d’autres.

MAXIMES GÉNÉRALES

POUR LA CONDUITE DE LA VIE.

Une pensée qui pourrait servir d’épigraphe à ce livre, et dont chaque progrès dans la route que j’avais prise me révélait la vérité, le sens profond, était ce passage de saint Augustin ;

« On n’ôte point à l’homme converti ses délices, on les change. »

Je n’étais pas moins ravi de celle-ci, que chaque heure passée dans une société occupée de tant de misérables intérêts, me rendait plus chère :

> « Qu’il est doux de fermer ses yeux au monde, et de les ouvrir pour le Ciel ! »
>
> – SAINT CYPRIEN. –

Je frémissais à cette autre, en faisant un retour sur un passé perdu dans des fautes et une oisiveté si coupables :

« L’inutilité de la vie seule suffit pour nous damner. »

– SAINT BERNARD. –

Mais rien, peut-être, ne m’a plus soumis aux épreuves, aux tribulations, à toutes ces contrariétés, à tous ces obstacles contre lesquels nous sommes si prompts à nous armer, à murmurer, que cette admirable réflexion de saint Cyprien :

« *Pour ne pas se plaindre de ce qu’on souffre, il suffit de se rappeler ce qu’on mérite.* »

Tout l’orgueil du cœur humain vient se briser contre le juste retour sur soi -même auquel nous oblige cette pensée.

J’ajoutais enfin à la résignation que m’imposait cette réflexion, en me répétant ces paroles du *Guide spirituel* de Louis de Blois :

« Ce qui me reste de vie n’est pas trop long pour pleurer tant d’années perdues. Je dis comme Saül : « Seigneur, que voulez-vous « que je fasse ? »

Bien des fois encore, j’ai été doucement occupé et consolé par ce qui suit :

« Nous devrions penser à Dieu aussi souvent que nous respirons. »

« La plus belle de toutes les sciences est de se connaître : celui qui se connaît, connaît aussi Dieu. »

– SAINT BERNARD. –

« L’humilité est la source de la plus sublime philosophie. »

– SAINT CHRYSOSTOME. –

« Il faut opter ; le monde crie : « J’abandonne ceux qui m’aiment ; » la chair crie : « J’empoisonne ceux qui me flattent » ; le démon crie : « Je trompe ceux qui m’écoutent ; » Jésus-Christ dit : « *Je console ceux qui me suivent :* » choisissez.

– SAINT BERNARD. –

« C’est l’amour-propre qui trouble. C’est l’amour de Dieu qui calme. »

Saint Paul dit que « Dieu aime celui qui fait gaiement l’aumône. »

« Que de fois, en avançant dans la vie, on est honteux d’avoir été si accablé ! »

« Se défier de soi et se confier à Dieu seul, *c’est tout !* »

– FÉNELON. –

Enfin, je tombais dans un silence de calme, de résignation, lorsque je m’étais redit bien des fois cette pensée de la *Journée du Chrétien :*

La paix d’ici-bas est dans l’acceptation des choses contraires, et non dans l’exemption de les souffrir. »

– SAINTE THÉRÈSE. –

J’ai lu un grand nombre de traités de morale philosophique ou religieuse ; j’ai parcouru des yeux et du cœur un nombre infini de maximes de tous les peuples et de tous les cultes, et n’ai su rien trouver de si complet, de si persuasif, de si aimable, de si touchant, de si utile, que ces règles de vie et de conduite recommandées par sainte Thérèse :

« L’esprit de l’homme ressemble à une terre qui, bien que fertile, ne produit néanmoins que des ronces et des épines lorsqu’elle n’est pas cultivée. »

« Ne parlez qu’avec estime et respect de toutes les personnes de piété. »

« Quand vous serez avec plusieurs, parlez toujours peu. »

« Dans tout ce que vous ferez, dans toutes les affaires que vous traiterez, conduisez-vous avec une grande modestie. »

« Ne contestez jamais, principalement dans les choses d’une petite importance. »

« Parlez à tout le monde d’un air ouvert et serein. »

« Évitez de railler, sur quelque chose que ce puisse être. »

« Ne reprenez jamais personne qu’avec discrétion, humilité et une secrète confusion de vos propres défauts. »

« Faites en sorte de vous accorder toujours à l’humeur des gens avec qui vous aurez occasion de traiter : avec ceux qui sont d’un caractère gai, ayez de la gaieté ; partagez la tristesse de ceux qui sont tristes ; enfin rendez-vous tout à tous, pour les gagner tous. »

« Ne parlez jamais sans y avoir mûrement réfléchi, et sans avoir demandé à Dieu son assistance, afin que rien de ce que vous direz ne puisse lui déplaire. »

« A moins qu’il n’y ait une raison puissante de le faire, ne vous excusez jamais. »

« Ne dites jamais de vous-même rien qui puisse mériter ou attirer quelque louange ; rien, par exemple, de ce qui regarde la naissance, les vertus, le savoir ; à moins, toutefois, que le prochain n’y puisse trouver quelque avantage ; et alors ne parlez

de ces choses qu'avec humilité, les considérant uniquement comme des dons que vous devez à la bonté de Dieu. »

« Qu'il n'y ait jamais d'exagération dans vos paroles : dites simplement et modérément ce que vous pensez. »

« Dans tout ce que vous faites, agissez comme si Dieu était véritablement présent devant vous. L'âme fait ainsi de très grands progrès dans la vertu. »

« N'écoutez jamais ceux qui disent du mal d'un autre ; gardez-vous aussi d'en jamais dire, si ce n'est de vous-même. C'est encore un moyen d'avancer beaucoup vers la perfection. »

« Tout ce que vous faites, ne manquez jamais de le rapporter à Dieu, et uniquement à Dieu, lui offrant jusqu'à vos moindres actions, et le suppliant de tout faire réussir à son honneur et gloire. »

« A toute heure et dans toutes vos actions, examinez votre conscience ; faites en sorte qu'aucune de vos fautes ne vous échappe ; et, avec l'assistance de Dieu, tâchez de vous en corriger. On arrive rapidement à la perfection par ce chemin. »

« Si vous avez fait, le matin, quelque méditation utile, qu'elle soit pendant la journée présente à votre pensée. Prenez l'habitude de cette pratique, et vous en tirerez un grand avantage. »

DE LA BIBLE.

Les maximes contenues dans l’Ancien-Testament me paraissent témoigner au même degré d’une haute sagesse et d’une civilisation très avancée.

L’étude des événements qu’il renferme est souvent triste et d’une atrocité qui jette dans l’âme le doute le plus amer, et presque le désespoir.

Il en est tout autrement de la méditation, de la sagesse répandue en tant d’endroits de ce livre des livres, de cette source de poésie, de morale, de prudence et de piété. La sagesse y prend souvent un langage adorable, piquant, enchanteur, spirituel et divin.

Ce livre suffirait aux délassements, à la méditation de l’homme le plus difficile ; il a à la fois les couleurs du roman, de l’histoire et de la poésie, à une élévation que n’ont pu atteindre, ni les historiens, ni les poètes venus depuis. Voici ce que j’en copiai un jour, pour en aider la conduite de ma vie :

« La crainte du Seigneur est le principe de la sagesse. »

« L’homme bien instruit voit au- dessus de lui le sentier de la vie qui lui fait éviter le profond abîme de l’enfer. »

« On prépare un cheval pour le jour du combat ; mais c’est le Seigneur qui sauve. »

« Le Seigneur frappera d’indigence la maison de l’impie ; mais il bénira les maison des justes. »

« L’homme patient vaut mieux que l’homme courageux ; et celui qui est maître de son esprit, vaut mieux que celui qui force

des villes. »

« Le malheur ne sortira jamais de la maison de celui qui rend le mal pour le bien. »

(Rapprochez cette dernière pensée de celle-ci : *La crainte du Seigneur est le principe de la sagesse,* et le mal vous deviendra impossible ; vous ne l'oserez pas !)

Que de fois j'ai eu sujet de me repentir d'avoir oublié cette réflexion :

« Celui qui est modéré dans ses discours est docte et prudent, et l'homme savant ménage la pensée de son esprit comme une chose précieuse. »

Hommes brûlants et orgueilleux de notre époque, que ces paroles ne sont-elles sans cesse sous vos yeux ! Combien le monde gagnerait dans l'observation d'une aussi sainte règle : « Soyez *modérés dans vos discours ; ménagez la pensée de votre esprit.* »

Et dans quel temps, mon Dieu, *ménage-t-on moins la pensée de son esprit !* Quel abus déplorable n'en fait-on pas ? Partout quelles exagérations, quels efforts ! Il ne s'écrit, pour ainsi dire, rien de sain, de bon, de modéré. Tout sort des limites avec des convulsions, avec des anxiétés inexprimables ! Jamais les esprits supérieurs ne se heurtèrent avec plus de violence contre les barrières du possible. Ils ne savent ni ce qu'ils veulent, ni où ils vont ; et ils veulent et ils vont toujours ! Le désespoir me prend quelquefois à les voir aux prises avec les mystères évidemment cachés à l'humanité par la Providence ! J'admire et je gémis souvent, en les lisant, me répétant ces paroles : « Dieu a créé l'homme droit et juste, et il s'est de lui-même embar-rassé dans une foule de questions. »

Laissez-moi poursuivre ce choix consolant de douces et spirituelles maximes ; ni le présent, ni l'avenir, ne nous donneront quelque chose de plus sage et de meilleur :

« Si vous vous abattez au jour de l'affliction, votre force en sera affaiblie. Si vous dites : « Les forces me manquent, » celui qui voit le fond des cœurs saura bien le discerner. Rien n'échappe au sauveur de votre âme, et il rendra à chacun selon ses œuvres. »

« Ne dites point à votre ami : « Allez et revenez demain, je vous donnerai, » lorsque vous pouvez lui donner à l'heure même. »

Si, des maximes de haute et générale sagesse, nous passons à celles plus particulièrement destinées à la conduite de la vie intime, nous ne trouvons pas la Bible moins riche et moins féconde, moins salutaire, moins prévoyante. Ecoutez :

« Que votre cœur ne se rende point attentif à toutes les paroles qui se disent, de peur que vous n'entendiez votre serviteur parler mal de vous. »

« Ne soyez pas trop juste, et ne soyez pas plus sage quil ne faut, de peur que vous n'en deveniez stupide. »

« Il est bon que vous souteniez le juste ; mais ne retirez pas aussi votre main de celui qui ne l'est pas, *car celui qui craint Dieu ne néglige rien*. »

Entendez-vous ?

« Celui qui craint Dieu, *ne néglige rien !* »

« Buvez de l'eau de votre citerne et des ruisseaux de votre fontaine. »

– Voici comment je me suis plu souvent à expliquer cet adorable enseignement : Vivez dans le domaine que Dieu a daigné vous accorder ; visitez-le, habitez-le, cultivez-le, fécondez-le, embellissez-le : voyez pousser vos blés, épanouir vos plantes, fleurir vos arbres, mûrir vos fruits ! Que de bienfaits sortiront de ce genre de vie ! En combien de richesses votre richesse se divisera, et combien vous deviendrez meilleur, plus tendre et plus saint !

Voilà tout ce que veut dire, sans doute, cette touchante maxime :

« *Buvez de l'eau de votre citerne et des ruisseaux de votre fontaine.* »

Ne portez pas les revenus de cette terre précieuse dans la corruption des villes, ou que ce ne soit que pour le moindre temps de votre vie : aimez ces champs que le Seigneur vous a donnés ; comprenez l'immensité d'une pareille faveur ; vivez parmi ceux qui les cultivent, pour les y aider, pour les y encourager, pour les consoler, pour les rendre meilleurs.

« *Buvez de l'eau de votre citerne et des ruisseaux de votre fontaine.* » Oui, buvez, buvez ! Aucune boisson plus salutaire, et pour votre ame, et pour votre corps.

La Bible ne s'arrête pas là, elle ajoute :

« Que les ruisseaux de votre fontaine coulent dehors, et répandez vos eaux dans les rues. »

(Une partie de notre législation actuelle *sur le cours des eaux* est tout entière prise dans ce texte sacré.)

« Il vaut mieux aller à une maison de deuil qu'à une maison de festin, car, dans celle-là, on est averti de la fin de tous les hommes, et celui qui est vivant pense à ce qui doit lui arriver un jour. »

« Où il y a beaucoup de mains, tenez tout fermé. Donnez tout compté et pesé, et ne manquez point d'écrire ce que vous aurez donné et reçu. »

« Le cœur des sages est où se trouve la tristesse, et le cœur des insensés où la joie se trouve. »

« La calomnie trouble le sage et elle abattra la fermeté de son cœur. » – Hélas !

Quelle tristesse et quelle vérité dans ces paroles ! quelle sentence prononcée à notre faible nature ! Que deviendra donc *l'insensé*, si *le sage est troublé par la calomnie, si la fermeté de son cœur en est abattue !* Ainsi prévenus, armons-nous de toutes pièces contre cette puissance déplorable, pour qu'au moins notre trouble et notre abattement ne soient que passagers.

« Ne vous affermissez pas dans les actions criminelles, et ne devenez pas insensé, *de peur que vous ne mouriez avant le temps.*

O mes pauvres jeunes amis, qui ne trouvez d'autre moyen d'effacer le désordre de la veille que par celui du lendemain, qui vivez de plaisirs honteux auxquels vous ne pouvez souffrir aucune trêve, ces paroles devraient être au chevet de votre lit et près de la lampe de vos nuits. Pourquoi une voix ne vous les dit-elle pas sans cesse, et ne vous pénètre-t-elle pas de douleur, de regret et de bonnes résolutions !

Savez-vous ce que c'est que *de mourir avant le temps*, quand on n'y a laissé de traces que dans la boue !

Mourir avant le temps, ce n'est pas seulement mourir avant l'heure marquée par l'ordre de la nature, – ce qui vous effraie peu, tant la vie que vous menez est délicieuse et regrettable, – c'est mourir avant de s'être arrêté dans les fautes et dans les vices ; c'est mourir avant d'avoir fait du bien, c'est mourir avant, hélas ! *d'avoir prié !* Et il faut vous le répéter :

« *La prière est le dernier lien qui unit l'homme à Dieu. Ce lien rompu, l'enfer s'ouvre et reprend sa proie.* »

DE LA PRIÈRE.

Je finissais ma dernière lecture par une pensée qui, si elle doit peser sur les cœurs endurcis, doit rassurer les faibles, les coupables eux-mêmes, ceux qui n’ont pas encore écrasé sous leurs pieds ce dernier grain de l’espérance et de la tendresse divine :

« *La prière est le dernier lien qui unit l’homme à Dieu. Ce lien rompu, l’enfer s’ouvre et reprend sa proie.* »

Je ne songe jamais sans la terreur la plus vive combien j’ai été près de mourir dans cette situation de désespéré ! On en pourra juger par ce qui va suivre et par la succession naturelle de mes impressions.

En vous transcrivant ces douces, ces tendres, ces sublimes paroles exhalées, comme des parfums, de tant drames saintes, passionnées, de tant d’esprits éclairés et supérieurs, je me sens comme environné de clartés qui lèvent tous mes doutes, et me rendent fier et heureux d’avoir un cœur capable de croire.

Quand je repasse en mon esprit la liste des noms de ceux qui prient, de ceux qui ne prient pas, je crois ne pouvoir assez de fois tomber à genoux et me recueillir en Dieu.

O saintes lumières de la première église, et vous, ô Fénelon, Bossuet, Turenne, Racine, Bourdaloue, De Maistre, La Mennais, Lamartine, qu’il est glorieux d’être des vôtres par la pensée et la foi !

C’est à vos exemples et à vos paroles que je veux emprunter de nouvelles consolations, de nouveaux encouragements, pour les répandre dans un plus grand nombre d’ames ; car, qui sait ce que peut produire de bien une pensée saine, belle, tendre, vraie, éloquente, rencontrée à l’improviste par un cœur fatigué, malade, et qui n’attendait que ce secours pour commencer une vie meilleure, pour s’arrêter dans le mal, pour entrer dans la voie du bien ! – C’est le livre entrouvert devant saint Augustin ; c’est cette voix qui lui criait : « *Prends et lis !* » voix qui, une fois écoutée, l’a mené à la gloire humaine et à la félicité du ciel.

De quelle autorité sont les grands hommes pieux ! Que d’âmes sauvées par leur exemple ! Voici donc ce qu’ils disent, ce qu’ils pensent, ce qu’ils ont écrit, ces hommes choisis du ciel, dont il nous est accordé de voir encore quelques-uns :

« Heureuse l’âme qui se console dans l’oraison ! »

« Si quelqu’un d’entre vous est dans la tristesse, qu’il prie pour se consoler. »

– SAINT JACQUES. –

« Hélas ! malheureux que nous sommes ! nous ne trouvons que de l’ennui dans cette céleste occupation. La tiédeur de nos prières est la source de nos autres infidélités. »

– LE MÊME. –

« N’oubliez pas de prier le soir ; pendant que vous dormirez, votre cœur veillera. »

– FÉNELON. –

« Qui ne prie plus, ne vit plus, car la prière est la respiration de l’ame. »

– DE MAISTRE. –

« Qui aime peu, prie peu ; qui aime beaucoup, prie beaucoup. »

– SAINT AUGUSTIN. –

« La science, même incroyante, commence à soupçonner qu’il y a plus de choses entre le ciel et la terre qu’on n’en rêve en cette philosophie. »

– L’ ’ABBÉ GERBET. –

« La prière détruite, essayez d’imaginer une religion ! »

– LE MÊME. –

« La prière eût été la base du culte terrestre, lors même que la nature humaine n’eût point été originairement viciée, parce que, dérivant des rapports essentiels de la créature avec le créateur, elle est une loi pour toutes les intelligences. »

– LE MÊME. –

« Si Dieu est nécessairement bon et heureux par son essence même, les créatures ne peuvent devenir heureuses qu’en s’attachant volontairement au bien. »

– LE MÊME. –

« Le bonheur par la vertu, voilà leur condition commune ; mais, pour mériter, il faut combattre. »

– LE MÊME. –

« Qu’est-ce que la Grâce ? c’est un secours accordé à l’homme, pour l’aider à remonter à l’état dans lequel il avait été crée. »

« D’après les promesses faites à la prière, j’ai un grand espoir que je commencerai à vivre avant de mourir. »

« Aucune véritable prière n’est perdue, quoique nous puissions l’avoir oubliée. »

« La prière, c’est vivre avec Dieu. »

« Une prière vaut mille belles pensées.

— THOMAS ADAM. —

Voyons maintenant de quelle manière ces hommes prient, quand ils ont bien savouré la plus belle, la plus divine des prières, celle qu’a enseignée le Christ lui-même avec ce sublime avertissement :

« Ne ressemblez pas aux payens, qui croient ne jamais pouvoir employer trop de paroles à la prière : retirez-vous à l’écart et dites seulement :

« Notre Père qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié ; que votre règne vienne ; que votre volonté soit faite à la terre

comme au ciel ; donnez-nous notre pain quotidien ; ne nous laissez pas tomber en tentation, et délivrez-nous du mal. »

« Ainsi soit-il. »

Quoique bien loin de ce divin exemple, donnons les prières intimes, les douces aspirations de l'homme après celles de Dieu !

PRIÈRE DE LOUIS DE BLOIS.

« Ne désespère point, ô mon âme : console-toi, aie confiance ; voilà ton Dieu prêt à te guérir ? Tu t'effraies peut-être, parce qu'il est ton juge ; mais respire, ô mon âme, car s'il est ton juge, il est aussi ton défenseur. Il t'excusera, si tu te repens ; *il te sauvera*, *si tu t'humilies*. »

PRIÈRE DE SAINT AUGUSTIN.

« O mon Dieu ! faites que nous nous tenions sous vos ailes et que nous ne mettions notre confiance qu'en vous !

« *Protégez-nous*, *soutenez-nous*, *portez-nous*, puisqu'il faut que vous portiez, et ceux qui sont encore enfants dans la grâce, et

ceux même qui y sont le plus avancés.

Car toute notre force n’est que faiblesse, tant que nous nous appuyons sur nous-mêmes, et nous ne sommes véritablement forts que lorsque nous ne nous appuyons que sur vous. Notre véritable bien n’est qu’en vous ; mais *il y est !* C’est quelque chose qui subsiste toujours et qui ne doit point périr. »

Et nous-même, oserons écrire aussi les prières que nous avons quelquefois pensées et priées dans l’intérieur de notre âme, et que nous ne recommandons qu’à cause de leur vive sincérité :

I

« Je vous remercie, ô mon Dieu, et vous bénis, pour le jour calme et heureux que vous venez de m’accorder. J’ose en demander de semblables à votre miséricorde, quoique tant de choses encore m’en aient rendu indigne, dans mes actions et dans mes paroles.

Cependant, je crois avoir eu le bonheur de m’être amélioré de quelque chose durant cette journée, car je vous ai rendu hommage en admirant vos œuvres, dans la solitude ; car j’ai invoqué souvent votre nom, reconnaissant votre bonté et votre pitié pour moi.

Merci, mon Dieu ! d’avoir permis que la dernière heure de cette journée fût employée à méditer les vertus de votre divin Fils, à l’admirer dans ses sublimes paroles, et à vous rendre grâce dans toute la sincérité de mon cœur.

Gardez mes enfants, ô Seigneur, et délivrez-nous du mal. »

II

« O mon Dieu ! en finissant cette journée je jette les yeux autour de moi, et, voyant tout ce que vous m’avez donné, je tombe dans l’admiration et la reconnaissance de vos bontés et de votre indulgence pour moi.

La solitude où vous m’avez accordé de vivre me semble délicieuse, et je vous bénis, le cœur plein de larmes.

Un temps n’est pas loin encore, où j’aurais eu je ne sais quelle misérable honte de la simplicité et de la frugalité qui m’environnent, où je serais allé chercher au-dehors des meubles plus riches, des mets plus recherchés, des distractions à cette vie si courte et si troublée.

Aujourd’hui, ce que Dieu m’accorde pour nourrir mon corps, pour le soutenir, me semble le comble des grâces et des faveurs célestes ! le pain et le vin, des munificences infinies et divines !

Lorsque je compare mes offenses à mon sort, je suis tremblant, ô mon Dieu, que les châtiments de votre vengeance ne soient que différés ! Votre clémence me fait redouter une punition plus tardive et inévitable.

Si vous me l’épargnez, ô mon Dieu, c’est que vous savez, Vous, ce que le monde ignore, c’est combien j’ai souffert ; c’est que vous avez compté en moi tant de nuits dans les larmes, dans les douleurs, dans les rugissements.

Car les tortures qu’on se donne par les passions, égalent celles qu’on reçoit du malheur.

C’est que vous lisez dans mon âme tout cet amour qui m’est venu pour vous. Mais puis-je faire valoir cet amour comme un mérite, quand c’est un don si grand de votre Grâce, quand j’y trouve tant de bonheur ?

Oh ! comme cette Grâce est venue lente, après tant d’impiété et de blasphêmes, d’imprécations, de désordre, d’oubli de vos saints commandements ! Faut-il espérer qu’elle ne me quittera plus ! Ce changement est-il le dernier ?

Achevez votre ouvrage, ô mon Dieu ! Faites-moi souvent souvenir de tout ce que je trouve de bonheur, de joie, de repos, rien que dans la pensée que je serai bientôt à vous tout entier.

Je vous demande, ô mon Dieu, de rester dans les sentiments où votre bonté m'a conduit par tant d'épreuves ; de conserver à mon cœur cette tendresse pour vous et votre divin Fils, qui s'épanchait aujourd'hui, durant la sainte messe, par tant de larmes et de brisements de cœur ; de me garder cette foi si vive qui m'a saisi, pendant que les prêtres chantaient, que l'orgue accompagnait le *Credo* solennel des grands jours, et que les rayons du soleil printanier pénétraient dans l'église par le portail ouvert et rempli de fidèles prosternés.

Réunissez-moi dans la famille de ces humbles de cœur et desprit, de ces êtres confiants dans votre bonté, et faites que je n'oublie jamais de ployer les genoux devant vous, de lever mes mains vers vous, de me reposer en vous, de ne m'appuyer que sur vous. »

Pendant long-temps, aux jours où mon existence conservait dans ses fautes un certain ordre, un désir du bien, un instinct de la divinité, tout mon culte se borna à cette prière de Lamartine :

Oui, j'espère, Seigneur, en ta magnificence :
Partout, à pleines mains répandant l'existence,
Tu n'auras pas borné le nombre de mes jours
A ces jours d'ici-bas, si troublés et si courts !
Je te vois en tous lieux conserver et produire ;
Celui qui peut créer dédaigne de détruire.
Témoin de ta puissance et sûr de ta bonté,
J'attends le jour sans fin de l'immortalité.
La mort m'entoure en vain de ses ombres funèbres,
Mon esprit voit le jour à travers ces ténèbres.
C'est le dernier degré qui m'approche de toi ;
C'est le voile qui tombe entre ta face et moi !
Hâte pour moi, Seigneur, ce moment que j'implore,
Ou, si dans tes bontés tu le retiens encore,
Entends, du haut du ciel, le cri de mes besoins.
L'atôme et l'univers sont l'objet de tes soins.

Des dons de ta bonté soutiens mon indigence ;
Nourris mon corps de pain, mon âme d’espérance ;
Réchauffe, d’un regard de tes yeux tout puissants,
Mon esprit éclipsé par l’ombre de mes sens,
Et, comme le soleil aspire la rosée,
Dans ton sein à jamais absorbe ma pensée !

Sans doute, ce fut ce seul bien gardé qui m’aida à retrouver le trésor immense des prières. Ce fut là le grain de blé conservé, qui devait produire, au bout de quelques années, une récolte abondante ; ce fut par-là, enfin, que j’arrivai à croire avec la foi la plus vive, à tout ce que renferment de mystères les prières catholiques, et particulièrement celle qui se dit à voix basse pendant l’oblation de l’hostie.

J’ai beau faire maintenant, pour trouver de grandes et douces émotions dans les arts, dans les livres, dans les spectacles ; rien n’égalera jamais ce que je peux sentir à genoux, penché derrière le pilier d’une cathédrale gothique de l’une de nos vieilles provinces, pendant que l’orgue joue, et que je dis cette délicieuse et ravissante prière :

« O Dieu ! qui, par un effet admirable de votre toute-puissance, avez créé l’homme dans un si noble état, et qui l’avez rétabli dans sa dignité par une plus grande merveille, faites-nous la grâce, *par le mystère de ce pain et de ce vin*, d’avoir un jour part à la divinité de celui qui « « daigné se revêtir de notre humanité. »

C’est qu’après longue méditation, j’ai compris tout cet adorable mystère du pain et du vin ! Choses sacrées, dons de vie, beauté et bonté de la nature ! bienfaits qu’il est si juste et si sublime de bénir, de ne point prendre sans fléchir les genoux ou remercier le Ciel !

Que d’idées admirablement attachées à ces deux choses ! Le travail de l’homme et tous les soins de la vie, les moissons, la splendeur des champs, les parfums de la terre !

Le pain et le vin sont les symboles de l’existence humaine, comme ils en sont le salutaire aliment.

Le respect, le culte qu’on leur rend, mènent à la contemplation la plus attendrissante de tous les spectacles de la nature, de tous les prodiges de la création.

« Qu’il est beau de penser, dit l’abbé Gerbet dans son admirable livre sur l’Eucharistie, que ces formules de prières que l’enfance apprend à bégayer

et que nous prononçons nous-mêmes sans en comprendre tout le sens et toute l'efficacité, sont la traduction, en langage terrestre, de l'hymne universel qui, de tous les points de l'espace et du temps, s'élève vers le Dieu de l'éternité ! »

Tout ceci me rappelle une scène de mon jeune âge, que j'oubliai bien long-temps, et qui me revient aujourd'hui, dans le silence de ma solitude :

J'avais douze ans, je crois ; je venais d'échapper à une longue maladie, fruit du désordre précoce de mes sens, de ma gourmandise et de mes nombreux défauts. J'étais un enfant assez soumis à l'autorité paternelle, mais incrédule, indifférent aux pratiques religieuses, et n'en connaissant que le *pater* que quelque *bonne* de la campagne avait mis, par hasard peut-être, dans ma mémoire d'enfant.

Une première rechute m'avait mené aux portes du tombeau ; une seconde, fruit de la désobéissance et d'une insatiable gloutonnerie, sembla devoir ôter toute espérance à ma famille. Le signe de la vie devint presque imperceptible en moi ; on ne m'administrait plus aucun remède ; on ordonnait le repos et quelques cordiaux pour me soutenir. Ma constitution très saine, quoique délicate, luttait avec avantage contre le mal. Je sentis un soir quelques forces me revenir : c'était un soir d'été, dans une grande maison de ville, je m'en souviendrai toujours. L'obscurité était venue, et je me croyais seul dans ma chambre. Mes rideaux étaient bien soigneusement clos ; un grand silence régnait ; et la nuit allait arriver, complète, mais claire encore, comme dans les beaux jours de cette saison. Mon père veillait seul dans la chambre. C'était un homme austère, mais d'une tendresse infinie et de l'aspect le plus vénérable ; mon amour pour lui allait jusqu'à l'adoration. Je retrouvais un peu de calme, quoique avec une extrême faiblesse encore. J'avais eu peur de mourir, je n'étais pas bien sûr encore d'être sauvé. La pensée de prier Dieu, de le remercier, de l'implorer, m'arriva avec abondance et attendrissement. Je me recueillis profondément, puis je commençai le *Pater* en français, à haute et lente voix, avec une effusion d'âme et un accent que je ne retrouverai jamais peut-être. Dieu m'accorde que ce soit ainsi encore, lorsque je le dirai pour la dernière fois !

J'appuyais sur chaque mot de cette divine invocation ; j'exhalais ma voix avec une douceur, une attention, un recueillement, qui absorbaient toutes

mes pensées, toutes les forces de mon âme sur cet acte que je regardais comme décisif. Il me semblait qu'après le dernier mot, ma sentence allait être prononcée, que c'était le châtiment ou le pardon qui m'attendaient : ce qui me restait d'existence était tout entier employé à cette sainte prière ; elle tombait goutte à goutte de mon cœur. A peine avais-je dit :

« Ainsi soit-il ! »

que la voix de mon père, retenue jusqu'alors par l'attention et la surprise, répondit avec la plus tendre et la plus profonde émotion :

« C'est bien, c'est très bien, mon enfant ! »

Cette voix pénétra mon cœur. Mon père s'approcha de mon lit, ouvrit les rideaux ; tous deux nous avions des pleurs dans les yeux. Je saisis sa main que je baisai… J'étais guéri !

Je ne sais, mais toutes les fois que ce souvenir me revient, j'ai la conviction de l'efficacité de la prière.

LETTRES.

I.

Je vous ai quitté, mon jeune ami, l’âme navrée de votre endurcissement. Que Dieu touche et fléchisse votre cœur ! Il le fera, si vous ne le renoncez pas tout-à-fait. Mais, prenez garde !. Vous êtes environné de séductions, de piéges ! Vous avez ouvert votre cœur à tous les dangers ! Vous allez périr dès ce monde !… Mon ami, vous me désespérez !

Voyez toute ma présomption ! Je me figure que Dieu m’a mis sur votre chemin, comme un dernier secours que sa bonté vous accorde ! que ma voix est la dernière que vous entendrez vous crier : « L’abîme est là ; ne fais pas un pas de plus ! »

Je sais, mon ami, qu’on peut faire plus de mal que vous n’en faites ; qu’il est des fautes plus amères que celles dont se compose votre vie ; de plus tristes désordres, je le sais ; je devine, par exemple, ce que vous allez me dire de tel homme accoutumé à l’adultère, dont votre genre de vie vous a préservé jusqu’ici.

Je vous entends : « Vos fautes ne font de mal « qu’à vous-même ; elles passeront avec votre « jeunesse ; tout cela n’est autre chose que fou-« gue de tempérament et d’imagination ? »

Permettez-moi de vous dire que vous n’en savez rien, et que si vous franchissez de certaines limites, il ne vous sera point accordé de vous arrêter dans le mal ; car, suivant la belle expression de la Bible : *Vous mourrez avant le temps.*

Ce qui me fait frémir à regarder les voies où vous êtes engagé, ce n’est donc pas qu’elles soientesplus criminelles, – bien qu’elles me semblent tout-à-fait déplorables ; – mais c’est que vous y marchez sans remords, sans regrets ! c’est que vous n’avez aucune peur *du mal ;* c’est que vous n’y croyez pas ! C’est que vous vous *affermissez* dans les actions criminelles ; *c’est que vous devenez insensé !* Cette pensée me fait frémir de la tête aux pieds, et je vous conjure, les larmes aux yeux, d’y faire attention.

On vous a dit : « *Il n’y a point de Dieu, il n’y a que de la matière et du néant !* »

Terribles mots que ceux-là ! pleins de désespoir !... Et ils font toute votre espérance, parce que vous y voyez l’impunité.

C’est là que vous vous êtes réfugié ! N’est-ce pas, dites-moi, chercher un abri dans une caverne pleine de serpents et de monstres ?

Arrêtez-vous un instant avant d’entrer dans cet épouvantable asile, vestibule des éternels supplices !

L’impiété, l’incrédulité mènent à un endurcissement qui est la mort de l’âme, le tombeau du bonheur dès cette vie, la perte des félicités de l’autre. L’impiété, voilà le grand, le vrai crime, voilà l’irrémédiable, voilà le terrible châtiment ; voilà le spectre qui ouvre l’abîme sans fond, d’où il ne laisse plus rien sortir.

C’est donc de l’impiété que je voudrais d’abord vous voir guéri, bien certain que le reste vous viendrait ensuite, et que Dieu vous ferait la grâce qu’il m’a faite, celle d’entendre enfin sa voix, parce que je n’y fermai jamais entièrement mon cœur ; parce que je l’aimai comme un père qu’on offense et qu’on afflige, et pour lequel pourtant les entrailles parlent toujours.

II.

Il se trouve malheureusement des esprits séduisants, de sublimes génies pour soutenir les maximes de l’impiété, pour plaider la cause de la matière et du néant.

Leur autorité, soutenue de vos passions, du besoin que vous avez d’une licence complète. est pour vous décisive, et vous voilà, marchant sur la foi de leurs discours, jetant un regard de dédain sur tous ceux qui vous environnent, et dont la simplicité est si loin de la triste science, de l’esprit, du *génie* si vous voulez, des infortunés maudits qui ont tant de ressources pour vous tenter.

C’est là une séduction bien dangereuse et bien puissante : ne croyez pas pourtant qu’elle soit sans réponse, et que le cœur du faible y soit livré désarmé.

Voltaire et lord Byron, voilà, n’est-il pas vrai ? vos deux maîtres dans le mépris des choses saintes et des idées religieuses ! Leurs disciples et leurs admirateurs vous environnent ; la force de ces esprits, de leur talent, de leur génie, appose pour vous le sceau à de si funestes autorités ; et dès-lors la question vous paraît jugée ; vous vous proclamez libre dans toutes vos passions, et *la crainte du Seigneur vous abandonne.* Vous n’attendez pas de moi que je réfute leurs systèmes ou que je les combatte. Je dois me borner à vous supplier d’examiner ces hommes, et vous verrez où les a conduits le point d’où ils partent

Prenez la peine de lire quelque chose, mon ami, et particulièrement la vie et les mémoires de ces infortunés !

Dans quelles âcretés, dans quelles angoisses, dans quelles tortures piquantes l’orgueil satanique de Voltaire ne l’a-t-il pas plongé ?

Dans quels abrutissements désordonnés lord Byron n’a-t-il pas vécu ? Quel malheur constant que toute cette vie, qui se trouvait comblée de tant

de dons que recherchent les hommes ! Examinez bien ! N’en est-il pas ainsi des autres ?

Ils deviennent, dans leurs discours, dans leurs actions, pareils aux malheureux qui n’ont eu secours, ni de la naissance, ni de la fortune, ni de l’éducation.

Mon ami, je vis depuis quelque temps avec un autre genre d’intelligences que je vous prie de me permettre de vous nommer, et que je vous engage à visiter. Vous qui aimez l’élégance, la beauté, l’esprit, le charme, cherchez-les donc à leur véritable source.

Je vous envoie à ce dessein les lettres de Bossuet, de Fénelon, de Racine le père à son fils, si remplies de simplicité de cœur, et celles de saint François de Sales. Je vous recommande la lecture de M. de Maistre, de Ballanche et de Lamartine. Il y a bien de quoi être fier de penser et d’aimer comme ces hommes admirables !

Enfin, j’ai copié pour vous, dans le Livre des livres, dans ce que j’appelle le Livre d’or, les pensées dont l’antique Sagesse abonde sur les libertins. et les dissipateurs. Elles ont une expression si inspirée, si naïve, si pénétrante, qu’il faudra bien que vous trouviez du charme à les lire, dussiez – vous y rencontrer votre condamnation ! Mais, croyez-moi, il est encore temps d’y chercher votre espérance.

> « Mais, pour moi, j’ai crié vers Dieu, et le Seigneur me sauvera. » (*Psaume*.)
>
> « Il n’y a point de changement à attendre en eux, parce qu’ils n’ont point la crainte de Dieu. » (*Psaume*.)

« Tenez-vous attaché à l’ordre, ne le quittez point, gardez-le, parce que c’est votre vie. »

« Ne regardez point avec plaisir les sentiers des impies, et que la voie des méchants ne vous agrée point. »

« *Fuyez-la, n’y passez point : détournez-vous-en, et ne vous y arrêtez point.* »

« Car ils ne peuvent dormir s’ils n’ont pas fait le mal, et ils perdent le sommeil, s’ils ne font tomber quelqu’un dans leurs piéges. »

« Appliquez-vous avec tout le soin possible à la garde de votre cœur, parce qu’il est la source de la vie. »

« Que vos yeux regardent droit devant vous, et que vos paupières précèdent vos pas. »

« Mettez droit votre pied dans le sentier, et toutes vos démarches seront fermes. »

« Ne vous laissez point aller aux artifices des femmes, car les lèvres de la prostituée sont comme les rayons d’où coule le miel ; mais la fin en est amère comme l’absinthe, et perçante comme une épée à deux tranchants. »

« Ses pieds descendent jusque dans la mort ; ses pas s’enfoncent jusqu’aux enfers. »

« Ils ne vont point par le sentier de la vie ; ses démarches sont vagabondes et insaisissables. »

« Éloignez d’elle votre voie, et n’approchez point de la porte de sa maison. »

« Buvez de l’eau de votre citerne. »

« Il y a six choses que le Seigneur hait, et son âme déteste la septième :

« Les yeux altiers ; la langue, amie du mensonge ; les mains qui répandent le sang innocent ; le cœur qui forme de noirs desseins ; *les pieds légers pour courir au mal ;* le témoin trompeur, et celui qui désunit les frères. »

« Dites à la Sagesse : Vous êtes ma sœur ; à la Prudence : Vous êtes mon amie. »

« Ne reprenez point le moqueur, de peur qu’il ne vous haïsse. »

« La femme insensée et querelleuse, pleine d’attraits, *et qui ne sait rien du tout,* s’est assise à la porte de sa maison, sur un siége, en un lieu bien élevé de la ville, pour appeler ceux qui passaient et qui allaient leur chemin : « Que celui « qui est simple se détourne et s’en vienne à « moi. »

« Et elle a dit à l’insensé : « Les eaux dérobées « sont plus douces, et le pain pris en cachette « est plus agréable. » Mais il ignore que les géants sont avec elle, et que ceux qui mangent à sa table sont dans le plus profond de l’enfer. »

« La crainte du Seigneur prolonge les jours ; les années des méchants seront abrégées. »

« Le Seigneur a en abomination le cœur corrompu, et il met son affection en ceux qui marchent simplement. »

III.

Le Credo.

Vous voulez bien me demander, mon ami, comment me sont venues cette foi et cette conviction de choses qui vous paraissent si impossibles à croire. C’est une longue histoire que vous vous attirez là. Je ne sais si je me rappellerai parfai tement toutes les circonstances par lesquelles je fus conduit à la foi ; elles sont nombreuses, variées, inexplicables ; elles portent l’empreinte de ce mystère qui environne toutes les opérations du ciel.

J’étais pourtant bien armé contre les croyances ! L’esprit du dix-huitième siècle dont j’ai vu la fin, m’a très fort possédé ; la malice de Voltaire avait fait de moi un moqueur fort distingué des choses saintes. Mes passions très ardentes, un amour-propre bien complet, me disaient de toutes leurs voix de ne m’en rapporter qu’à ma raison, et ma raison trouvait, comme la vôtre, mille arguments irrésistibles contre tous les articles de la foi chrétienne ; les mystères m’en ont paru, comme à vous, absurdes et de pure fable.

Je ne puis le croire autrement, ce sera par suite de tant de présomption que je serai tombé dans des fautes qui m’ont abreuvé des plus amers chagrins.

Tout le temps qu’elles ont duré, l’air des églises semblait m’étouffer, les cérémonies m’en paraissaient pleines de superstitions ; mon mauvais génie s’arrangeait d’ailleurs pour que j’y trouvasse quelque spectacle ridicule, pour que j’y entendisse la parole de Dieu mal prêchée ou misérablement expliquée. La mauvaise disposition de mon cœur exagérait ces

circonstances fâcheuses et coupait court à l'intention qui me voulait venir de chercher cette lumière si bien nommée *la Grâce*. Enfin, arraché violemment à mes passions, contraint à une solitude profonde par des peines qu'aucunes distractions ne pouvaient surmonter, amené à des lectures sérieuses, je tombai d'abord sur les *Conversations de Saint-Pétersbourg*, par M. de Maistre. Cet esprit charmant, cette vivacité mondaine, appliqués à la défense des choses saintes, furent ce qui commença à me captiver. C'était une transition. Les *Confessions de saint Augustin*, les écrits de l'abbé Gerbet, l'Êloquence de La Mennais, médités peu après dans le silence, m'appelèrent successivement à l'examen de cette Religion si mal connue.

J'allai une fois à la grand'messe de la petite ville la plus voisine de ma retraite. Une population pieuse de marins et de cultivateurs se pressait dans le temple avec un admirable recueillement, avec une foi, une confiance dans les prières, qui m'émut profondément.

L'orgue jouait.

Vous savez vous-même que l'être complétement organisé ne peut l'entendre sans sentir les larmes venir de l'âme dans les yeux.

Je suivis les paroles latines qu'on chantait pendant cette céleste musique. Ces paroles étaient admirables ; j'y trouvais un sens tout-à-fait divin, de sagesse, de beauté douce ; je ne me lassais point de les répéter du cœur.

A mesure que les cérémonies et les hymnes se succédaient, je m'en expliquais le sens sublime, et ne revenais pas de ma surprise, d'avoir été si long-temps sans en comprendre l'ordre merveilleux et saint.

Ce qu'on appelle *la Prose* fut entonné avec un cœur, une joie, qui me remplirent d'émotion :

Lauda, Sion, Salvatorem,
Lauda Ducem et Pastorem
In hymnis et canticis :

« Que Sion loue son Sauveur, son Chef et son Pasteur, dans des hymnes et des cantiques. »

Sit laus plena, sit sonora,
Sit jucunda, sit decora,
Mentis jubilatio.

« Que cette louange soit pleine, soit sonore, soit douce, soit ornée et la jubilation de l’esprit. »

Quand le prêtre monta en chaire et dit ce seul mot : *Évangile !* tout ce peuple assemblé se leva plein d’empressement et de respect, comme une seule personne. Ils étaient tous parés suivant leur fortune et leur position, et du mieux que tous avaient pu. La propreté des gens de la campagne venus en grand nombre à la ville pour entendre un plus bel office, ces habillements invariables depuis des siècles, plus particuliè rement chez ces femmes fidèles aux traditions de leurs pères comme aux costumes de leurs mères, étaient toutes choses qui m’allaient au cœur ; elles étaient vêtues, elles priaient comme autrefois !

Évangile ! ce mot retentira jusqu’au dernier jour dans mon cœur ! *Évangile !* ils étaient tous debout, attentifs, pleins de l’esprit divin !

Cette parole de Dieu nous arrivant après dix-huit cent trente années, pure, prodigieuse, puissante sur les âmes, et devant laquelle se levaient avec crainte, soumission et amour, tous ces gens réunis par une même pensée, j’étais enfin disposé à l’entendre comme il convient qu’elle le soit. J’arrivais à la révélation ; je n’allais plus douter ! Chaque mot allait tomber dans mon cœur pour n’en plus sortir. Cemoment fut un des plus solennels de ma vie, et voilà plus de trois années qu’il ne cesse de se répéter.

Après l’Évangile, et quand le prêtre fut remonté à l’autel, l’orgue donna, par deux notes plaintives, harmonieuses et tendres, le ton du *Credo*, qu’il continua d’accompagner jusqu’à la fin, usage particulier à peu d’églises, je crois, et qui devrait être général, car aucune composition humaine ne me paraît comparable à cette union des voix avec les sons de l’orgue, qui les élève et les soutient.

« Le *Credo*, dit Fénelon, suit l’Évangile dans les fêtes considérables, parce que c’est dans ces solennités que le peuple fidèle, plein d’un même esprit, doit renouveler à la face des saints autels la profession d’une même foi et l’adoration de tous nos mystères. Nous devons exciter en nous une vive foi, en prononçant cet abrégé de la Religion, qui est aussi ancien que l’Église. »

Que n’ai-je, pour un instant, le génie de cet homme divin, pour vous raconter, mon ami, les impressions que chaque phrase de ce symbole

m’apportait !

« *Credo in unum Deum Patrem omnipotentem*[1]. » L’accord qui tombait sur la troisième syllabe *d’omnipotentem* me fit inonder mon livre de pleurs.

Je sentais qu’il mutait enfin accordé de comprendre tout ce qu’il y a de vrai, de grand, de saint dans ces premières paroles et dans lemoment où le génie divin et inspiré de l’Église les a placées.

Quoi de plus nécessaire, après la parole de Jésus-Christ, que cet élan de la foi :

Credo in unum Deum Patrem omnipotentem ;
« Je crois en Dieu le Père tout-puissant ; »

Factorem cœli et terræ ;
« Qui a fait le ciel et la terre ; »

Visibilium omnium et invisibilium.
« Et toutes les choses visibles et invisibles. »

Rien ne manque à ce début pour satisfaire et l’homme et la Divinité elle-même. Je sentais ces choses et me rendais de plus en plus attentif à tous les mots qui consacraient et expliquaient la foi qui allait faire la vie de mon cœur. Oh oui ! me disais-je en moi-même, de plus en plus enivré de ces chants, de ces accords que se renvoyaient le chœur et l’autel, et qui remplissaient l’église :

Credo in unum Deum Patrem omnipotentem !
« Je crois en Dieu le Père tout-puissant. »

In unum Dominum Jesum- Christum, filium Dei unigenitum, et ex Patre natum ante omnia sœcula.
« En Jésus-Christ notre Seigneur, fils unique de Dieu, et né de son Père avant les siècles. »

Deum de Deo, lumen de lumine, Deum verum de Deo vero.
Dieu de Dieu, lumière de lumière, Dieu vrai d'un Dieu vrai. »

Quel abondant amour dans ces louanges !!!

Per quem omnia facta sunt.
« Par qui toutes choses ont été faites. »

Qui propter nos homines et propter nostram salutem descendit de cœlis.

Ici, le peuple agité par le souvenir du plus grand événement de l'univers, et comme par l'apparition de son *Dieu vivant*, se lève sans interrompre son chant sublime.

Les voix me semblaient frémissantes de reconnaissance à ce souvenir :

Qui propter nos homines et propter nostram salutem descendit de cœlis.
« Qui pour nous, hommes, et pour notre salut, est descendu des cieux. »

Le peuple reste levé ; il poursuit :

Et incarnatus est de Spiritu sancto et Mariâ virgine, et homo factus est.

Les fronts s'inclinent, et les cœurs semblent accablés du poids de leur reconnaissance :

« Qui s’est incarné de l’Esprit saint et de la Vierge Marie, et qui s’est fait homme ! »

Crucifixus etiam pro nobis sub Pontio-Pilato, passus et sepultus est.
« Crucifié sous Ponce-Pilate, a souffert, a été enseveli. »

Je ne sais quelle douloureuse confusion me saisissait au souvenir des souffrances horribles du Fils de Dieu.

Et resurrexit tertiâ die secunditm scripturas, et ascenditin cœlum, sedel ad dexteram Patris.
« Est ressuscité le troisième jour, selon les Écritures, est monté au ciel et s’est assis à la droite du Père. »

Mon âme soulagée respirait comme délivrée du poids qui l’accablait.

Et iterùm venturus est cum gloria judicare vivosos et mortuos.
« Et qui viendra de nouveau dans sa gloire, juger les vivants et les morts. »

A ces paroles, le chant, les voix, les cœurs, me semblaient prendre un ton d’assurance et d’autorité puissante qui me gagnait ; et je me disais tout bas : Oui, *il viendra* !

Cujus regni non erit finis.
« Dont le règne n’aura point de fin. »

Et je sentais le besoin de me répéter ces paroles, car j'ai souvent cru, à tant de signes du dépérissement de la foi, à cet égoïsme des cœurs, à cette indifférence presque générale, que le règne de cette sainte religion allait finir !

Cependant, le chant continuait :

> *In spiritum sanctum Dominum et vivificantem, qui ex Patre Filioque procedit, qui cum Patre et Filio simul adoratur et conglorificatur ; qui locutus est per prophetas.*
>
> « Je crois au Saint-Esprit, Dieu vivifiant qui est venu du Père et du Fils, et qui avec le Père et le Fils doit être adoré et glorifié ; qui a été annoncé par les prophètes. »

Je vous assure, mon ami, n'avoir entendu, à aucun de ces spectacles qui m'ont tant charmé dans ma vie, rien d'aussi harmonieux que cette belle phrase latine sur les notes où elle était chantée :

> *Simul adoratur et conglorificatur.*

Examinez, mon ami, que de choses admirables ! Cet Esprit saint et vivifiant, glorifié, adoré par tant de prophètes ! Et puis encore :

> *Credo unam sanctam catholicam et apostolicam Ecclesiam*.
> « Je crois en l'Église sainte, catholique et apostolique. »

Chacun de ces mots était éclatant de sublimité, de force, de souvenir ; j'en étais ému à perdre connaissance, je me sentais élevé, fier, plein d'enthousiasme, de prier, moi faible et indigne, pour *cette grande, sainte et unique Eglise* catholique et apostolique, qui a traversé tant de siècles, tant

d’orages ! pour laquelle ont prié tant de familles, tant de héros, tant de saints, tant de rois !

Une pensée amère et triste venait se mêler à cet enthousiasme, à ces chants de gloire.

Je venais tout-à-coup à prévoir de nouveaux malheurs, de nouvelles persécutions pour elle. Je songeais aux jours d’abandon, de délaissement, et j’en aurais été accablé, sans la conclusion solennelle et assurée du *Credo*, qui m’arrivait plus forte, plus retentissante que tout le reste.

> *Et expecto resurrectionem mortuorum et vitam venturi seculi*. – *Amen.*
>
> « Et j’attends la résurrection des morts et la vie éternelle. – Ainsi soit-il. »

Telle est, mon cher ami, la voie où une main invisible me menait, ce qu’elle permettait que j’entendisse, et comment elle ouvrai t mon cœur. Dans ces jours de grâce, tout concourait à la guérison de mon esprit orgueilleux et rebelle. Je me souviens de la voix d’un enfant de douze ans environ, placé derrière moi, voix d’une douceur, d’une pureté, d’une mélodie telles, que je n’entendrai plus rien de pareil avant le ciel, s’il m’est réservé. Je voulais parler à cet enfant, savoir son nom, sa famille, ce qu’il était enfin ; j’ignore ce qui m’en a empêché, le trouble où il m’avait jeté peut-être. Je ne l’ai plus revu. Était-ce une apparition ?

Tout ce qui précède m’avait, comme vous devez le penser, bien préparé au dernier acte du service divin. Les prières qu’on peut lire pendant que ce sacrifice se consomme, sont de toute beauté, d’un charme exquis, dont je ne pouvais me rassasier.

Au dernier moment, le silence était universel parmi cette foule prosternée ; l’orgue jouait avec calme des accords célestes entre lesquels tombaient les sons lents, entrecoupés, de la cloche. Toute cette touchante et divine histoire du Christ se résumait dans mon âme ; toute cette Passion me revenait en mémoire ; je lisais dans les temps, je voyais les lieux, l’homme,

la Divinité ; j'étais en contact avec Dieu : il ne me manquait que de mourir, pour ne plus le quitter.

Après avoir lu ce qui précède, il me semble, mon ami, que je vous entends : Imagination, poésie que tout cela ! Vous dites mieux encore peut-être, et vous me faites, j'en suis certain, l'honneur de penser que mon âge et l'épuisement de mes sens amènent ce changement de conduite, beaucoup plus que la grâce et la raison divine.

A vous permis, et certes je ne m'en défendrais pas, si cette idée ne devait pas nuire à la cause que j'ai embrassée.

Non, mon cher enfant, je crois que des années de passions mutaient encore accordées, et que j'ai le bonheur d'en pouvoir faire le sacrifice au Dieu qui m'a tendu la main et ouvert les yeux. L'amour, surtout, me sollicite vivement encore ; mais la pensée et le remords du mal commis me consternent, m'arrêtent et me contiennent.

Il est temps de prier, de prier quand l'âme pourrait être encore sensible à d'autres biens ; plus tard, il n'y aurait plus de mérite à quitter le monde, lorsqu'il s'apprête à nous quitter.

Mais que sont ses joies et ses fêtes, mon Dieu, quand on a goûté à celles de la religion !

Il m'arriva aussi, un dimanche de l'été, de passer, le soir vers sept heures, par la place de Sainte – Catherine, et devant l'église de ce nom. Les portes en étaient encore ouvertes ; le soleil, déjà caché derrière les montagnes qui entourent la ville, rayonnait au-dessus des maisons avoisinantes, et lançait une clarté douce sur les trois lettres du fronton de l'église :

DEO.

Un ciel bleu, lamé d'or, couvrait cette inscription. J'entendis des chants et les sons de l'orgue. On finissait le Salut : la place de l'église était paisible, presque déserte ; toutes les maisons fermées. Quelques enfants, qui avaient échappé au regard de leurs mères, jouaient aux billes derrière un vieux pan de mur noirci par un récent incendie ; là, ils n'avaient nulle crainte d'être surpris.

Cependant la cloche tinta les coups lents et prolongés de la bénédiction du Saint-Sacrement ; dès le premier, ces enfants, qui jouaient avec une

extrême ardeur, accoururent comme si un ange les eût frappés d'une baguette de feu, et vinrent, haletants, émus, se précipiter à genoux devant le portail, en se signant avec une respectueuse tendresse. Je ne fus pas moins qu'eux poussé à me jeter dans la maison du Seigneur, où je reçus à genoux ces paroles admirables que le prêtre prononce du haut de son autel, en promenant le Saint-Sacrement sur la foule courbée, attentive et silencieuse. Ces paroles sont notées d'une manière sublime ; chacune d'elles faisait vibrer mon âme. Il y a un accent admirable dans ce récitatif, dans les silences dont il est coupé :

Benedicat et custodiat vos omnipotens et misericors Dominus, Pater.... et Filius.... et Spiritus sanctus. – Amen.

« Qu'il vous bénisse et vous garde, le Seigneur tout-puissant et miséricordieux, … le Père. le Fils… et le Saint-Esprit. – Ainsi soit-il. »

Ces mots prononcés, tous les fronts se relevèrent, et un prélude d'orgue céleste donna le ton de l'*Adoremus* :

Adoremus in æternum sanctissimum Sacramentum.

Chant ravissant et solennel, pour lequel toutes les voix se fondaient dans une douceur inexprimable, dans une mélodie divine.

Ce furent encore des larmes, des larmes abondantes, des rosées saintes qui trempaient mon âme ! Je bénis Dieu de m'avoir donné aussi une voix qu'on trouvait tendre et expressive dans le monde autrefois, et d'avoir permis qu'elle tremblât enfin d'une sainte ivresse, en chantant les louanges du Seigneur. Je sortis avec toutes ces bonnes gens, pour la plupart si pauvres, et qui finissaient leur jour de repos dans une prière qui achevait de les délasser ; avec cette foule d'humbles et de paisibles qui s'en

retournaient, confiants dans cette bénédiction, se préparer aux nouvelles fatigues qui les attendaient le lendemain.

Je les vis, le reste de la soirée, dans leurs habits de fêtes, se promener sur leurs boulevards, dans leurs places publiques, contents d'un peu plus de propreté dans leurs vêtements, et de jouir en paix d'une dernière heure de trêve à leurs travaux.

Je rentrai, portant dans mon cœur, et le gardant comme un trésor, le *Benedicat* qui encore y retentissait.

IV.

Sur un Évangile.

In illis diebus, exiit Jesus in montent orare.
« Dans ce temps-là, Jésus alla prier sur une montagne. »

Ce n'est pas, peut-être, une des plus remarquables pages du livre divin.

Cet Évangile ne contient aucune sublime parabole, aucun de ces points de morale et d'enseignement qui font, après dix-huit cents ans, l'admiration des hommes ; ce n'est point un des traits éclatants de cette histoire d'un Dieu mort dans d'affreux supplices ; et je ne saurais dire pourquoi j'en fus si profondément ému un jour d'office ordinaire.

Vous le comprendrez peut-être avec un peu d'attention.

In illis diebus, exiit Jesus in montem orare ; et erat per noctem in oratione Dei.

« Dans ces jours-la, Jésus alla prier sur une montagne ; et il était, durant la nuit, en oraison de Dieu. »

L’image de Jésus-Christ priant, et priant la nuit, me remue jusqu’au fond des entrailles. Il me semble que je le vois et que je l’entends. – Poursuivons.

Et cùm dies factus esset, vocavit discipulos suos, et elegit duodecim ex ipsis, quos apostolos nominavit : Simonem quem cognominavit Petrum, et Andream, fratrem ejus, Jacohum et Joannem, Philippum et Bartholomeum, Matheum et Thomam, Jacobum Alphei et Simonem qui vocatur Zelotes, et Judam Jacobi et Judam Iscariotem, qui fuit proditor.

« Et quand le jour fut venu, il appela ses disciples, et il choisit douze d’entre eux, qu’il appela ses apôtres : Simon, qu’il surnomma Pierre, et André son frère, Jacques et Jean, Philippe et Bartholomée, Mathieu et Thomas, Jacques fils d’Alphée, et Simon, qui fut appelé Zélotes, et Judas, frère de Jacques, et Judas Iscariote, qui le trahit. »

Cest en sortant de cette longue et nocturne prière, de cette méditation silencieuse, qu’au jour naissant, Jésus-Christ appelle ses disciples et qu’il choisit parmi eux ses apôtres. Quel moment pour lui, pour eux, pour nous ! J’assiste à ce spectacle et avec toutes les pensées qu’il m’inspire, le frisson me saisit. Le choix fait, il descend dans la campagne :

Et descendens cum illis, stetit in loco campestri, et turba discipulorum ejus, et multitudo copiosa plebis, ab omni Judœâ, et Jerusalem, et maritimâ, et Tyri et Sidonis, qui venerant ut audirent eum, et sanarentur à languoribus suis. Et qui vexebantur à spiritibus immundis, curabantur : et omnis turba quœrebat eum tangere ; quia virtus de illo exibat et sanabat omnes.

> « Et, descendant avec eux, il s’arrêta dans un lieu champêtre avec la foule de ses disciples, et la multitude immense du peuple venu de la Judée, de Jérusalem, de la mer de Tyr et de Sidon, qui venaient pour l’entendre et être guéris de leurs langueurs. Et ceux qui étaient tourmentés des esprits immondes étaient guéris. Et toute cette foule cherchait à le toucher, parce qu’il sortait de lui une vertu qui les guérissait tous. »

Qu’on se figure, par la pensée, ce que ce devait être, qu’une telle réunion autour du fils de Dieu !

C’était dans la campagne, au premier rayon du jour. (il était pur, sans doute), à cette belle et vive lumière d’orient, dans ces champs d’oliviers, de lauriers, de myrtes ;… ou sur des rochers sévères.

Je ne perds rien d’une telle scène, avec la disposition que Dieu accorde à mon cœur en ce moment.

Quelle simplicité dans ce récit ! quelle pureté ! Ils venaient tous chercher un remède à leurs langueurs. Comme de nos jours, sans doute, les hommes étaient tourmentés aussi de ces autres langueurs, mal des sociétés avancées, de ces langueurs, fruit des passions excessives et des curiosités coupables de l’esprit.

> *Et sanahat omnes !*
> « Et il les guérissait tous ! »

Le charme est ici, pour moi, tout-à-fait inexprimable ! Je n’ai rien lu au monde qui me calme et me rafraîchisse le cœur et le touche à ce point.

Pourquoi ? Je l’ai dit en partie, je crois ; mais après cela je ne saurais en rendre compte. Je le pourrais d’autant moins, que j’etais assez distrait durant l’office qui se célébrait alors, que mon âme était peu attentive, que mon esprit était peu satisfait du sermon qui commençait, lorsque mes yeux tombèrent sur ce simple Évangile, et amenèrent un des plus délicieux recueillements, que j’aie ressentis.

V.

Arthur à Louise de

Cette première ferveur de propriété et de sentiments religieux a fait négliger tout le reste, chère cousine ; oublier, non.

Je me suis fait informer de Julie et de son fils, ils ont quitté momentanément leur asile ; sa mère, au lit de mort, l'a demandée ; il a fallu entreprendre un long voyage avec de bien faibles économies. Les gens de la bourgade maritime en sont fort inquiets, je le deviens beaucoup, et tout ce que j'entends augmente mon trouble, mon regret, mon remords. Mon fils gagne déjà tous les cœurs. Un vieux marin qui approvisionne la maison en fait des récits qui enchantent et intéressent mon petit office. J'ai fait monter hier ce bon homme, et après l'avoir entendu, je suis, le soir, descendu au vieux bourg, où j'ai revu avec une émotion tendre et douloureuse les tilleuls coupés et le rosier du Bengale au bord de la mer : tout est fermé, c'est comme la mort ; de-là je me suis rendu chez le curé. Julie doit revenir avec son fils, elle l'a promis. J'ai chargé le saint homme d'une lettre, de dons, qu'il fera parvenir ; il sait où est Julie, mais il lui est interdit de le faire connaître à qui que ce soit. J'ai regagné tristement et tout rêvant ma demeure, j'ai travaillé bien long-temps dans la nuit, et vous envoie le fruit de ce travail, de celui des journées précédentes, désirant que votre amitié y trouve quelque motif d'espérance.

MÉDITATIONS.

I.

Que je porte légèrement le poids des fautes passées ! et cependant, que ces fautes sont grandes !

Que d’erreurs, que d’offenses, que de torts à réparer ! et que fais-je pour cela !!!

– Je suis heureux ! – Le silence, l’étude, les affections m’environnent dans une délicieuse retraite où tout prospère, où tout me réussit, où la Providence conduit ma main vers les trésors de la sagesse et de la religion, où me parlent, chaque jour, par leurs œuvres familières, Racine, Bossuet, saint Augustin et Fénelon. Les jours s’écoulent dans la contemplation des merveilles les plus sublimes de la nature et du génie, et le passé, si coupable, si triste, ne vient pas seulement me troubler, quand son souvenir devrait déchirer mon âme, y enfoncer ses dards les plus aigus. Le sentiment du remords et du repentir m’atteint sans doute ; mais je n’en souffre pas, à vrai dire.

Mon Dieu ! cette sécurité est-elle un piège de votre immortel ennemi, de celui des hommes, ou un signe de votre clémence et de votre prédilection ?

Est-ce là le prix de votre puissance reconnue, de mes passions combattues, de mes sentiments bien vifs et bien tendres pour vous, mais si stériles encore, au prix de ce qu'ils devraient être ? Obtient-on déjà de si grandes grâces, rien qu'à aimer ce qui est grand, ce qui est beau, ce qui est saint, ce qui est sublime, ce qui est délicieux !

Rien qu'à découvrir la beauté du culte que votre divin Fils nous a enseigné ! je voudrais le leur faire savoir à tous, pour qu'ils prissent goût à l'ordre, à la paix et à la prière.

Cet avantage, si grand en lui-même, qu'il est déjà la joie et le bonheur, donne-t-il donc tous les autres biens ? et possède-t-on la terre, rien que pour aimer le ciel ?

Eh quoi ? nulle amertume ne me dévore ! je songe sans tortures à mes déplorables passions et à leurs excès, au mal qu'elles ont fait, à l'insensibilité dont elles m'avaient frappé, aux chagrins dont elles ont abreuvé des êtres chéris, à de si belles années perdues dans l'inutilité des plaisirs, dans l'oubli presque complet de votre saint nom ! Quelle est cette confiance, ô mon Dieu, ou cet endurcissement ? Est-ce une suite de votre courroux, ou un commencement de récompense ?

Eh ! de quoi, mon Dieu, me récompenseriez-vous ?

Si j'avais eu la force de faire le mal tout entier, ne l'aurais-je pas fait ? N'en ai -je pas eu l'intention, la volonté ? Ne l'ai-je pas tenté ? Ne vous ai-je pas maudit avec fureur de m'avoir retiré les moyens de le faire ? N'ai-je pas pleuré, avec des cris de rage, de l'impuissance où vous m'aviez mis de ne pas devenir le plus misérable et le plus infortuné des hommes ? Ne vous ai-je pas maudit pour cette dernière voix, qui criait sans cesse pour m'arrêter, et qui m'arrêtait sur les bords du plus profond de l'abîme ? N'ai-je pas fait comme celui qui insulterait l'homme qui l'aurait retiré du précipice, parce qu'il l'en aurait enlevé sanglant et déchiré ? De quoi donc puis-je me prévaloir envers vous, ô Seigneur ! et comment ai-je mérité la paix que vous m'accordez ? Serait-ce donc que, comme cela nous arrive quelquefois entre nous autres, faibles créatures, vous aimez encore ceux qui vous offensent, lorsqu'ils pleurent et lorsqu'ils vous aiment et vous bénissent en vous offensant ?

Est-ce donc, Seigneur, que vous me comptez si haut le peu de bien que je fais sur cette terre et les louanges que je vous donne de toute la tendresse de mon cœur ?

Seigneur, ô mon Dieu, que vous êtes bon, grand, généreux, miséricordieux ! Qui ne s’applaudirait, qui ne se glorifierait de se donner à vous, ou seulement d’aller vers vous ? Vous avez, dès ici-bas, des sentiers célestes. Qu’ai-je donc fait pour qu’il me soit permis d’y marcher ?

Ah ! que vous me rendez confus et reconnaissant !

II.

Un des derniers jours d’Octobre.

Me voici depuis quelques jours occupé du défrichement d’une portion de terre hérissée de ronces et de buissons, sur laquelle je rêve déjà des pommiers et des cerisiers en fleurs, une herbe fraîche et ces *tranquilles* marguerites, comme les appelle *Obermann* dans une de se bonnes inspirations.

La beauté des derniers jours de l’automne favorise ce travail difficile, et diminue de quelque chose la fatigue des terrassiers, que, du reste, je n’entends jamais murmurer, ni se plaindre.

La plupart se lèvent avant le jour, pour arriver à l’heure où commence le travail. Une distance assez longue les sépare de mon habitation ; des chemins toujours difficiles et souvent impraticables, qu’il faut reprendre le soir après de rudes fatigues. Plusieurs ont des femmes ou des enfants malades, qui consument ce peu d’argent qu’ils gagnent avec tant de peine !

Mais tous sourient à ce beau temps inespéré des jours avancés de l’automne ; leurs conversations, plus animées que de coutume, renferment, entre autres, une phrase que j’entends depuis quelques jours avec un attendrissement inexprimable ; elle est répétée, commentée sur tous les

tons, de toutes les manières, avec des inflexions de voix qui me vont à l'âme :

« Quel beau temps pour *nos blés !* – Précieux temps ! – Monsieur, voilà un bien beau « temps pour nos blés ! »

Pauvres gens ! ils m'émeuvent et m'instruisent profondément.

En les regardant, en les écoutant, je suis arrivé à goûter une indicible joie, rien qu'à voir rayonner ce beau et doux soleil sur un arbre que j'ai planté, et à trouver le strict nécessaire proprement servi sur ma table ; rien qu'à jouir du silence, de la retraite, de la lecture, ou d'une innocente occupation ; et je m'écrie vingt fois le jour, comme les Pères des déserts : « Seigneur, c'est assez ! je mourrai de douceur si vous ne modérez ma joie. » Mais eux disaient cela après avoir bu de l'eau du désert et mangé des racines ; il est vrai que c'était aussi après avoir prié. – Nourriture céleste et abondante qui donne à tout une exquise saveur ! – Comme cet ordre de pensées et ce genre de vie calment et réparent l'âme ! Que le silence de ces bois dépouillés, mais tranquilles sous le soleil d'automne, est pénétrant et instructif ? Que de tableaux attachants, fertiles pour l'âme en sainte espérance, et en confiance infinie aux bontés de Dieu !

Les jours les plus riants de la belle saison, tout splendides qu'ils sont de fleurs ou de fruits, n'ont pas ce charme des jours de labeur protégés par des temps cléments et favorables. Le travail de l'homme s'unissant aux soins de la Providence, a quelque chose de saint, d'attendrissant, qui ne saurait se rendre.

Dans les beaux jours, tout est bien ; mais on oublie souvent comment cela est venu ; le mot de *nature* semble exprimer tout ; mais, aux jours mêlés de l'automne, on voit avec reconnaissance et un intérêt qui améliore le cœur, ce qu'il en coûte à l'homme pour rendre la terre riante et féconde. Rien n'élève et n'ennoblit davantage. C'est la aussi une union sainte avec Dieu.

Dieu et l'homme travaillant ensemble ; cela est sublime. – Le mal paraît endormi ou vaincu.

Ces jours sont assez rares ; ils pénètrent de leur harmonie et de leur douceur ; tous jusqu'aux animaux sont paisibles et soumis, et je n'entends ni imprécations ni jurements.

J’arrête souvent mon cheval au milieu des chemins ruraux que je traverse de préférence, et je demeure attendri jusqu’au fond du cœur des tableaux qui s’offrent à moi : Voici les charrues actives qui passent sous les pommiers jaunis ; le sac de bon grain est debout au milieu du champ, que parcourt en tous sens la herse traînée par de bons jeunes et vieux chevaux, qu’on a soin d’atteler ensemble, image de la vigueur et de l’expérience unies. La terre destinée à la semence a un aspect d’ordre qui est une véritable beauté.

Demain, ces blés seront faits, *bien faits*, comme on dit. Le laboureur prendra quelque repos. Jusque-là, il ne se donnera point de trêve : ce sera l’occupation et l’entretien de tous ses moments.

Peu de jours sont passés, et déjà ces blés, comme les gazons d’un parc anglais, s’étendent au loin avec des nuances et des ombres variées jusqu’aux bords des chemins et le long des haies des fermes. Il y en a des plaines immenses qui sont la part des riches, et de petits coins qui sont le trésor du pauvre, et qu’il entoure et veille avec un soin plein d’affection. Tout auprès on sent le parfum des pommes qu’on récolte dans les enclos, et qui tombent sur l’herbe verte encore, parmi les larges feuilles sèches qui s’échappent des arbres secoués, comme des pluies d’or.

O semences du Seigneur ! levez et mûrissez ; et quand vos grains recueillis seront devenus le pain des familles, ce pain que nous autres insensés des villes mangeons avec tant d’indifférence et d’oubli, le pauvre, toujours chrétien, lui, n’entamera pas sa nourriture unique, la vie de ses enfants, sans faire, avec la pointe de son couteau, cette croix dont il salue le jour et la nuit et tous les actes de son existence laborieuse ; il remerciera Dieu du bienfait accordé à ses peines ; il lui demandera de bénir encore les travaux auxquels il s’apprête, et pour lesquels il se fortifie.

Aliments de l’homme, vous êtes d’abord la parure et la beauté de sa demeure !

Vous renfermez de grands mystères ! Ils devraient souvent y songer, ceux qui vivent dans la fange des villes, dans leur corruption, dans leurs révoltes : à voir ce qu’il faut d’ordre, de résignation, de peines, pour féconder la terre et faire vivre ceux qui l’habitent, ils deviendraient plus calmes, peut-être, et meilleurs.

C’est avec ces pensées que j’arrive jusque dans ma retraite, et qu’environné des livres saints dont je me suis fait comme une barrière, je m’écrie : « Jours de bénédiction, beau temps, air doux et pur qu’on n’espérait plus ; herbe verte et si belle sous ces rayons qui ne la brûlent plus et qu’elle reçoit avec amour ; solitude, silence, éloignement du bruit et des passions des hommes ; délices de l’homme contemplatif et apaisé, qu’ai-je fait pour vous goûter avec cette plénitude et ces transports ?…

Et je suis tenté de tomber à genoux à toutes les places ; et mon cœur n’est qu’une prière continuelle. Un chant de reconnaissance arrive de mon cœur à mes lèvres. C’est comme une tendresse infinie qui m’inonde de je ne sais quels sentiments pleins d’émotion qui se forment de tout ce qu’il y a de beau, de bon, de noble dans la créature déchue, mais pardonnée, exilée du ciel, mais remise dans la voie qui le fait retrouver. Je ne sais rendre ce que j’éprouve que par ce cri sublime de saint François de Sales :

« Mon cœur, mon cœur ! Dieu est ici !!!

III.

19 Novembre

Je me suis levé aujourd’hui avec un profond abattement, un sombre découragement de moi-même. Une longue méditation sur les fautes de ma vie, sur les jours passés si pleins et si vides, m’a conduit à un amer dégoût de mon être, à une tristesse que le jour brumeux, qui commençait avec lenteur et peine, rendait, d’instants en instants, plus amère et plus déplorable.

Dans cet état, et après une courte prière troublée par cet indéfinissable malaise de l’âme et du corps, qui n’est point la maladie ni la mort, et qui tient de toutes deux, j’ai ouvert la *Journée du Chrétien*, par M. de La Mennais, et comme si Dieu eût marqué la page, voici ce que j’ai trouvé :

« Ne désespère point, ô mon âme ! console-toi, aie confiance ; si tu as péché et que tu aies reçu quelque blessure, voilà ton Dieu, voilà ton médecin prêt à te guérir. Il est assez a puissant pour te pouvoir remettre en unmo-ment tous tes péchés, et assez bon, assez miséricordieux pour le vouloir. Tu t'effraies peut-être, parce qu'il est ton juge ; mais res-pire, mon âme, car s'il est ton juge, il est aussi ton défenseur. Il est ton défenseur, pour t'excuser et te justifier si tu te repens ; il est ton juge, non pour te condamner, mais pour te sauver, si tu t'humilies. Sa miséricorde est infiniment plus grande que ton iniquité ; et je dis ceci, non pas pour que, persévérant dans le crime, tu te rendes indigne de sa miséri-corde, mais afin que, t'éloignant du mal, tu ne désespères point de sa clémence et de son pardon. Ton Dieu est la douceur et la suavité même : qu'aimer, que désirer, si ce n'est lui ? Il est plein de tendresse pour tous les ouvra-ges de ses mains. Quand donc tu penses à lui, quand tu t'occupes de lui, rejette, rejette bien loin tout sentiment de terreur, toute idée de sévérité et d'amertume. Si on le dit ter-rible, ce n'est pas qu'il soit tel en lui-même : il n'est terrible que pour ceux qui, abusant de sa patience, diffèrent de se repentir. Ne sois point consternée de ton imperfection, car ton Dieu ne te méprise pas parce que tu es imparfaite et infirme, mais il t'aime parce que tu travailles et aspires à cesser de l'être. Bien plus, il aidera ta persévérance ; il te rendra plus parfaite que tu n'eusses osé l'es-pérer, et, ornée de sa main, ta beauté sera sans égale, comme sa tendresse. »

Cette lecture me calme et me fortifie un peu, elle me met sur la voie des adoucissements.

Non, ce n'est point un rêve, un hasard, que ces *livres entr'ouverts* (comme les nomme saint Augustin) pour les cœurs qui cherchent la paix de Dieu. N'est-ce pas, dites-moi, comme la voix d'un être vivant qui nous parle ? Certainement, dans les six cents pages de ce recueil que je tiens, nulle prière, nulle méditation ne contenait à ce point les besoins de mon âme en ce moment, ne renfermait les consolations, les encouragements, les espérances que je sentais perdus en moi.

J'ai pris ce livre sans savoir ce que je lui demandais, et vous venez de voir ce qui d'abord est venu à mon secours.

Je l’ai copié pour que vous, qui ouvrirez ces pages dans une pareille situation, vous ayez le bonheur de rencontrer aussi cette salutaire confiance dans la miséricorde divine, dont l’oubli est une offense si grave envers le Seigneur.

Je me suis souvenu, alors, qu’aux jours du monde et des passions, dans ces coupables tristesses des amours déçus ou contrariés, j’ouvrais aussi des livres bien différents, et qu’ils servaient les misérables besoins de ce cœur, alors plein d’agitations.

C’était M^{me} de Staël, c’était Chateaubriand, c’était Lamartine ! Il y a vraiment une immense et secrète attraction des corps et des pensées, il y a en ce monde, des choses qui s’appellent, qui se répondent, qui se trouvent, et les plus éloignées ; et, dans tout cela, un mystère qui fait croire à tout ce qui est surnaturel, à tout ce qui est inexplicable.

IV.

Sur une Lettre de saint François de Sales.

Jamais la simplicité de cœur ne s’allia à un plus haut degré à la grandeur et à la noblesse des sentiments que dans la lettre dont j’ai à vous entretenir aujourd’hui : la voici tout entière et telle que je l’ai trouvée dans le Recueil des Lettres chrétiennes.

« Nous serons bientôt en l’éternité, madame, et lors nous verrons combien toutes les affaires de ce monde sont peu de chose, et combien il importait peu qu’elles se fissent ou ne se fissent pas. Maintenant, néanmoins, nous nous empressons comme si c’étaient des choses grandes. Quand nous étions petits enfants, avec quel empressement assemblions-

nous des morceaux de tuiles, de bois, et de la boue, pour faire des maisons et petits bâtiments ! Et si quelqu'un nous les ruinait, nous en étions bien marris et pleurions : maintenant, nous connaissons bien que tout cela nous importait fort peu. Un jour nous en ferons de même au ciel, où nous verrons que nos affections au monde n'étaient que de *vraies enfances*.

« Je ne veux pas ôter le soin que nous devons avoir de ces bagatelles, car Dieu nous les a commises en ce monde pour exercice : mais je voudrais bien ôter l'ardeur et la chaleur de ce soin. Faisons nos enfances puisque nous sommes enfants ; mais aussi ne nous morfondons pas à les faire : et si quelqu'un ruine nos mai-sonnettes et petits dessins, ne nous en tourmentons pas beaucoup ; car aussi, quand viendra le soir auquel il faudra se mettre à couvert, je veux dire la mort, toutes ces maisonnettes ne seront pas à propos ; il faudra se retirer en la maison de notre Père. Soignez fidèlement vos affaires ; mais sachez que vous n'avez point de plus dignes affaires que votre salut. »

Quel charme ! n'est-il pas vrai ? Quelle raison délicieuse et pénétrante ! Elle excite je ne sais quelle tristesse douce sur nous-mêmes qui fait venir le sourire aux lèvres, qui fait prendre en une pitié modérée et sage nos soins d'ici-bas. Cela est suave, sublime, sensé, aimable, fort et charmant. Le cœur en est réjoui, satisfait, adouci, apaisé ; ce sont comme des gouttes divines, qui le pénètrent et le guérissent. Remarquez-vous la beauté, la hauteur de ce début d'un style inimitable et qu'envoie seul l'Esprit saint : « Nous serons bientôt en l'éternité, Madame, et lors nous verrons combien les affaires de ce monde sont peu de chose ! » Puis, quelle grâce et douceur dans cette comparaison des jeux d'enfants et de leurs petits bâtiments avec nos affaires et édifices !

Quelle prudence et quelle réserve utile dans ces paroles :

> *Je ne veux pas ôter le soin que nous devons avoir de ces bagatelles, car Dieu nous les a commises en ce monde pour exercice : mais je voudrais bien ôter l'ardeur et la chaleur de ce soin.*

– Oh ! je me le suis bien promis, en songeant à cette triste et fiévreuse agitation que m’ont si souvent donnée mes intérêts à défendre et mes revenus à augmenter : j’ôterai l’ardeur et la chaleur de ce soin. La confusion me saisit l’âme lorsque je songe à tous ces misérables troubles de la vie, si indignes de l’importance que nous y attachons.

Et enfin, peut-on se répéter trop de fois ces hautes paroles :

« Car aussi, quand viendra le soir, auquel il faudra se mettre à couvert, je veux dire la mort, toutes ces maisonnettes ne seront pas à propos. »

Le moyen de tenir à cela, mon ami, si l’on n’a pas une âme condamnée à n’être que propriétaire et marchande de toute éternité !

Voilà que le soir du jour où je fis cette lecture, je pris Bourdaloue, et, sans y chercher en aucune manière rien de particulier, conduit vaguement par le sujet dont j’étais rempli, mais ignorant qu’il s’en fût seulement occupé, je tombai sur l’éloge de saint François de Sales ! – Admirez avec moi ces rencontres ! – Ceux qui voient partout le hasard, et même dans les choses les plus sublimes de la création, ne manqueront pas de lui faire les honneurs de ce singulier rapprochement

Il m’est impossible d’en juger ainsi : il n’est, pour ainsi dire, plus un jour de ma vie où je ne sente, aux directions de mes moindres mouvements, que la main de Dieu prend la mienne, s y pose et la conduit.

Quelle touchante et complète analyse de la vie du saint ! Rien n’y manque, ni la gloire, ni l’humilité.

Cet éloge est long, mais de temps en temps il se résume en quelques lignes, dans une phrase, dans un mot :

> *Lex mansuetudinis !*
> « La loi de douceur ! »

Voilà où s’absorbent toutes les qualités, toutes les vertus, tous les succès de ce nouvel apôtre du Seigneur.

Et toujours il y revient : *Mansuetudo multiplicavit me,* dit-il partout. « La douceur m’a multiplié. » Mot charmant, qui explique tout et qui doit attirer nos cœurs vers ce précieux et rare trésor. Oh ! si cette loi d’un homme était

la loi du monde, quel changement dans notre destinée à tous ! La loi de clémence, d'indulgence, de charité, la loi de douceur, en un mois,t, *lex mansuetudins*, appliquée au règlement de notre vie, à nos rapports avec nos semblables, peut-on s'en figurer les suites sans attendrissement ?

Bourdaloue nous fait voir tout ce qu'en recueillait saint François de Sales : « De la, dit-il, ces bénédictions abondantes que Dieu donnait à son ministère ; de là, ces soupirs que pous-saient vers le ciel les auditeurs, et ces larmes qui coulaient de leurs yeux ; de la, ces fruits de pénitence qu'il recueillait après ses prédica-tions évangéliques. » A ces admirables paroles, la confusion et le trouble me saisissent, quand je songe combien cette loi divine était opposée à ma nature, à mon caractère combien souvent encore elle s'éloigne de moi ! Mais aujourd'hui, du moins, je l'aime, je l'admire et la désire, et je demande qu'elle me soit accordée pour ne plus m'abandonner jamais.

V.

Des Cendres, par Bourdaloue.

Memento, homo, quia pulvis es, et in pulverem reverteris.

« Elles nous apprennent que, non-seulement la mort détruira ce fantôme de grandeur et de fortune après lequel nous courons, mais que notre mémoire même périra ; qu'on ne parlera plus de nous, qu'on ne pensera plus à nous, qu'on se consolera de notre perte ; que quelques-uns s'en réjouiront ; que nos proches seront les premiers à nous oublier ; que ces amis sur qui nous comptions, se lasseront bientôt de nous pleurer ; que l'indifférence des uns, que l'ingratitude des autres, effacera dans peu de jours le souvenir des bons offices que nous avons rendus ; et que tout ce que nous aurons fait dans une autre vue que celle de Dieu, sera semblable à la poussière que le vent emporte ; car, ainsi le concevait Job :

Memoria vestra comparabitur cineri.
« Votre souvenir sera comme de la cendre. »

« Elles nous apprennent que toutes ces grandeurs dont le monde se glorifie, et dont l'orgueil des hommes se repaît, que cette naissance dont on se pique, que ce crédit dont on se flatte, que cette autorité dont on est si fier, que ces succès dont on se vante, que ces biens dont on s'applaudit, que ces dignités et ces charges dont on se prévaut, que cette beauté, cette valeur, cette réputation dont on est idolâtre, que tout cela, malgré nos préventions et nos erreurs, n'est que vanité et que mensonge. »

Peut-on lire, dites-moi, quelque chose de mieux pensé et de plus richement exprimé ? Avec quelle abondance viennent ici les mots, dans leur juste valeur et dans toute leur puissance ! Il y a trois hommes que vous retrouverez toujours marchant avec cette autorité et cette sainte vigueur : Bossuet, Bourdaloue et Massillon. Quelque jour, et à quelque page que je les ouvre, je les rencontre éclatants, simples, rayonnants, pénétrants de sagesse, de raison et de sublimité.

VI.

Il faut s'abattre aux pieds du Sauveur !

Cette parole est de Fénelon. J'en ai souvent médité la beauté, la grandeur, l'importance et toute l'inspiration.

Il faut s'abattre aux pieds du Sauveur !

Haletant, brisé, vaincu, indigne, coupable, il faut y tomber, et là, on pleure et on respire ; et nos regards osent s'arrêter sur les cieux que nous avions perdus !

Nous nous souvenons qu'il y a un Médiateur, une intervention clémente et céleste, un Sauveur ! Et, après mille offenses et tant de larmes insensées,

cette pensée, si long-temps étouffée, nous revient, et, tout éperdus, nous venons *nous abattre aux pieds du Sauveur ! Il le faut !* Et si on se relève, que ce soit pour embrasser son corps et baiser ses divines blessures.

S'abattre aux pieds du Sauveur ! Cest se soumettre, c'est se résigner, c'est se confier à une miséricorde immense.

On ne se serait point abattu à cette place, si on n'avait reconnu que la est le seul repos possible aux cœurs fatigués, aux ames navrées.

Mais là, tout se retrouve, là, on croit ouïr ces rassurantes paroles que saint Antoine entendit au désert, lorsque, dans une vision qu'il eut, les démons lui barraient rentrée du ciel, en demandant qu'il rendît compte de ses actions *depuis sa naissance*. Les anges s'y opposèrent, en disant :

Quant à ce qui est du commencement de sa vie, notre Seigneur le lui a remis.

Abattus aux pieds du Sauveur, espérons qu'il en sera de même pour nous.

Le temple était resté ouvert durant nos courses et nos absences criminelles, il l'est encore, et nous nous y précipitons.

Qu'allions-nous donc chercher ailleurs ? Comme un animal errant et abandonné, nous allions fouiller dans la fange et les ordures pour trouver, quoi ?.. la vie, ou plutôt l'oubli de la vie, et quelle vie, mon Dieu ! quel oubli !! Nous avions d'amers chagrins, des tortures de cœur déchirantes, des angoisses inexprimables ; notre corps était meurtri, brûlant, et nous nous roulions dans les flammes et dans la boue pour éteindre ces feux, pour guérir ces blessures, et le Sauveur était là, et nous *pouvions nous abattre à ses pieds !* nous rouler sur les marbres de ses autels, ou sur les gazons rafraîchissants qui entourent ses calvaires !

VII.

Vies des Pères du Désert.

Il n’est peut-être point de foi assez vive, de nos jours, pour croire aux miracles et aux prodiges rapportés en tant d’endroits de ce livre ; mais il est peu de cœurs qui puissent demeurer tout-a-fait insensibles à la candeur, à la tendresse, à la simplicité calme de tels récits.

La vie pure de ces hommes de prière, de privations et de larmes, est une immense révélation de la possibilité de la présence de Dieu dans les existences terrestres.

Cette vie tout entière de méditations, de travaux utiles, d’élans, de pieuses résolutions, de psaumes chantés sous des palmiers, au bord des fontaines, est un miracle plus grand que tous les événements surnaturels dont étaient remplis les jours de ces solitaires.

La manière dont ils entendent parler les uns des autres porte un caractère de vérité auquel il est impossible de se refuser. Leurs entretiens, les visites qu’ils se font, sous ce beau ciel de l’Orient, ont un charme plein d’une naïveté sublime. Et tout cela, mêlé à tant de science, d’éloquence, de profonde et divine sagesse ! Ecoutez !

« Un jour, lorsqu’à la prière du soir les solitaires s’étant assis, méditaient, selon leur coutume, l’histoire sainte, l’un d’eux, prenant la parole, donna l’explication du saint tabernacle par saint Pacôme, qui, disait-il, a le premier assemblé des solitaires dans le monastère de Tabenne. Il ajoutait : Par l’assistance de Dieu, j’y ai beaucoup profité, et je crois que le souvenir que j’ai d’un homme si saint sera cause que Dieu me pardonnera tous mes péchés. Théodore fut extrêmement touché de ce discours, et il fit en lui-même cette prière : « Mon Dieu ! s’il y a dans le monde un homme si juste, rendez-moi digne de le voir et d’accomplir, a son imitation, tous vos commandements, afin qu’opérant mon salut avec lui, je mérite de posséder ces biens éternels que vous avez promis à ceux qui vous aiment. » Ainsi, ne pouvant résister aux traits de l’amour de Dieu qui lui pénétraient le cœur, il parlait de la sorte et répandait en même temps quantité de larmes. »

L’amitié qui unit bientôt Théodore et Pacôme a de bien autres belles et saintes tendresses : Théodore reçoit des grâces de Jésus-Christ en « très grande abondance. » Il devient extrêmement prudent dans ses actions et dans ses paroles, « admirable en humilité, exact à jeûner, « attentif à veiller, soigneux de prier, » et enfin il n’omettait jamais rien de ce qui pouvait

l’avancer dans la vie spirituelle. Il consolait ceux qu’il voyait accablés de tristesse, corrigeait ceux qui étaient tombés en quelque péché. Saint Pacôme, le voyant vivre d’une manière si admirable, l’aimait uniquement en son cœur, – Quel charme, quelle douceur !

Dans beaucoup d’autres endroits, les enseignements prennent encore un plus haut caractère.

Saint Antoine dit un jour à ses disciples, assemblés dans le désert : – « Je meurs tous les jours. »

« N’ayons donc aucun désir de rien posséder ; car, quel avantage y a-t-il de posséder des choses que nous ne saurions emporter avec nous ? Mais efforçons-nous d’en acquérir qui nous suivront dans le tombeau ; comme la prudence, la justice, la tempérance, la force, l’intelligence des choses saintes, la charité, l’amour des pauvres, la foi en Jésus-Christ la douceur d’esprit et l’hospitalité. En possédant toutes ces belles qualités, elles nous feront obtenir d’être reçus dans l’heureux séjour de ceux qui sont doux et humbles de cœur. »

Cette accumulation des choses nécessaires au salut, ne vous semble-t-elle pas des plus justes et des plus éloquentes ? 1.

Ce qui suit n’est pas une moins belle source de vertu et de céleste bonheur.

Il donnait continuellement ces préceptes à ses solitaires : « Ayez une ferme foi en Jésus-Christ ; aimez-le de tout votre cœur ; conservez votre esprit pur de toutes mauvaises pensées, votre corps de toutes sortes d’impuretés. Ne vous laissez point tromper par la gourmandise, ainsi qu’il est écrit dans les proverbes. Fuyez la vanité. Priez sans cesse. Chantez des psaumes le soir et le matin. Repassez continuellement dans votre esprit les préceptes de l’Écriture. Souvenez – vous de cette belle instruction de l’apôtre : « Jugez-vous et éprouvez-vous vous-mêmes. »

Il ajoutait, qu’un moyen fort utile pour se préserver du péché, était que chacun marquât et écrivît ses actions et les mouvements de son âme, comme s’il eût dû en rendre compte à quelqu’un.

Qu’on veuille bien examiner le caractère de ces recommandations, et l’on se sentira frappé au cœur par une si haute prudence, par une prévoyance si affectueuse. Ces enseignements nous semblent supérieurs à toute

philosophie, à toute sagesse antique ; on ne peut les trouver dans aucune langue que dans la langue chrétienne.

Cette terrible parole : te Je meurs tous les « jours, » on l'écoute à peine tant que montent nos jours ; on a la santé, la puissance, les joies, les passions, on se prodigue, on se dissipe à torrents ; mais, lorsque ces jours descendent, lorsque des avertissements intérieurs se font entendre, il nous faut bien écouter cette voix triste et salutaire, qui gémit sans cesse, et dit : « Tu meurs tous les jours. » Et il y a long-temps que nous mourons ainsi ! Hélas ! depuis le jour où nous sommes venus au monde. Nous étions sourds et insensibles à cet enseignement ; tout nous en détournait. Mais, au soir de la vie, il faut bien y songer ; et que deviendrions-nous, si notre âme s'était perdue et fermée de manière à ce qu'après cette parole terrible : – « Tu meurs tous les jours, » celle de Jésus-Christ ne pût se faire entendre, pour nous dire : « Tu revivras à jamais dans le sein de Dieu si tu as suivi « ma loi ! »

Arrivé au dernier de ces jours, qui tous appartiennent à la mort, tu pourras dire cette simple et sublime parole de saint Hilarion, qui près de mourir, les yeux encore ouverts, s'écriait : « Sors, mon âme : que crains-tu ? Sors, « mon âme, de quoi as-tu peur ? Tu as servi « Jésus-Christ, et tu crains la mort ! »

Néanmoins, je conseille à bien peu de personnes la lecture de ce livre, ou, au moins, il faut qu'elle vienne après beaucoup d'autres qui vous y auront préparés. Les peintures de ce zèle excessif et sans bornes, de ces épreuves du démon, toujours visible et agissant, ébranleraient toute foi incertaine, et, comme les philosophes du dix-huitième siècle, on pourrait être entraîné assez rapidement aux dédains et aux moqueries.

Ce serait un travail beau et utile, que d'extraire des vies des Pères du désert tout ce qui est morale et philosophie religieuse ; leurs prières sont aussi, pour la plupart, d'une beauté et d'une ferveur bien touchantes.

Celle où saint Pacôme demande à perdre le souvenir des choses passées, pour s'avancer toujours de plus en plus, a répondu à un bien grand besoin de mon cœur.

« O mon Dieu ! disait-il, purifiez entièrement mon cœur afin qu'il s'élève sans cesse vers vous. » Et les nuits se passaient dans ces oraisons, dans ces

paroles mêlées de soupirs et de larmes, et faisant résonner les cordes « de cette lyre spirituelle de son âme, » qu'il était si accoutumé à toucher en la présence de son Sauveur et de son Maître : « Dieu est notre force et notre refuge Il nous assiste dans nos plus grandes tribulations. Et ainsi, quand la terre serait changée de place, je ne serais point ému de crainte. » Il disait encore ces belles et humbles paroles.

« Je n'ai point de honte de pleurer en présence de tous, sachant que mes crimes sont tels que je dois m'efforcer de les expier par de continuels ruisseaux de larmes ; et que, quand je verserais mon âme par mes yeux, je ne ferais rien de trop, puisqu'il n'y a point de satisfaction qui égale mes offenses. »

VIII.

L'Aumône.

« Ce ne sont pas tant les pauvres qui prient pour nous que l'aumône même. Que le pauvre prie ou qu'il ne prie pas, l'aumône prie toujours. Un des moyens les plus efficaces pour toucher Dieu en votre faveur, c'est de lui envoyer, selon la figure de l'Évangile, des médiateurs qui lui parlent pour vous et qui s'engagent à consommer l'affaire de votre conversion et celle de votre salut et de votre sanctification. On s'étonne quelquefois de voir des pécheurs changer tout-à-coup ; des libertins et des impies renoncer à leurs habitudes et s'attacher à Dieu ; des aveugles et des endurcis se reconnaître, et devenir sensibles aux vérités éternelles ; des impénitents de plusieurs années, par une espèce de prodige, après une vie déréglée et dissolue, mourir de la mort des saints. Mais moi, je n'en suis pas surpris, si ces pécheurs, si ces impies et ces libertins, si ces aveugles et ces endurcis, si ces impénitents ont été charitables envers les pauvres. C'est l'accomplissement des oracles de l'Ecriture ; c'est un effet des paroles de Jésus-Christ : *c'est la*

bénédiction de l'aumône. Il faut, pour cela, que Dieu fasse des miracles ; mais les miracles pour récompenser l'aumône ne lui coûtent point. Il faut que Dieu se relâche de tous ses droits, et qu'il arrête toutes les foudres de sa justice ; mais, si j'ose m'exprimer de la sorte, l'aumône fait violence à la justice divine ; et, pour les intérêts du pauvre et du riche qu'il assiste, Dieu n'a point de droits si légitimes et si chers, qu'il ne soit prêt à céder. David disait qu'il n'avait point vu de juste abandonné : « *Non vidi justum derelictum*. » Et je peux dire que je n'ai point vu de riche libéral et tendre pour les pauvres, en qui je n'aie remarqué certains effets de la grâce, qui m'ont rempli de consolation. Mais, au contraire, il n'est, hélas ! que trop commun de voir ces riches avares, ces riches insensibles aux misères du prochain, vivre sans foi et sans loi, vieillir et blanchir dans leurs désordres, et mourir enfin dans leur impénitence. Pourquoi ? Parce que, suivant l'arrêt du Saint-Esprit, il n'y a point de miséricorde pour celui qui n'exerce point la miséricorde. Prévenons, mes chers auditeurs, un jugement si terrible ; réveillons dans nos cœurs tous les sentiments de la charité chrétienne ; et par de saintes aumônes faisons-nous des amis, qui nous reçoivent dans l'éternité bienheureuse que je vous souhaite. »

Ainsi parlait Bourdaloue, et j'ai cru longtemps que c'était ce qui pouvait se dire de plus touchant, de plus persuasif sur un tel sujet. Ces paroles admirables me paraissaient tout résumer, tout conclure et ne pouvoir être surpassées.

Je n'avais pas lu *les Vies des Pères du désert*, et particulièrement celle de Jean, dit *l'Aumônier*, patriarche d'Alexandrie. Ce sont plus que des paroles, c'est l'aumône elle-même, revêtue de tous ses charmes et de toute sa beauté.

On n'imaginera jamais, avant d'avoir lu tout entière cette vie de bienfaits et de mérites, à quelles recherches, à quelles délicatesses, à quelles attentions peut être porté un sentiment dont on connaît pourtant toute l'inspiration. C'est un cours complet de l'aumône : rien n'y est oublié. Je ne sais s'il y eut jamais dureté humaine capable de résister à de tels exemples de charité. Le fonds en est inépuisable, autant que les formes en sont variées. On voit que c'est la grande et principale affaire de la vie du saint, la

seule peut-être, ou que toutes ses autres actions et vertus se rattachent à celle-là.

L'analyse de cette vie, dont nous engageons ceux que nous aimons et qui nous aiment à faire la complète connaissance, nous a paru pouvoir être utile aux cœurs portés vers une vertu qui nous est donnée pour la plus précieuse, et la plus importante par toutes les lumières de l'Église. Le récit en est fait par un saint prêtre, nommé Menne, à Léonce, évêque de Naples, à propos d'une aumône bien remarquable en elle-même, et que voici :

« Tous ces évêques et prêtres assemblés, un mendiant, captif nouvellement délivrer vient solliciter leur charité : il se trouve que pas un d'eux n'avait de l'argent sur soi, et le captif est éconduit. Un de leurs serviteurs, qui avait, avoue le narrateur, une femme et deux enfants à nourrir, et qui ne gagnait que trois écus par an, suit le mendiant, sans faire semblant de rien, et, prenant une petite croix d'argent qu'il portait sur lui, la lui donne, assurant qu'il n'avait pas, outre cela, un denier vaillant ! »

Cette introduction nous a paru d'un naturel bien touchant ; l'histoire ne manque pas d'y répondre : « Le premier soin de saint Jean est d'avoir un rôle exact de ses *maîtres*. J'appelle mes *maîtres* ceux que vous nommez *pauvres*, dit-il, puisque ce sont ceux qui nous peuvent donner le royaume du ciel. Ils étaient sept mille cinq cents ! C'est, entouré de ce saint troupeau, qu'il se fait sacrer patriarche.

Une fois, il est forcé de punir deux prêtres qui avaient eu querelle ensemble. L'un d'eux se soumet ; mais l'autre, irrité, se jette en toutes sortes de désordres.

Saint Jean le fait demander, étant à l'autel, près de faire le sacrifice de la messe, et, dès qu'il voit arriver le coupable, il se met le premier à genoux, disant : *Pardonnez-moi, mon frère* ! » Le prêtre confondu se prosterne, implorant pardon et miséricorde ; alors saint Jean se relève avec ce sublime mouvement : « Dieu veuille nous pardonner à tous ! »

Tous ses discours pleins de sagesse contiennent des mots charmants, tels que ceux-ci :

« L'une des conditions des anges est de ne contester jamais. – Le propre des démons est de disputer les uns contre les autres et de ne mettre jamais de fin à cette division funeste. »

« On ne doit point se mettre en colère sans « raison. *ni avec raison* ! »

Fâché avec un sénateur, il envoya, un soir, un clerc lui dire de sa part cette parole si mémorable ! « *Le soleil est près de se coucher.* »

Mais voici une particularité de cette sainte vie, dont le récit a été la cause d'une des plus douces émotions et des plus utiles que j'aie jamais ressenties.

« Ce bienheureux patriarche dormait sur un petit lit tout contre terre, et n'était couvert, dans sa cellule, que d'une méchante couverture ; ce qu'un des principaux de la ville ayant su, il lui en envoya une qui coûtait trente-six pièces d'argent, et le conjura de s'en vouloir servir pour l'amour de lui. Le saint la reçut, et à cause de la grande instance qu'on lui en faisait, il s'en servit durant une nuit. Mais ceux qui couchaient dans sa chambre rapportèrent depuis qu'il passa presque toute cette nuit à dire : « Qui croirait que l'humble Jean (car il se nommait toujours ainsi) est couvert d'une couverture qui coûte trente-six pièces d'argent, tandis que les frères de Jésus-Christ meurent de froid ? Combien y en a-t-il, maintenant, qui tremblent dans cette rude saison ? Combien y en a-t-il qui, n'ayant sous eux que la moitié d'une natte de jonc et autant dessus, ne peuvent étendre leurs pieds, et dorment ainsi comme en peloton, tout transis ! Combien y en a-t-il qui ont passé la nuit dans les montagnes, sans pain et sans feu, souffrant ainsi un double tourment par la faim et par le froid ? Combien y en a-t-il qui voudraient pouvoir tremper leur pain dans l'écume de la graisse que jettent mes cuisiniers ? Combien y en a-t-il qui voudraient seulement sentir le vin que l'on répand dans ma cave ? Combien, à l'heure que je parle, y a-t-il de pauvres dans Alexandrie qui ne savent où se retirer et sont couchés sur le pavé, après avoir été presque tout percés de la pluie ? Combien y en a-t-il qui passent un mois entier et même deux mois sans goûter d'huile ? Et combien y en a-t-il qui, n'ayant qu'un habit pour l'été et pour l'hiver, ressentent quelle est l'incommodité de ne pouvoir en changer ? Et toi, qui prétends jouir du bonheur de l'éternité, tu bois du vin, tu manges de grands poissons, tu es bien logé, et tu as encore cela de commun avec les méchants, d'être chaudement et à ton aise, couvert d'une couverture qui coûte trente-six pièces d'argent ! Certes, en vivant de la sorte et dans un tel relâchement, tu ne dois pas espérer de jouir en l'autre monde des joies préparées aux

saints : mais on te prononcera la même sentence qui a été prononcée à ce riche dont il est parlé dans l'Evangile : « Tu as été dans l'abondance durant ta vie, et les pauvres dans la misère, c'est pourquoi ils sont maintenant dans la joie, et toi, au contraire, dans « les tourments. » Dieu soit béni, voici la première nuit et la dernière que Jean mettra sur lui cette couverture, puisqu'il est bien juste, et que Dieu a sans doute pour très agréable, que cent quarante-quatre de ceux qui sont les frères de notre Seigneur aussi bien que toi, soient plutôt couverts que non pas toi seul ; car on peut, avec une pièce d'argent, avoir quatre petites couvertures. »

En suite de ces paroles, il donna charge, le lendemain, de vendre cette couverture ; ce que celui qui lui en avait fait présent ayant su, il l'acheta trente-six pièces d'argent et la lui donna une seconde fois : puis, ayant vu le jour suivant qu'on la mettait encore en vente, il la racheta le même prix et la redonna au patriarche, en le conjurant de s'en vouloir servir ; ce qu'ayant fait pour la troisième fois, le saint lui dit avec un visage qui témoignait sa gratitude : « Nous verrons lequel de nous deux se lassera le plus tôt. »

Voilà, certainement, une des plus touchantes histoires et des mieux racontées que j'aie lues ou entendues, et chaque phrase peut fournir un ample sujet d'attendrissantes méditations. La conclusion n'en est pas moins persuasive et pénétrante : « Or, cet homme était fort riche, et le bienheureux prélat tirait de lui, peu à peu et avec douceur, quantité de choses à l'imitation des vendangeurs qui pressent plusieurs fois le raisin, et disait souvent qu'on peut, dans l'intention de le donner aux pauvres, dépouiller les riches sans commettre un péché, et leur ôter doucement jusqu'à leur chemise, principalement lorsqu' qu'ils sont avares et n'ont point de compassion de leur prochain. » O candeur sainte ! douce et heureuse gaieté !

Le saint prêtre ne s'arrête pas en si bon chemin de raconter, et voici encore un trait dont je vous demande, mes frères, d'enrichir votre mémoire et votre âme ; les pauvres ne peuvent qu'y gagner.

« Etant en Afrique, et demeurant chez un receveur des droits de l'empereur, extrêmement riche et qui n'avait aucune compassion des affligés, il arriva, durant l'hiver, que plusieurs pauvres s'étant mis au soleil pour se chauffer, ils commencèrent à dire du bien des maisons où on leur

donnait l'aumône, et à prier Dieu pour tous ceux qui leur faisaient charité, et, au contraire, à blâmer l'avarice de ceux qui ne leur donnaient rien ; entre lesquels quelqu'un d'entre eux ayant nommé cet officier que je servais, ils s'entre demandèrent tous, les uns aux autres, s'il leur avait fait quelque charité, et il ne s'en trouva pas un seul qui en eût jamais reçu la moindre aumône. Sur quoi il y en eut un qui dit : « Que me donnerez-vous si je peux tirer aujourd'hui quelque chose de lui ? » Ils demeurèrent d'accord de leur gageure, et aussitôt il s'alla mettre auprès de la porte de l'officier pour attendre son retour en sa maison. Dieu permit qu'il rentrât chez lui en même temps qu'une bête chargée de pain pour sa provision revenait de chez le boulanger, et il fut tellement en colère des importunités violentes que lui faisait ce pauvre, que, ne trouvant point de pierre, il prit un de ces pains et le lui jeta à la tête. Le pauvre le ramassa, et l'alla montrer à ses compagnons, pour leur faire voir qu'il avait reçu quelque chose de sa main. – Deux jours après, ce receveur tomba malade d'une maladie mortelle, et vit, en songe, qu'on lui demandait compte de toutes ses actions, et qu'elles étaient toutes pesées dans une balance ; qu'il avait devant lui, d'un côté, une troupe de Maures extrêmement hideux, et, de l'autre, une troupe de personnes vêtues de blanc dont le regard était terrible, et que ces derniers, ne pouvant trouver aucune bonne action qu'il eût faite, pour mettre de l'autre côté de la balance, dans laquelle ces Maures avaient rassemblé toutes ses mauvaises, ils étaient pleins de douleur et de tristesse, et se disaient l'un à l'autre, avec un déplaisir très sensible : « Ne trouverons-nous donc quoi que ce puisse être qu'il ait jamais fait de bon ? » Enfin, il y en eut un qui dit : « Je ne vois rien, si ce n'est un pain qu'il donna il y a deux jours à Jésus-Christ, mais contre son gré. » Ils mirent aussitôt ce pain dans la balance, qui fit qu'elle pesa moins de l'autre côté ; puis ils dirent au receveur : « Ajoute à ce pain, car autrement tu ne saurais échapper des mains de ces Maures. » Alors, connaissant que cette vision ne lui présentait rien que de très véritable, parce qu'il voyait ces Maures rassembler et mettre dans la balance toutes les fautes qu'il avait faites depuis sa jeunesse *et qu'il avait oubliées lui-même,* il se mit à pleurer et dit : « *Hélas ! si un pain que j'ai jeté de colère m'a* « *été si avantageux, de combien de maux se délivre celui qui donne avec simplicité de cœur ses biens aux pauvres ?*

« Et, depuis ce jour, il se conduisit de telle sorte et devint si grand aumônier et si charitable, qu'il n'épargna pas même son propre corps. »

D'autres histoires de charité, aussi touchantes et plus merveilleuses encore, suivent celle-ci, que j'ai choisie de préférence, à cause de sa douceur et de son originalité. En la lisant, je me demandais comment je n'avais jamais trouvé de pareils traits cités dans tous les livres d'enfance et de jeunesse qu'on avait mis entre mes mains. Puis, à cet âge, serait-on capable d'apprécier la grâce infinie de ces styles sans parure, sans ornements, sans figures, mais suaves et comme pleins du parfum des belles campagnes s'éveillant dans les matins du printemps ?

La vie de ce saint homme est inépuisable aussi en pensées, en sentiments de piété et de douceur. « Oh ! s'écrie-t-il quelquefois, combien Dieu a-t-il de serviteurs cachés, que nous ne connaissons pas, d'autant que nous en sommes indignes ! »

Si un pauvre lui exprime sa reconnaissance avec trop d'exaltation, même pour un éminent service, il lui dit : « Mon frère, je n'ai pas encore « répandu mon sang pour vous, ainsi que Jésus-Christ, mon maître et notre Dieu à tous, me le recommande. »

Un particulier, pressé de dettes, vint *à ce port, dont l'entrée n'était fermée à personne,* comme dit l'auteur de cette sainte vie ; à peine a-t-il conté sa nécessité, que le patriarche lui répond : « Mon fils, je vous donnerai même, si « vous voulez, l'habit que je porte sur moi ; » car, *entre autres qualités*, il avait celle de ne pouvoir, *sans fondre en larmes, voir pleurer ceux qui étaient dans l'affliction*.

Cet hommage à une excessive sensibilité sera une grande consolation pour plusieurs ; elle est puissante pour moi, je l'avoue.

L'aumône le poursuit dans ses songes ; il en rêve chaque nuit, pour ainsi dire ; on dirait qu'il écoute sur les chemins si quelque voix ne gémit point, si quelque pauvre ne demande pas à boire ou à manger.

Cette vertu est, à tel point, l'objet de son amour, de sa tendre sollicitude, qu'il s'occupe aussi de ceux qui font l'aumône.

Il les faisait venir avec joie, et disait à chacun d'eux : « Comment êtes-vous devenu si aumônier ? est-ce par votre inclination ou en vous faisant violence ? » Sur quoi il y en eut un qui lui parla en ces termes :

« En vérité, Monseigneur, je ne fais rien de bien, ni même dans mes aumônes ; et ce peu que je fais n'est que par l'assistance que j'ai reçue de Dieu et de vos prières, qui m'ont accoutumé à en user de la sorte ; car j'étais auparavant cruel et impitoyable envers les pauvres. Mais, ayant éprouvé une perte qui me réduisit en grande nécessité, je dis en moi-même : « *si tu étais aumônier Dieu ne t'abandonnerait pas* ; » et je résolus de donner chaque jour aux pauvres cinq grosses pièces de monnaie de cuivre. Ce qu'ayant commencé de faire, le démon me disait, pour m'en détourner : « Ce que tu donnes suffirait à acheter des herbes pour ta maison ou à la dépense des bains ; » et alors, je cessai de faire l'aumône, comme si, en la faisant, j'eusse ôté le pain de la main à mes enfants. Mais, reconnaissant que je me laissais ainsi emporter à ma mauvaise inclination, je dis à mon serviteur : « Dérobe-moi tous les jours cinq pièces de monnaie sans que je le sache, et les donne aux pauvres ; » (car ma profession, Monseigneur, est d'être changeur.) Ce garçon, qui était fort charitable, en prenait dix au lieu de cinq ; quelquefois même quelque petite pièce d'argent de plus. Puis, voyant ensuite que Dieu répandit ses bénédictions sur moi, et que je devenais riche, il augmenta ses larcins, pour donner aux pauvres. Un jour que j'admirais en moi-même les grâces que Dieu me faisait, je lui dis : « En vérité, mon ami, ces cinq pièces de monnaie que tu donnes chaque jour aux pauvres, nous ont merveilleusement profité ; c'est pourquoi je veux qu'a l'avenir tu en donnes dix au lieu de cinq. » Il me dit en riant : « Ne vous mettez point en peine, mon maître ; mais rendez seulement grâce à Dieu de mes larcins ; puisque, sans cela, nous n'aurions pas du pain à manger, et que, s'il y a dans le monde quelque larron qui soit homme de bien, je puis dire que je le suis. » Il m'avoua ensuite qu'il donnait beaucoup plus que je ne lui avais ordonné, et la foi que je reconnus en lui fit que je m'accoutumai, Monseigneur, à faire l'aumône de très bon cœur. »

Le bienheureux patriarche fut si édifié de ce discours, qu'il lui dit : « En vérité, mon fils, je n'ai rien vu de semblable dans tout ce que j'ai lu des actions des saints Pères. »

Éprouvez-vous, comme moi, que l'âme se repose dans la naïveté de ces récits ? Compatissez-vous à la faiblesse de ce pauvre cœur humain, qui

consent à ce qu'on trompe son mauvais penchant à l'avarice, et le progrès que Dieu permet, récompensant ainsi cette condescendance, si faiblement louable, vers le bien ? Et la douceur de tout ceci ! je ne me lasse pas d'y réfléchir et de m'y livrer.

Ce grand personnage si chéri de Dieu disait souvent, pour faire voir combien l'on est obligé de s'humilier : « Si nous considérions attentivement quelle est la bonté et la miséricorde de Dieu pour nous, nous n'oserions pas seulement lever les yeux vers le ciel ; mais nous demeurerions dans une modestie et une humilité continuelles ; car, sans nous arrêter à ce que, lorsque nous n'étions pas encore, notre divin Créateur nous a donné l'être, et qu'étant morts par le pé ché et parla désobéissance de notre premier père, il nous a de nouveau vivifiés par son propre sang, et fait que toute la terre nous est assujettie et le ciel même en quelque manière : comment est-ce que, maintenant que nous l'offensons tous les jours, il ne nous anéantit pas, et que cette nature immuable et éternelle, et cet œil qui découvre toutes choses, attendent notre conversion avec une si extrême patience ? Comment est-ce que, blasphémant si souvent contre ce Dieu tout-puissant, il nous console, il nous caresse par la compassion qu'il a de nous, et fait tomber la pluie du ciel pour le soutien de notre vie ? Combien y en a-t-il qui reçoivent indignement son corps et son sang, lesquels il souffre néanmoins avec patience, au lieu de les traiter comme ils le méritent ? Et lorsque je suis quelquefois à table avec une femme de mauvaise vie, ou avec des hommes sujets à s'enivrer, ou que je m'entretiens avec d'autres qui souillent leur langue par l'impureté de leurs paroles, ou que je me rends participant de quelques-uns de ces péchés qui se contractent dans les occupations du siècle, *les abeilles volent de tous côtés le long des ruisseaux et des vallées pour ramasser dans les prairies de quoi former ce miel si doux à ma langue, qui prononce tant de paroles injustes et déshonnêtes !* Les raisins attendent avec impatience les chaleurs de l'été pour mûrir, afin de satisfaire mon goût et de réjouir mon cœur, qui déshonore si souvent celui qui lui a donné l'être. Les fleurs se pressent à l'envi pour offrir du plaisir à mes yeux, qui abusent de leurs regards pour porter les autres au mal et corrompre celles que les liens du mariage ont soumises à la puissance d'un autre !

« Lorsque nous considérons, mes frères, tant de grâces que nous recevons de l’infinie bonté de Dieu, et tant de péchés que nous commettons sans cesse, et que nous nous représentons devant les yeux cette dernière heure si épouvantable, que ne devons-nous point faire pour changer de vie, et pour éviter, par une meilleure conduite, les châtiments que nous méritons ?

Nulles pensées humaines ne me semblent avoir pénétré mon cœur à ce point, avoir mieux répondu à mes regrets, à mes fautes, m’avoir mieux rappelé, et avec plus de fruit, ma déplorable conduite ; aucunes ne m’ont fait rougir plus sincèrement, et avec moins d’amertume, de mes impiétés et de mes vices.

Est-on assez couvert de confusion à penser à cette opposition *du travail des abeilles dans les fleurs*, le long des ruisseaux et des vallées, avec nos chansons et nos excès dans une orgie !

Le reste de l’ouvrage que j’ai actuellement entre les mains contient sans doute encore d’éclatantes et douces merveilles de sagesse et de sainteté ; je vais laisser à juger si elles surpassent celles que je viens de raconter ; mais pour moi, je ne le crois pas, et les réflexions si tendres de ce bon patriarche, *sous sa couverture de trente-six pièces d’argent*, avancent plus ma foi que les miracles du saint *Stylite* sur sa colonne. Pardonne-moi, mon Dieu ! si je me trompe.

Mon cœur s’est souvent fortifié par cette pensée de sainte Fabiole : « Que c’est une hostie qui apaise Dieu et que nul sacrifice ne lui est plus agréable, qu’un esprit touché du regret de ses offenses, qui est *descendu du trône de ses délices, qui a passé courageusement et les pieds nus par le torrent des larmes.* »

Quelles belles et poétiques expressions !

Le spectacle des honneurs rendus à sainte Paule m’a aussi vivement ému. Quel temps que celui où il se passait des scènes telles que celle-ci : « On n’entendait point alors de cris ni de plaintes, ainsi qu’on a accoutumé parmi les personnes attachées au siècle ; mais des troupes tout entières faisaient retentir les psaumes en diverses langues. *Elle fut portée en terre par des évêques qui mirent son cercueil sur leurs épaules ;* d’autres évêques allaient devant avec des flambeaux et des cierges allumés ; et d’autres conduisaient les troupes de ceux qui chantaient les psaumes. En cet état, elle fut mise

dans le milieu de l’église de la crêche de notre Sauveur. Les habitants de toutes les villes de la Palestine vinrent en foule à ses funérailles. Il n’y eut point de cellule qui pût retenir les solitaires les plus cachés dans le désert, ni de vierge sainte qui pût demeurer dans sa petite chambrette, parce qu’ils eussent tous crus faire un sacrilège, s’ils eussent manqué de rendre leurs devoirs à une femme si extraordinaire ! » Et ces femmes avaient autant de charmes que de vertus. On en peut juger par ce portrait que saint Jérôme nous a laissé de sainte Azelle, nom charmant et poétique d’un être dont j’ai trouvé sur la terre la parfaite ressemblance et que dans cette pensée je contemplai long-temps avec attendrissement :

« Il n’y a rien de plus agréable que sa sévérité, rien de plus sévère que sa douceur, et rien de plus doux que sa tristesse. La pâleur qui paraît sur son visage est telle, qu’encore qu’elle fasse connaître jusqu’à quel point va son extrême abstinence, elle n’a rien de vain ni d’affecté. Ses paroles tiennent du silence, et son silence parle. Elle ne marche ni trop vite, ni trop lentement ; elle est toujours vêtue d’une même sorte. Sa propreté est accompagnée de négligence. Son habit n’a rien de curieux. Le soin qu’elle prend de ce qui la touche est sans aucun soin ; et la seule égalité de sa vie fait que, dans une ville pleine de pompe, de dissolutions et de délices, et où l’humilité passe pour une bassesse, les gens de bien publient ses louanges et les méchants n’osent la blâmer. Je souhaite que les veuves et les vierges l’imitent ; que les femmes mariées la révèrent ; que celles qui se sentent coupables la craignent, et que les évêques l’honorent. »

Or, dites-moi, maintenant, où vous avez vu pareil style, moins d’affectation et plus d’originalité ! Quelle vérité on sent qu’il y a là, et comme ce portrait vit, pense et agit !

Quelle dignité, quelle délicatesse enchanteresse ! Qui ne se surprend à désirer la possession spirituelle d’une telle femme ! Mais je jurerais qu’il n’y a que Dieu qui puisse obtenir cette possession.

Ce sont de belles histoires, aussi, que celles de sainte Statira et de sainte Thaïs.

Thaïs était une courtisane très célèbre qui fut convertie par Phanuce. Ses dernières paroles m’ont laissé dans une sainte et tendre admiration. Après une dure et très longue réclusion, le saint vient ouvrir sa cellule : « Sortez,

lui dit-il, car Dieu vous a pardonné vos fautes. » Elle lui répondit : « Je le prends à témoin que, depuis que je suis entrée ici, *j'ai mis tous mes péchés comme en un monceau devant mes yeux*, et n'ai point cessé de les regarder et de pleurer en les considérant. » – « *C'est pour cela*, lui dit Phanuce, *et non point pour votre pénitence que Dieu vous les a remis !* » Après qu'il l'eut retirée de là, elle ne vécut plus que quinze jours et se reposa en paix.

Je ne sais au monde paroles plus touchantes, plus vraiment éloquentes, que celles de ce saint homme Abraham en recherche de sa nièce !

Il avait pris un déguisement de voyage pour la surprendre, et, se débarrassant de son chapeau, le soir, au moment du coucher, joignant les larmes à ses paroles, il lui dit : « Ma fille Marie (il l'appelait ainsi), ne me connaissez-vous point ? Mon enfant, ne suis-je pas celui qui vous ai nourrie ? Que vous est-il arrivé, ma fille ? Qui est le meurtrier qui vous a tuée ? Où est cet habit angélique que vous portiez ? où est cette pureté admirable ? où sont ces larmes que vous répandiez en la présence de Dieu ? où sont ces veilles que vous employiez à chanter ses louanges ? où est cette sainte austérité, qui vous faisait prendre plaisir à coucher sur la terre ? Comment êtes-vous tombée, ma chère fille, du plus haut du ciel dans cet abîme ? Pourquoi, lorsque vous eûtes péché, ne me le dîtes-vous pas aussitôt, puisque, certainement, j'aurais fait pénitence pour vous avec mon ami Ephrem ?

« Pourquoi avez-vous si peu de confiance en moi ?...

Vous ne me répondez point, ma fille ? vous ne me dites pas un seul mot, vous qui êtes une partie de moi-même : n'est-ce pas pour l'amour de vous que je suis venu ici ? Je prends sur moi votre péché ; j'en rendrai compte à Dieu pour vous, au jour du jugement ; je satisferai pour vous à sa justice. »

Jusques à quand, mon Dieu, permettras-tu que je lise sans fruit les paroles suivantes :

« Et moi, qui étais si mal préparé pour rendre compte à mon souverain juge, je suis encore de meuré dans le monde, *où l'hiver de ma vie s'approche ;* où une tempête épouvantable me trouvera dénué de toutes sortes de bonnes œuvres. Je demeure confondu, lorsque je viens à penser en moi-même combien j'offense Dieu tous les jours, et fais tous les jours pénitence. Je détruis en certaines heures ce que j'édifie en certaines autres.

Je dis, le soir : « Je me convertirai demain ; » et, quand le matin est venu, je passe le jour sans m'humilier ! »

– Du second volume de ce divin ouvrage, je remarquai et recueillis ces choses. D'abord, d'une lettre de saint Jérôme à Ruffin, où règne une inimitable suavité de cœur, ce qui suit :

« Il faut porter sa croix, perdre le soin du lendemain, ne plus regarder derrière soi, *semer avec larmes pour recueillir avec joie.* »

Et ces poétiques paroles :

« Heureux qui *pourra suivre l'agneau avec une robe blanche !* car il y a diverses demeures dans la maison du Père céleste, et une étoile est différente en clarté d'une autre étoile. »

« Je vous demande seulement, mon Dieu, qu'étant aux pieds de vos saints, je puisse lever la tête. »

Et la lettre finit ainsi :

« L'amour qui, avec un nœud saint, unit les hommes ensemble, n'a point de prix : et l'amitié qui peut cesser d'être, n'a jamais été véritable. »

Je trouvai, dans l'histoire de saint Marcien, ce conseil plein de sagesse, qui est admirablement étendu dans un chapitre de saint François de Sales, auquel il aura sans doute servi de texte :

« Nous préférons le travail au repos, et aimons beaucoup plus le jeûne que le manger, le quel nous ne prenons d'ordinaire que sur le soir ; mais nous savons que la charité est plus agréable à Dieu que le jeûne, parce que sa loi nous la recommande ; au lieu que le jeûne dépend de nous et de notre volonté. Or, il est sans doute que nous devons beaucoup plus estimer les commandements de Dieu que non pas nos austérités et nos travaux. »

C'est un tableau qui est resté long-temps devant les yeux de mon âme, que celui de cette entrevue d'un excellent solitaire avec l'empereur Théodose. L'histoire des plus belles philosophies ne présente rien de plus simple et de plus vraiment grand :

« Il y avait un solitaire qui ne sortait jamais de sa petite cellule. L'empereur Théodose l'ayant su, alla pour le voir en se promenant, et défendit à tous ceux de sa suite d'approcher de la cellule. Puis, s'étant avancé tout seul et ayant frappé à la porte, le solitaire le reçut sans savoir que ce fût lui, parce qu'il avait ôté son diadème afin de n'être point connu.

Après avoir fait oraison, ils s'assirent ; et l'empereur lui demandant de quelle sorte les saints Pères vivaient en Égypte, il lui répondit : « Ils prient tous Dieu pour votre prospérité. » Théodose regarda ensuite de tous côtés dans la cellule, où ne voyant autre chose que du pain sec dans une corbeille, il lui dit : « Mon père, donnez-moi votre bénédiction, et puis nous mangerons un peu. » Aussitôt le solitaire prit de l'eau, dans laquelle il mit du sel, et y trempa des morceaux de pain, dont ils mangèrent ensemble, et puis il lui présenta de l'eau, dont il but. Alors l'empereur lui dit : « Me connaissez-vous ? » – « Dieu sait qui vous êtes, répondit le solitaire. » – « Je suis l'empereur, lui repartit-il, qui suis venu par dévotion pour vous voir. » A ces paroles, le solitaire se prosterna devant lui, et Théodose lui dit : « Oh ! que vous êtes heureux, vous autres solitaires qui, étant libres et dégagés des occupations du siècle, passez une vie douce et tranquille sans avoir d'autre soin que du salut de vos âmes, et sans penser à autre chose qu'à vous rendre dignes de recevoir dans le ciel une vie et des récompenses éternelles. Moi, au contraire, qui suis né dans la pourpre impériale et suis assis sur le trône, *je puis dire avec vérité que je ne me suis jamais mis « à table sans avoir l'esprit rempli de soins.* » L'empereur lui fit ensuite de grandes caresses, et puis s'en alla. »

Qu'il y a de noblesse en la simplicité ! Ces deux hommes éminents assis près l'un de l'autre devant un morceau de pain sec et une tasse d'eau ; un empereur et un saint unis dans une pensée humble, dans un épanchement cordial ! quel tableau ! La conclusion en est des plus belles ! elle surpasse toute prévision :

« Cette même nuit, ce serviteur de Dieu raisonna ainsi en soi-même : Il ne faut pas que je demeure davantage ici, puisqu'après cette visite de l'empereur, plusieurs, non-seulement d'entre le peuple, mais même des personnes de la cour et des sénateurs, pourraient, à son exemple, me venir voir et me rendre de l'honneur comme à un serviteur de Dieu, ce qui me ferait perdre la vertu d'humilité, par le plaisir que je prendrais à être loué et honoré par les hommes. Ce serviteur de Jésus-Christ, entrant dans ces considérations, s'enfuit cette même nuit, et s'en alla en Égypte, vers les saints Pères du désert. »

IX.

De l’Humilité.

L’abbé Pasteur disait que « l’humilité était comme la terre sur laquelle Dieu voulait qu’on lui fît des sacrifices. »

Le saint abbé Hypérique disait : « *Quelque grand que soit l’arbre de vie, l’humiliié d’un solitaire s’élève jusqu aux plus hautes de ses branches.* »

Un solitaire en voyant un autre qui portait un mort, lui dit : « Mon frère, vous faites bien de porter les morts ; mais vous ferez encore mieux de supporter les vivants. »

Saint Antoine disait : « Je ne crains plus Dieu, mais je l’aime, parce que mon amour pour lui a chassé la crainte que j’avais aupara vant. »

Ce second volume se termine par un charmant chapitre, ayant pour titre : *Excellentes paroles des douze Anachorètes*. La conversation de ces hommes sur le profit qu’ils retirent de la solitude est des plus attachantes, des plus saintes et des plus fortifiantes. Il serait trop long de la rapporter tout entière. Nous transcrirons seulement les paroles du onzième.

Le onzième dit : « Je considère les vertus, telles que sont l’abstinence, la chasteté, la bonté et la charité, comme si c’étaient autant de personnes qui m’environnassent ; et ainsi, en quelque lieu que j’aille, je me dis toujours à moi-même : Où sont tes fidèles compagnes, et comment pourrais-tu manquer d’assurance et perdre courage, les ayant ainsi toujours auprès de toi ? Prends garde à ne les entretenir que de bons discours, afin qu’elles puissent, après ta mort, rendre témoignage à Dieu qu’elles n’ont jamais rien trouvé à redire en tes paroles. »

X.

Continuation.

Le parfum des bois au printemps, mêlé à celui des livres saints, est le baume le plus fortifiant pour le corps et pour l’âme. Ce troisième volume contient des trésors que j’aime à compter, à contempler, amassés devant ma pensée rafraîchie par les exhalaisons des feuilles naissantes, et renouvelée par la communication de ces écrits salutaires. Je m’attendris en songeant que ces pages furent méditées, assemblées, et naquirent aussi sous des ombrages printaniers, par de beaux matins ou de belles soirées, et qu’à plus de quinze cents ans de distance, après avoir été traduites par d’Andilly au vallon de Port-Royal ou à Pomponne, elles sont relues sous des arbres encore, dans les sentiers éclairés du soleil levant ou trempés de la rosée du soir ; qu’elles font battre un cœur qui passe par toutes les émotions et les événements qui leur donnèrent la vie ; que, nées aux déserts syriens, dans l’Orient, sous les palmiers de la Palestine, elles ont traversé les siècles, les peuples, les révolutions et les lieux, pour venir charmer une solitude de la Normandie, et suivre les pas d’un homme du dix-neuvième siècle, sous l’ombrage des chênes et des hêtres de l’Occident.

Passant trop rapidement, peut-être, sur la première partie de ce troisième volume, où j’entrevis, à travers pages, beaucoup d’événements surnaturels qui étonnent ma foi trop faible encore, je m’arrêtai, pour ainsi dire, à chaque ligne de la partie nommée : *l’Échelle sainte, ou les Degrés pour monter au ciel*, composés par Jean Climaque, abbé du monastère du mont Sinaï et père de l’Église grecque. Interdit de tant de sagesse et de prévoyance, d’une simplicité si savante et si modeste, je marchais d’espérance en espérance, en mettant le pied sur ces degrés, après celui qui construisit cette Échelle sainte avec une si laborieuse attention ; et tout me

semblait facile, adouci, aplani par un charme et une tendresse qui ne se sont point vus peut-être depuis la parole du Fils de Dieu.

En voici la table salutaire, dont il faut bien se contenter ici : c'est un recensement utile et sain que j'oublie rarement d'ajouter à mes méditations de chaque soir et de chaque matin. Cherchez-en les beaux développements dans la vie de saint Climaque, vous à qui ces trop courts extraits donneront le goût des inspirations adorables qui semblent avoir été entendues dans le ciel et copiées durant les heures de contemplation.

« L'affaiblissement et la diminution de la force du péché, dans nous, produit la fuite et l'entière cessation du péché ;

La cessation du péché est le commencement de la pénitence ;

Le commencement du salut est la ferme résolution de bien vivre ;

La ferme résolution de bien vivre produit la souffrance généreuse des travaux ;

La souffrance des travaux a, pour fondement et pour principe, la fleur de la vertu, qui est *la bonne volonté.* »

Cette fleur produit pour fruit des actions vertueuses :

Les actions vertueuses produisent l'accoutumance ;

L'accoutumance a, pour fruit et pour effet, l'habitude ;

L'habitude produit dans l'âme une forte impression, qui lui rend la piété comme naturelle ;

Cette impression de piété engendre la crainte de Dieu ;

La crainte de Dieu enfante l'observation des préceptes ;

L'observation de ces préceptes est la marque de l'amour que nous lui portons ;

Cet amour vient d'une profonde humilité ;

La profonde humilité est la mère de la souveraine paix de l'âme ;

« Cette souveraine paix est la perfection et le couronnement de l'amour, ou une parfait plénitude de l'esprit de Dieu, habitant dans l'âme de ceux qui, par cette tranquillité bienheureuse, sont entrés dans la pureté de cœur ;

« Car il n'y aura, selon l'Évangile, que les cœurs purs qui verront Dieu, à qui soit gloire dans l'éternité des siècles.

« Ainsi soit-il ! »

Juillet 1835.

« La semaine suivante, j’ai encore nourri mon âme de l’admiration contemplative et recueillie du même livre. J’y rencontrai encore ces belles pages :

Du sacré Repos du Corps et de l’Ame.

« L’amour de la solitude est une résolution ferme et inflexible qui, veillant sans cesse à la porte de notre cœur, étouffe et rejette les mauvaises pensées qui se présentent pour y entrer. »

« Le premier degré de la paix intérieure de l’âme est d’éloigner de soi tout le bruit que causent les passions, comme troublant la plus profonde tranquillité de notre cœur. Le dernier et le plus parfait, c’est de ne pas craindre ce tumulte, et d’y être entièrement insensible. »

« Le véritable solitaire est comme un ange terrestre qui, par sa vigilance et par son ardeur, bannit de son oraison la paresse et la négligence. Le véritable solitaire est celui qui crie du fond de son âme : *Mon cœur est préparé, mon Dieu !* le véritable solitaire est celui qui dit : *Je dors, mais mon cœur veille.* »

« Fermez la porte de votre maison à votre corps, la porte de vos lèvres à votre langue, et la porte de votre âme aux malins esprits. »

« *Élevez-vous dans la partie supérieure de votre âme*, et observez, de là, si vous en êtes capable, la marche des larrons qui veulent ravager la vigne de votre cœur, comment ils viennent, quand et d’où ils viennent, en quel nombre ils viennent, et qui sont ceux qui viennent vous attaquer. »

« Celui qui désire offrir à Dieu une âme pure et ne laisse pas de s’inquiéter de mille soins, ressemble à un homme qui, après s’être lié lui-même les pieds avec de fortes chaînes, ne laisserait pas de vouloir courir fort vite. »

« Il est rare de trouver des hommes qui excellent dans la connaissance de la philosophie et de la sagesse humaine ; mais je crois pouvoir dire qu’il est encore plus rare d’en trouver qui soient grands en cette science du ciel, qui ne s’acquiert que dans la solitude. »

« Celui qui ne connaît pas encore Dieu par une familiarité toute sainte, n’est nullement propre à la solitude. »

« Celui qui croit être entré dans la solitude par un mouvement de l'esprit de Dieu, et qui ne voit point qu'il avance chaque jour dans la vertu, ou il n'y est pas entré par l'esprit de Dieu, comme il le croyait, ou il faut nécessairement qu'il se glisse dans son cœur quelques secrets mouvements de vanité et de complaisance qui l'empêchent d'avancer dans la piété. »

« *Ne respirez rien que Jésus,* qu'il soit gravé dans votre mémoire et dans votre cœur, et vous reconnaîtrez alors quel est le fruit de la solitude. »

« La foi est comme une aile sainte, sur laquelle notre prière s'élève jusqu'à Dieu, et sans cette foi, elle ne peut monter en haut ; mais elle retourne dans notre sein, selon l'expression de David. »

« Lorsque vous sortez dehors, arrêtez la volubilité de votre langue, car elle peut dissiper, en fort peu de temps, le fruit qu'on n'a recueilli qu'en beaucoup d'années et par beaucoup de travaux. »

« Vivez sans la moindre curiosité pour toutes les choses qui ne vous regardent point, puisque cette passion est une de celles qui peut davantage troubler le repos et souiller la conscience. »

« La puissance d'un roi consiste dans l'abondance de ses richesses et dans le grand nombre de ses sujets, et la puissance d'un anachorète consiste dans l'abondance et dans la force de ses prières. »

De la Prière, cette sainte et bienheureuse mère des vertus, et de l'état intérieur et extérieur où doivent être l'âme et le corps lorsqu'on se présente devant Dieu pour le prier.

Je regrette de n'avoir point connu ce divin chapitre, lorsqu'au commencement de ce livre j'ai parlé de la prière ; j'eusse mieux compris l'importance d'un tel sujet. On en pourra bien juger par le tout admirable et prodigieux début de ce degré :

« La prière, étant considérée en elle-même, est une familiarité sainte et une union sacrée de l'homme avec Dieu ; mais si on la considère selon l'efficace de sa vertu et selon les effets qu'elle produit, *c'est le soutien et la conservation du monde,* la réconciliation de l'homme avec Dieu ; la mère et la productrice des larmes, et la fille des mêmes larmes qu'elle a produites ; la médiatrice de la rémission des offenses ; le pont qui nous fait passer avec

sûreté ce torrent des tentations ; le rempart contre les misères et les afflictions de cette vie, l'exterminatrice de tous nos ennemis invisibles, l'exercice des anges, la manne spirituelle qui nourrit tous les esprits, la joie des bienheureux dans la félicité de la vie future.

« La prière est une action de cœur qui se renouvelle sans cesse, et qui ne finit jamais : c'est la source des vertus ; c'est le canal par où coulent les grâces et les dons du Ciel ; c'est un avancement insensible dans la vertu ; c'est la nourriture de l'âme ; c'est la lumière qui éclaire les ténèbres de l'esprit ; *c'est la ruine du désespoir ;* c'est un effet et une marque de l'espérance qu'on a en Dieu ; c'est le bannissement de la tristesse. »

J'admire comment un seul livre, une seule page de la main d'un homme, nous peuvent donner une idée de l'acte le plus précieux à l'homme !

« Que vos prières soient simples, sans fard, sans affectation, puisque le publicain et l'enfant prodigue fléchissent la justice et la miséricorde de Dieu par une seule parole. Ne recherchez point dans vos prières des paroles élégantes ; ne faites pas de longs discours en parlant à Dieu ; lorsque vous vous sentirez tout consolé et tout attendri par quelque parole que vous réciterez dans vos prières, arrêtez-vous-y sans passer outre, puisque c'est Une marque assurée que notre ange gardien prie avec nous. »

(Quelle douceur et quel charme en toutes ces recommandations !)

« Quelque pureté de cœur que vous ayez acquise, ne vous approchez jamais de Dieu avec une trop libre confiance, mais plutôt avec une profonde humilité ; et cette humilité même vous donnera une confiance beaucoup plus grande et plus sainte que vous auriez pu avoir par vous-même.

« Quand vous seriez monté jusqu'au comble des vertus, ne laissez pas de demander à Dieu pardon de vos péchés. »

De la bienheureuse Paix de l'esprit affranchi du trouble des passions, ou de cette vertu sublime qui est le couronnement de toutes les autres vertus, qui change le cœur de l'homme en un ciel terrestre, qui le rend imitateur de Dieu même, et qui fait ressusciter l'âme par une résurrection particulière, avant la résurrection générale des corps.

« Quoique je sois comme plongé dans une très profonde ignorance, couvert des ténèbres de mes passions, et environné de toutes parts des ombres de la mort, en cette chair corruptible, j'ose, néanmoins, entreprendre de parler de cette grande vertu qui nous fait voir un ciel dans la terre, et des anges dans des corps mortels.

« Comme les étoiles font la beauté du firmament, aussi les vertus font la beauté de cette bienheureuse paix, car je crois qu'elle n'est autre chose *qu'un ciel intérieur et spirituel formé dans une âme.*

« Cette tranquillité est une parfaite connaissance de Dieu, qui n'est inférieure qu'à celle des anges.

« On peut dire qu'une âme possède cette parfaite tranquillité, lorsque les vertus lui sont devenues aussi naturelles que les vices le sont aux voluptueux.

« Cette sainte tranquillité relève de terre l'âme du pauvre et retire l'esprit de l'humble de la boue des passions déréglées ; mais la charité, qui est au-dessus de toutes louanges, lui donne place avec les plus grands esprits célestes, et avec les princes du peuple de Dieu. »

De la Foi, de l'Espérance et de la Charité.

C'est par ces mots sacrés et puissants que saint Climaque a voulu finir et tout résumer. Il le dit lui-même, ajoutant que, de ces trois vertus qui se tiennent étroitement unies, la plus grande est la charité, ou l'amour, puisque Dieu même est nommé amour ; ce qui lui inspire ces belles paroles :

« Je dors, par la nécessité de la nature ; mais mon cœur veille par la grandeur de mon amour.

« Celui qui aime Dieu aime son frère, car l'amour qu'on a pour le prochain est la marque de l'amour qu'on a pour Dieu.

« L'espérance fortifie l'amour, parce que c'est elle qui nous fait attendre la récompense de notre amour.

« Dites-nous, à présent, ô la plus belle et la plus excellente des vertus, où vous menez paî tre vos saints troupeaux, où vous reposez durant la chaleur du midi ! Éclairez-nous, désaltérez-nous, conduisez-nous, menez-nous par la main, puisque nous désirons de monter jusqu'à vous. »

CONCLUSION.

« Montez, mes frères, montez ; disposez dans votre cœur tous ces degrés dont j'ai parlé, et écoutez ces paroles d'Isaïe : *Venez, allons monter sur la montagne du Seigneur*, et en la sainte maison de notre Dieu, qui rend nos pieds aussi légers que ceux des cerfs, et nous fait pas ser jusqu'aux lieux les plus élevés, pour nous faire vaincre toutes les tentations, en marchant dans la sainte voie. Dieu est amour : à lui soit louange, empire, force ; à lui, qui est l'unique cause de tous ces biens, qui l'a été dans tous les siècles, qui le sera dans toute éternité. »

Recueillons-nous ici : arrivés sur cette montagne sainte, jetons nos regards sur le sol que nous venons de parcourir, sur cette terre des beautés chrétiennes. Contemplons ! admirons ! adorons ! Quelles sont ravissantes, les fleurs du ciel échappées des mains de tes anges, ô Seigneur !

Tu sembles avoir béni notre douce occupation, notre soin, notre désir ardent de reproduire les paroles que tu as inspirées autrefois ; car tu nous dévoiles, chaque jour, quelqu'un de ces trésors abandonnés par l'indifférence de notre siècle ; car tu nous conduis sans cesse vers ces sources oubliées, plus d'à moitié perdues déjà sous cette terre qu'elles demandaient à rafraîchir et à féconder. Sera-t-il donné, grâce à nous, à quelques-uns des tristes et fougueux voyageurs de nos temps, de venir s'y désaltérer ! d'y trouver l'ombre et l'espérance !

Esprit saint des jours de religion et de salut, qu'il est doux, après avoir remonté vers tes sources, de redescendre avec elles vers nos rivages tout environnés d'ombres ! de retrouver les traces de ces eaux divines, de marcher dans les sillons qu'elles ont creusés ! Quel voyage de poésie, de prière et d'amour, que de commencer sa route aux tentes de Jacob, au mont de Moïse ; de chanter avec les accompagnements de la harpe de David ; de parler et de se fondre on pleurs avec le Christ sous ses tristes oliviers ; de se briser le cœur sous son calvaire, en recevant de son front les gouttes de sang qui en tombent encore ! de marcher avec les Apôtres ; d'écouter saint Pierre et saint Paul dans les catacombes de Rome ; de chercher dans les déserts de l'Orient les solitaires, pour entendre leurs chants divins, et ramasser les fruits tombés de leurs mains ! d'en offrir à nos frères ce qui peut encore les

charmer et les nourrir ; car leurs bouches et leurs palais se sont échauffés et dépravés aux boissons aigres et violentes des philosophes et des moqueurs d'un siècle qui a fini dans le sang et les échafauds ! fin terrible ou les temples du Christ ont été fermés, où son ère a été interrompue !!! Nuit sombre de la révolution anti-chrétienne, dois-tu encore renouveler tes ténèbres ! La croix doit-elle s'y ensevelir à jamais !!! Non ! pas encore, pas tout de suite, mais bientôt : hélas ! le cœur des hommes y arrive. Nous sommes, nous sommes trop coupables, ayant eu tant de divins flambeaux de religion allumés, de nous être enchantés des fausses lumières de la philosophie, des conflits du doute et de la discussion. Nous nous sommes donné, les uns aux autres, trop d'importance ridicule. Nous avons détruit *l'unité*. Nous nous sommes séparés du centre des rayons qui créent, qui échauffent. Nous *voulons* tous. Tous, nous nous enivrons de nos paroles, de nos *droits*. Nous sommes bruyants, ergoteurs et misérables. On ne voit que gens qui, sur un mot de Voltaire, demandent à renverser Dieu et à refaire son oeuvre. Nos assemblées, multipliées à l'infini, sont pleines de troubles et de paroles vaines qui créent et entretiennent tous les mauvais sentiments du triste cœur de l'homme. C'est une ignorance et une fatuité à mourir de honte. C'est un délire d'orgueil, surtout, qui fait pressentir que cette funeste source du péché se rouvre et bouillonne, et se répand plus vive et plus indomptable que jamais.

Absence, oubli de Dieu dans tout cela !

Idolâtres de nos raisonnements, il n'est plus, pour nous, question de prier, de tourner nos regards vers le ciel. Je ne sais quel monstre-raisonneur, quel sphinx à énigmes mortelles, demande chaque jour des victimes.

Tout avait été expliqué, *constitué par la charte divine.* Il n'y avait qu'à la suivre, et tout était bien. C'était un code savant ; c'était un poëme adorable ; c'était le ciel sur la terre.

Que mettons-nous à sa place ? je ne sais quelle bête dangereuse aux mille langues, aux mille bras, qu'on appelle *presse, discussio*n. espèce de monstre enfanté par le philosophisme, et dans lequel il n'y a ni tendresse, ni piété.

Tout culte lui est incompatible. Il a imaginé une singulière et nouvelle *dignité de l'homme :* celle de n'obéir qu'aux lois que l'homme se fait. A-t-

on songé à tout ce qu'il y avait d'orgueilleux et d'imprudent, de triste, d'insensible, dans ce système *anti-divin*, dont s'enivrent nos insensés[2] !

Retirons-nous de ces abîmes et de ces ténèbres ! Il est si doux, ô mon Dieu, de venir reprendre sur tes autels les paroles et les écrits des hommes que tu as inspirés ! Bossuet a dit, contre *la réforme protestante*, d'admirables paroles applicables aux réformateurs politiques. Nous allons les citer, comme un salutaire avertissement à l'esprit orgueilleux de *nos superbes intelligences :*

« Donc, la source de tout le mal est que ceux qui n'ont pas craint de tenter, au siècle passé, la réformation par le schisme, ne trouvant point de plus fort rempart contre toutes leurs nouveautés, que la sainte autorité de l'Église, ils ont été obligés de la renverser.

« Ainsi, les décrets des conciles, la doctrine des Pères et leur sainte unanimité, l'ancienne tradition du Saint-Siége et de l'Église catholique, n'ont plus été, comme autrefois, des lois sacrées et inviolables ; *chacun s'est fait à soi-même un tribunal ou il s'est rendu l'arbitre de sa croyance* ; et, encore qu'il semble que les novateurs aient voulu retenir les esprits en les renfermant dans les limites de l'Écriture sainte, comme ce n'a été qu'à condition que chaque fidèle en deviendrait l'interprète et croirait que le Saint-Esprit lui en dicte l'explication, il n'y a point de particulier qui ne se croie autorisé, par cette doctrine, à adorer ses inventions, à consacrer ses erreurs, à appeler Dieu tout ce qu'il pense[3].

« Dès-lors, on a bien prévu que la licence n'ayant plus de frein, les sectes se multiplieraient jusque l'infini, que l'opiniâtreté serait invincible, et que tandis que les uns ne cesseraient de disputer ou donneraient leurs rêveries pour inspirations, les autres, fatigués de tant de folles visions, et ne pouvant plus reconnaître la majesté de la religion, déchirée par tant de sectes, iraient enfin chercher un repos funeste et une entière indépendance dans l'indifférence des religions, ou dans l'Athéisme. »

Ainsi, toutes les institutions purement humaines et politiques, aboutissent, ou au despo tisme, ou à l'anarchie ; ainsi, nos nuances constitutionnelles se divisent et se subdivisent à l'infini depuis que tout est laissé à l'exclusive sagesse des hommes. Depuis qu'ils ont décrété que toute loi, tout pouvoir viendrait d'eux. d'eux seuls ! que c'était un abaissement et

une dégradation de les recevoir du ciel, il n'y a plus ni loi, ni pouvoir. Nul signe de destruction sociale n'est, à notre avis, plus frappant, plus sinistre que cette étrange et orgueilleuse folie de l'esprit humain, qu'elle rend ivre et furieux. La reconnaissance du droit divin, par l'homme, était évidemment l'acte le plus sublime de sa dignité bien comprise. Car, par-là, il déclarait ne reconnaître aucun maître, aucun supérieur sur la terre que Dieu, et n'obéir qu'à lui seul. Ou la société reviendra à cette pensée vivifiante, ou la société périra.

Ainsi je pensais, ainsi j'écrivais, tandis que mon siècle roulait son onde agitée où apparaissaient çà et là quelques parcelles d'or, quelques tristes fleurs que le mouvement des flots faisait, à chaque instant, perdre de vue.

Et le fleuve allait, je ne sais vers quel abîme ou quelle rive de repos ! (l'avenir le dira.) Parfois, entraîné à me mêler à son cours ; plus souvent m'en retirant avec angoisse ; m'isolant, puis revenant, comme un enfant curieux, écouter les bruits que faisaient ces hommes dévorés de tant de passions et de tant de besoins orgueilleux ;...

Après les avoir long-temps contemplés, je ne cessais de me demander comment il arrivait que ceux occupés, de bonne foi, à chercher le progrès, le bonheur, la dignité de l'espèce humaine, fermassent les yeux à la source de tout bien, de toute perfection, de tout bonheur : la réalisation du christianisme ! comment il était absent des affaires de ce monde, de ses actes, de ses lois, pour lesquels on n'invoquait plus qu'un intérêt de bien-être matériel, à quoi l'on réduisait maintenant toute la question. Comme si ce bien-être complet était possible ! comme s'il n'était pas traversé de mille obstacles qu'il n'est pas accordé à l'homme de vaincre et de surmonter ! comme si la résignation n'était pas la chose la plus indispensable à notre nature ! comme si le christianisme n'était pas la seule religion qui l'enseignât !

L'exécution pleine et entière de l'Evangile permettait seule d'approcher aussi près que possible du bonheur, de la dignité, de la perfection rêvés par tant d'âmes infortunées et tourmentées. Le jour où chaque homme prendra pour devise la devise de Jésus : « Apprenez de moi que je suis doux, » l'œuvre de régénération sera commencée et près d'être accomplie.

Exécutez l’Évangile, et les pauvres ne souffriront, comme les riches, que ce qu’on doit souffrir sur la terre, mais sur la terre d’épreuve, ce qu’il ne faut jamais oublier.

Exécutez la charte divine, et tout sera ordre, repos, prospérité, car nul rêve de philanthropie n’a été si loin que cette vérité.

Mais ce ne sont plus de ces clartés limpides et douces qu’il faut aux hommes de ce siècle ; ce sont des feux rouges et éclatants, auxquels on se brûle.

Les voix calmes ne sont plus entendues. Les honnêtes gens eux-mêmes sont en colère. Ce ne sont que passions et violences dans les affaires publiques et particulières.

C’est que l’Evangile est oublié, méconnu, repoussé ! c’est qu’il, n’obtient que des sourires dédaigneux de la plupart de ces honnêtes gens, qui lui ont préféré je ne sais quelle sagesse humaine, vague, incertaine, et qui mène à la suffisance orgueilleuse, à la confiance en soi-même. C’est que ces honnêtes gens ont lu Voltaire.

C’est que, d’un autre côté, la jeunesse s’enflamme aux écrits d’éloquence, sublime, il est vrai, dans quelques parties, mais violente, passionnée, égarée, dont on la nourrit.

Arthur à Louise de ***.

Des Rouges-Fontaines.

Julie est revenue dans sa demeure, et cette demeure n’existe plus ! la voilà chez moi ! nous en sommes l’un et l’autre interdits, et nous demandons ce qui en arrivera. Un événement bien terrible a décidé cette réunion : que pouvais-je faire ? ah ! je n’ai pas délibéré.

Voilà huit jours que je fus réveillé au milieu de la nuit par mon garde, que les aboiements opiniâtres des chiens avaient averti.

« Monsieur ! s’écria-t-il en entrant dans ma chambre, le bourg est en feu ! quel malheur ! »

Nous nous avançâmes sur la pente de la colline : c’était un horrible spectacle ! les flammes se projetaient dans la mer calme, qui en multipliait

l’effrayante et immense clarté.

Nous entendions les cris lointains, confus et affaiblis, mais déchirants.

Ma première pensée fut pour Julie ; je rassurai mon cœur en me disant qu’elle était absente. Je ne devais pas tarder à apprendre quelle était arrivée de la veille. Nous descendîmes en toute hâte vers la mer ; chemin faisant, nous aperçûmes sur les flots une petite escadre qui faisait force de voiles et de vapeur vers l’incendie. La sentinelle, de l’autre côté du golfe, avait averti le poste de la ville, et à l’instant trois bâtiments s’étaient trouvés pleins d’hommes dévoués et préparés à tout. Cette sympathie pour un malheur général est quelque chose de sublime : je ne crois pas qu’elle ait jamais manqué.

Nous arrivâmes assez tôt pour assister au débarquement de ce secours. Il était beau de voir par quels transports de voix émues et désolées, mais reconnaissantes, il fut accueilli ! ce qu’était le peuple, et les femmes surtout, dans ces flammes qui dévoraient l’asile, le vêtement de leurs familles !

L’activité fut grande et encore utile : on sauva quelques habitations, un peu de meubles et de bestiaux, mais les pertes restaient énormes pour tant de pauvres gens.

Quand vint le jour, l’aspect de cette maison ruinée fut quelque chose d’affreux ! Julie eu fuisait partie. Elle était évanouie au milieu d’un groupe qui oubliait son propre désastre pour la contempler elle et son fils ! on me les montra tous deux comme si on savait notre histoire ; je crois qu’on l’ignore pourtant.

Je fus fort applaudi et béni quand on me vit les prendre et ordonner de les conduire au château ; cela sembla pourtant tout simple et fort naturel, tant cette préférence paraissait due et méritée. Julie, qui avait pensé être ensevelie sous des ruines en feu, se réveilla sous le toit paisible du riche.

Son attendrissement fut grand et plein de charme et d’inquiétude.

Elle me vit, embrassa son fils, et perdit de nouveau toute connaissance.

Tous ses amis, tous ses protecteurs sont ruinés ! elle ne peut être ailleurs qu’ici. Sa préoccupation est grande et amère, l’apparence est périlleuse. Ma maison est fermée depuis son arrivée, mais elle et son fils la remplissent.

Nous nous taisons sur les points difficiles et embarrassants d’une telle situation ; nous vivons solitairement. Cet enfant m’est bien cher ; le Voilà

en possession de mon cœur et y jetant une nouvelle passion. Quelle joie divine que son enchantement de la nouvelle vie qu'il mène ! sa mère n'aura pas le courage de l'y enlever.

Nous excusera-t-on, nous comprendra-t-on ? qui peut l'espérer, connaissant le monde ?

Nous vivons incertains et dans cette *paix amère* que Fénelon connaissait, et qui n'est point définitive, encore moins complète.

Nos habitudes sont douces et pures : pourquoi donc nos cœurs si troublés ? Je me distrais en poursuivant ces travaux auxquels vous voulez bien applaudir, chère et aimable cousine ; je vous en envoie la suite… et qui sait, la fin !… Ma santé est bien altérée par les souvenirs, le trouble du présent, les difficultés de l'avenir !

Qui m'arrête donc ?

FRAGMENTS.

I.

Oui, en quittant la voie chrétienne pour la voie purement philosophique et voltairienne, on s’est éloigné du seul moyen de perfection et de bonheur. Il fallait, après les désordres et les abus d’une partie du haut clergé, nettoyer et purifier cette voie, mais s’y tenir, car les ombres qui la couvraient ne pouvaient tarder à se dissiper.

L’obscurité n’est pas long-temps possible avec des flambeaux comme Fénelon, Bossuet, Massillon et Bourdaloue.

Relisez l’Evangile à leur clarté, et vous verrez ce qui vous y apparaîtra.

Appelez les peuples à cette lumière, et vous saurez où l’on peut arriver avec de tels guides !

Affichez, criez sur les routes sociales : *Charité, Humilité !* donnez l’exemple de ces deux nobles et belles vertus, et vous connaîtrez ce qu’on peut faire des hommes.

Mais, il faut en convenir avec tristesse, nous sommes bien loin de la !

Et pourtant, il ne nous eût fallu que *des yeux pour voir, des oreilles pour entendre !*

C’est à quoi je rêvais avec grande affection, tenant hier Bourdaloue dans mes mains, et je disais avec lui :

« Allons donc, Chrétiens, allons à la Croix dans tous nos besoins, et comptons que nous y serons toujours secourus à propos et selon nos nécessités présentes. Solide dévotion que je voudrais renouveler : la dévotion au Crucifix. C’est là que nous trouverons les grâces de toutes les sortes, puisque Dieu les y a toutes renfermées. Ce n’est pas sans mystère qu’un Dieu mourant, ou qu’un Dieu mort y paraît les bras étendus et le côté percé d’une lance. Il veut, en nous tendant les bras, nous embrasser tous ; et, dans la plaie de son sacré côté, il veut, comme dans un asile certain, nous recueillir tous. Je dis tous, et c’est ce que je ne puis trop vous redire, afin que nul ne l’ignore ; car, malheur à moi si, par une erreur insoutenable et contre tous les témoignages des divines Écritures, j’entreprenais de prescrire des bornes aux mérites et à la miséricorde de mon Sauveur. Sommes-nous dans l’état du péché, séparés actuellement de Dieu et depuis long-temps par le péché : c’est aux pieds du Crucifix que nous recevrons des grâces de pénitence et de conversion, qui nous ouvriront les yeux de l’âme pour voir la grièveté de nos désordres, et qui nous amolliront le cœur pour les détester et les pleurer. Quelque éloignés que nous soyons du salut, nous ne pouvons l’être plus que les juifs et que les bourreaux de Jésus-Christ. Or, combien, néanmoins, de ces juifs si endurcis, et de ces bourreaux si intraitables et si barbares, conçurent, auprès de la Croix, des sentiments de repentir, et ne se retirèrent qu’en se frappant la poitrine ! Sommes-nous dans l’heureux état de la justice chrétienne, fidèles à la loi de Dieu, et, par-là même, amis de Dieu : c’est au pied du Crucifix que nous recevrons des grâces de persévérance et de sanctification, qui nous affermiront dans la pratique de nos devoirs, et qui nous élèveront aux plus sublimes vertus. Les saints nourrissaient là leur piété, y allumaient leur ferveur, y amortissaient le feu de leurs passions, y puisaient des forces contre toutes les attaques de leurs ennemis invisibles et contre toutes leurs sensations. Si l’affliction nous abat, et que les peines, soit intérieures, soit extérieures, nous rendent la vie amère et nous plongent dans la tristesse et dans l’accablement, c’est au pied

du Crucifix que nous recevrons des grâces de soutien et de consolation, qui nous relèveront, qui nous mettront dans la paix et la tranquillité, qui nous adouciront les douleurs les plus vives et les maux les plus cuisants. Une âme est étonnée, quelquefois, d'un changement si prompt et si subit. On avait apporté aux pieds de Jésus-Christ un cœur troublé, un cœur agité, un cœur serré, un cœur flétri et désolé ; mais, dans un moment, tout se calme, tout séclaircit : ce cœur, à la présence de son Dieu crucifié, revient à lui-même, se reconnaît, se reproche sa faiblesse, reprend une vigueur toute nouvelle, et se rétablit dans un repos inaltérable.

« De vouloir ici parcourir tous les autres avantages que nous procure ce recours fréquent et dévot au Crucifix, ce serait m'engager dans un trop long détail. Heureux qui fait de la Croix, ou plutôt de Jésus attaché à la croix, son confident, son conseil, son maître, son docteur, son pasteur, son guide, son directeur, son médecin, son tout ! car Jésus-Christ lui sera tout ; tout dans la vie, et tout à la mort. Pesez bien cette dernière parole, Chrétiens : *tout à la mort !* Quand il sera venu, ce jour qui doit finir sur la terre toute la suite de vos jours ; quand on vous aura fait entendre cet arrêt, dont tout homme, quelque saint qu'il soit, est effrayé : « *Vous mourrez* ; » ou, sans qu'on prenne soin de vous l'annoncer, quand une défaillance entière de la nature vous le fera, malgré vous, sentir ; quand, aux approches de ce terrible moment, le passé, le présent, l'avenir, mille objets s'offriront à votre pensée pour vous affliger, pour vous inquiéter, pour vous consterner, ah ! mon cher frère, où sera votre ressource, alors, où sera votre réconfort ? dans le Crucifix. Où adresserez-vous vos regards, où porterez-vous vos soupirs ? vers le Crucifix ! Qu'exposera-t-on à votre vue ; que vous mettra-t-on dans les mains ; que vous appliquera-t-on sur les lèvres ? le Crucifix. Quel nom vous fera-t-on prononcer ? le nom de Jésus et de Jésus crucifié. Ce sera la le fonds de votre espérance, si, dès maintenant, vous en faites le sujet le plus ordinaire de vos pieux exercices, de vos entretiens les plus intimes, et de vos plus affectueuses considérations. Plaise au Ciel que vous vous disposiez de cette sorte à passer des bras de Jésus-Christ mourant en croix entre les bras de Jésus-Christ vivant et triomphant dans la gloire, où nous conduise, etc. »

Quelle beauté ! quelle tendresse ! quels mouvements ! quel cri sublime de la foi ! mettez donc à côté de cela vos plus riches trésors de l'éloquence grecque et latine ! vos plaidoyers pour la liberté, pour la patrie, pour une Couronne ! vos Cicéron, vos Démosthènes ! Qui atteindra jamais à cette chaleur, à ce zèle, à cet entraînement ?

C'est que la religion, la religion chrétienne, est plus que la liberté et la patrie et la Couronne ; c'est quelle est tout cela ensemble, et de plus, la douceur, la résignation et la charité, le salut de l'âme et sa sanctification.

Prenez ces paroles une à une ! elles sont pleines de vie, comme leur ensemble est plein d'éclat. Les mots et les pensées viennent avec une profusion qui semble ne devoir jamais trouver de fin.

A de si abondantes, à de si admirables paroles, n'est-on pas confondu de voir l'incrédulité et l'impiété si généralement répandues sur la terre !

Tous tant que nous sommes avons cherché la poésie, l'éloquence, la tendresse des sentiments tout autre part que la ; il ne nous fallait qu'un pas pour atteindre à ces beautés de source et d'inspiration divine, et c'est après un demi-siècle de vie, quelquefois, que nous y arrivons, ayant couru le risque d'y rendre nos cœurs étrangers et tout-a-fait inaccessibles, par un endurcissement qui pouvait devenir incurable.

Le mal est-il donc si puissant sur la terre, que de telles choses aient été écrites à la louange de Dieu et qu'elles restent si généralement ignorées ou négligées ! N'y reviendrons-nous pas tous ? Cette instruction, qu'on veut répandre dans le peuple, ne pensera-t-on pas à lui donner ces saintes et sublimes pensées pour premier aliment ! Cette presse si passionnée ne s'emploiera. t-elle pas, enfin, à multiplier ces preuves de la puissance et de l'efficacité de la religion catholique ! Faisant désormais mon aliment journalier de cette saine nourriture, j'en demeure pénétré, attendri jusqu'au fond de l'âme, et souvent je m'écrie, en déposant ces livres divins pour respirer le parfum qui s'en exhale : « Qu'il y a de belles choses, mon Dieu, sur la terre, à votre gloire ! que l'humanité vous a rendu d'éclatants et sublimes hommages ! »

Et quelle douceur de voir ainsi continué par de beaux génies, le livre divin tombé de vos mains miséricordieuses !

Que de choses saintes dans la vie, et de quels trésors nos passions nous tiennent éloignés !

J’y ai souvent songé dans nos églises, aux jours des *Te Deum e*t des *Adoremus.* Un accord de l’orgue sur une parole latine renferme plus de poésie, de beauté et d’amour que tous les poètes et les amants de ce monde. Allons donc, Chrétiens ! allons ! retournons à la Croix !

II.

Une Cathédrale, un Dimanche de l’an 1834.

« *Domine, dilexi decorem dorrats tuæ et locum habitationis gloriæ tuæ.* »

O ma chère et belle Cathédrale ! avec quels transports pleins d’émotion je vais toujours vers toi ! Comme mon cœur bat quand je m’avance vers ton portail, ô saint palais de mon Dieu ! à travers ces deux rangs de vieilles noires maisons, aussi âgées que toi, pour la plupart ! C’est la rue laborieuse des marchands. Presque toutes leurs boutiques sont fermées, malgré l’esprit du siècle. Presque tous en habits de fête, marchent vers toi, leur livre d’office à la main, avec leurs enfants et leur vieille servante, sévère et intolérante : ses regards tombent avec amertume et ressentiment sur les magasins outrageusement ouverts, étalant, ou leurs modes nouvelles ou leurs gravures indécentes ; aussi, sur les impies qui fument leur cigarre en se dandinant dans leurs habits poudreux des jours ouvrables, avec la calotte grecque sur leur tête.

Seigneur ! fais-leur plus de grâce que ne leur en accorde ce cœur fervent, mais inflexible, qui les maudit et n’est pas assez avancé dans la divine

religion du Christ pour prier pour eux.

Je viens, je viens, ma belle Cathédrale ! j'arriverai à temps pour entendre la voix divine de ton orgue et tes belles paroles latines, et tes chants graves et solennels ; pour voir briller le soleil à travers les mille couleurs de tes vitraux étincelants.

Me voici ! j'ai passé sous le beffroi de tes ducs normands, qui sonne encore le couvre-feu à l'heure où tous les feux et les lumières s'allument aujourd'hui. Soyez bénis, vous tous qui marchez avec moi vers le Temple !

La cloche tinte encore au sommet de tes tours élevées. Elle avertit les anges et les hommes que l'heure d'honorer le Seigneur est arrivée. Nous allons nous mettre tous à genoux sur tes pierres de mille ans, ô ma chère et belle Église ! le long de tes chapelles et des tombeaux de tes Rois, de tes Évêques et de tes guerriers.

Dès le matin (le jour n'avait pas encore paru, j'étais encore la proie du sommeil), j'ai entendu ta voix extérieure, et ma première pensée a été pour toi. Je te voyais, comme à travers un songe, recevant sur tes flancs noircis les naissantes lueurs de l'aurore. Il m'a été doux de penser que le premier rayon du soleil de Dieu rencontrait une prière ; qu'en sortant de l'ombre et de la nuit, la terre n'était pas tout entière ensevelie dans l'oubli de ses devoirs envers son Créateur. Oh ! les églises, les églises ! elles veillent tandis que nous dormons ! chacune a son saint, son ange, qui la vient visiter durant les nuits ; et qui voudrait y veiller, entendrait sans doute quelque aile frémissante et céleste passer sur les touches de l'orgue subitement animé.

Mais voici ton parvis ! il est éclatant de fleurs ! Jésus-Christ, lui-même, chasserait-il ces marchands, entourés de leurs blancs magnolias et de leurs rhododendrons ; ces pauvres bonnes femmes de la campagne accouvées au milieu de leurs touffes de paquerettes, de leur thym, de leur lavande aux rustiques parfums. Il pardonnerait ce doux échange, même un saint jour, sur les degrés de son temple ! Oh ! sur ce parvis, bien des fleurs ont été semées depuis plus de mille ans ! Aux jours de mon enfance, j'en ai répandu des corbeilles entières devant les bannières de mon Dieu, quand nous regardions avec transport nos beaux drapeaux cramoisi et blanc, enflés et ondulés au souffle de la douce brise de juin ; quand des milliers d'hirondelles se croisaient au front de la belle et majestueuse église,

touchaient les plis de nos étendards joyeux, ou montaient, à travers les airs, saluer Dieu de leurs cris mêlés à l'encens et aux cantiques ! Quels tapis de genêts, de bluets, de grandes marguerites, nous faisions au Saint-Sacrement, ô Seigneur ! Les commis-voyageurs nous ont défendu de sortir de tes temples, avec cette douce joie de l'enfance, avec cet air de fête et de triomphe pacifique, et, tels sont les temps, ils ont été obéis ! Ils ne nous ont pas encore interdit les prières ; ils ne t'ont pas encore renversée, Église sainte, œuvre lente de tant d'évêques, de tant de fidèles, de tant de rois, que tous ont travaillé à élever, à faire monter dans les nues, et avec toi les prières et les vœux des pauvres peuples !

Et même aujourd'hui, par un singulier contraste, par une bienheureuse inconséquence dont il faut remercier ta céleste intervention, ô Dieu de nos pères, on répare ce temple, d'où l'évêque n'oserait sortir avec ses vêtements pontificaux !...

On soutient tes tours énormes à grands frais, on relève ta flèche majestueuse, qui s'écroula sous la foudre à travers ton corps immense. Tu vas revivre pour des siècles encore, au milieu de ta vieille ville, qui se renouvelle, s'agrandit, se rajeunit, s'étend loin de toi, mais n'a toujours l'air, dans ses maisons blanches et ardoisées, que d'un jeu d'enfants à côté de l'œuvre d'un Dieu.

L'autre jour, au retour d'une course lointaine, je t'aperçus par-dessus ces jolies demeures humaines qui s'alignent minces et blanches le long de ton fleuve naguère envahissant. Tu t'élevais, noire et sombre, bien au-dessus d'elles, et tu me semblais douée d'une âme et d'une puissance surnaturelle ; d'une autorité sainte, d'une indestructible et impérissable existence. Je ne voyais point, à cette distance, les déviations de tes tours rongées, de tes fondations altérées et affaissées par les ans : je voyais, seulement, que rien n'était changé à ton front, à ton beau corps, au milieu de tous ces changements d'hommes qui perfectionnent de leur mieux leur nid fragile et passager ici-bas. Toi, demeure de la prière, tu as atteint tout d'un coup la perfection qui s'attache aux choses de Dieu. Toi, inspiration divine, tu n'as rien à améliorer, à embellir, et tout ce qu'ils construisent aujourd'hui en ton nom, ô Seigneur, est au-dessous de ce qu'ils t'ont fait d'abord : et ta vieillesse te maintienti plus belle etus majestueu !

Je pleurai à ta vue, ma belle Cathédrale, et en comptant tes saintes sœurs aussi âgées que toi pour le moins, d'où sortaient des angelus, au moment où le soleil allait disparaître derrière les collines. C'était un magnifique spectacle ! Les cieux étaient d'un bleu pâle, lavé par les pluies d'un orage récent ; l'horizon en flamme. Le fleuve, calme, se couvrait de vaisseaux. Les ormes des promenades de la ville étaient mouillés., épais, verdoyants, immobiles ! le peuple s'égayait nombreux et animé sur les quais ornés de maisons nouvellement élevées. Quant aux anciennes demeures, elles étaient bien tristes, bien étroites, bien obscures, bien entassées !... Mais c'est qu'alors tout allait à Dieu ; alors, on construisait des Cathédrales, des Saint-Ouen, des Saint-Maclou ; on donnait son or, les fruits de ses plus beaux arbres, le beurre de sa meilleure génisse, tout ce qu'on avait, pour la maison du Christ, et l'on songeait moins à sa chambre, à son balcon, à tant de petits intérêts si nuisibles au seul vrai, au seul grand de la vie : le culte et l'amour du Seigneur. C'est qu'aujourd'hui on n'a que le culte et l'amour de soi-même.

Tu dominais tout encore, en ce moment, sainte Église ! l'ancienne et la nouvelle ville, les beaux arbres, et tous les autres temples du Seigneur. C'était à toi qu'allaient toutes mes pensées, comme aujourd'hui encore, que je me retrouve à l'entrée de ton sanctuaire, après tant de courses vaines et insensées, tant de misérables vanités, d'indifférence religieuse, de tristes et amers sentiments.

Ah ! jeux de mon enfance, bouquets achetés sur ce parvis pour la fête de ma mère, souvenirs de ce temps où les cuirasses de notre grand empereur environnaient les prêtres de Dieu, où les fourreaux de fer frappaient les pavés couverts de fleurs, vous me revenez avec larmes ! vous ajoutez l'attendrissement à la majesté de la pensée dont je suis rempli.

Entré dans le temple, ce que je vis d'abord avec serrement de cœur, c'était un vide à parcourir, où il n'y avait point de fidèles. Leur foule ne touchait point jusqu'aux portes, et mes pas résonnèrent quelque temps comme dans un lieu abandonné. Cependant, – Dieu en soit béni ! – je me trouvai bientôt au milieu du peuple priant, de ces gens parés et attentifs, de ces chants sublimes constamment et éternellement beaux, pleins de génie,

de traits éclatants, de profondeur divine. Là, je sentis près de moi, autour, partout ! l'âme de ce corps que j'avais admiré dans ses imposantes proportions, l'âme d'une église : la prière ! l'adoration, le coeur, les entrailles du temple.

Là, était encore un vénérable évêque sous son dais, dans une attitude triste et pensive, entouré d'un clergé respectueux, de vieillards et de jeunes prêtres marchant avec assurance et dignité. L'office se célébrait avec pompe et attentive recherche. Sur les grandes marches du vaste et large autel, les diacres allaient et venaient avec les vases saints, posant leurs pieds sur les pierres des Richard-Cœur-de-Lion, des ducs de Bedfort et des Talbot ; car toute la poésie de notre histoire est dans nos églises chrétiennes. Ainsi se divisait et se multipliait l'âme de la Cathédrale sainte (*la Prière*), dans cet évêque, dans ces prêtres, dans l'officiant et dans les fidèles. Parmi ces derniers, la variété était infinie, et je ne pouvais m'empêcher de détourner les yeux de mon livre, pour les contempler. Pardonne-le-moi, mon Dieu ! c'était toujours dans ta pensée et à ta gloire que se donnait mon attention.

Quelques belles voix résonnaient autour de moi avec frémissement et un trouble saint d'âme émue et énergique. Mais le plus grand nombre chantait mal, et, en tout autre temps, en tout autre lieu, mes oreilles musiciennes en eussent été désagréablement affectées. J'ai entendu des délicats se plaindre de l'impression défavorable au culte, qu'ils recevaient de ces discordances aigres ou nasales des chants de la foule en prière. C'est une susceptibilité qui prouve leur peu d'avancement dans le bonheur de prier, de prier dans la famille de leur Dieu. J'en ai entendu qui passaient pour spirituels dans le monde, se demander si les chants de ces pauvres gens pouvaient être agréables à Dieu, qui est tout environné de célestes et parfaites harmonies. Outre que je crois que l'intention de l'honorer, de l'implorer, de le bénir, touche plus notre divin Père que toute musique mondaine, voici ce que j'éprouvai un jour de ma vie, et comment me furent expliqués le charme et la fin de ces chants, qui blessent quelquefois vos nerfs gâtés et dédaigneux.

C'était au temps de mon incrédulité. Une procession de bonnes gens de campagne s'embarquait sur un bateau, pour aller en pélerinage à Notre-Dame-de-Bon-Secours : le curé la conduisait : quelques chantres et un serpent en formaient toute la musique. Tout ce monde étant monté à bord,

on entonna un psaume dont le bruit et le désaccord, la dureté saccadée, me firent sourire avec dédain, et je me retirai en me bouchant les oreilles. Cependant le bateau s'éloignait aussi ; il passa derrière une île verte du fleuve : les chants continuaient, s'affaiblissant, se fondant, se répandant à travers l'air, pleins, nourris, d'une mélodie grave, sainte, d'un caractère si touchant, si noble, que mes yeux se remplirent de pleurs. Cest que ces chants étaient déjà sur la route du ciel. A une plus haute distance, et recueillis par les anges, ce devait être bien autre chose. Ils arrivent à Dieu tout divins. Mon attendrissement fut certainement bien involontaire, bien imprévu ; il ne dura point alors, et ce n'est que depuis peu que j'ai songé à cette leçon que me donnaient mes sens, à ce qui est caché dans cet effet de la distance. Quand ces chants ont percé la voûte des églises, ils se transforment en une musique divine, en paroles, en accords dont vous n'avez point d'idée sur la terre. Cette épreuve me donna la-dessus une complète conviction, et telle, que j'entends toujours à présent au fond de mon cœur cette harmonie délicieuse promise pour récompense à notre foi en Dieu, dès que je chante et que je prie avec mes frères.

Je les regardais donc tous avec un vif intérêt, et fus touché bien profondément d'un grand nombre de figures douces, calmes, d'honnêtes ouvriers, hommes de peine et de fatigue, vêtus si proprement dans de si pauvres habits. Les enfants, les hommes de force et d'âge moyen me causaient un trouble saint. Les femmes et les vieillards qui prient, cela semble tout naturel : les uns sont si près de la mort et nés dans un siècle croyant encore, les autres sont si tendres et si aimantes !...

Mais la piété des hommes mûrs me remuait jusqu'au fond, à cette heure sainte et dans cette Cathédrale. Ils avaient de petits livres si usés, où tant de regards s'étaient si fort attachés durant des vies entières ! Il y avait un de ces hommes en veste et pantalon de toile bleue, auquel une chaise aurait été une trop forte dépense, et dont cependant le gros linge était si propre, qui priait, ou debout, ou un genou sur la pierre, en mettant son petit mouchoir bleu pour ne pas salir ce pauvre vêtement, avec un silence si calme, une attention si affectueuse ! Il priait du cœur. Ses yeux doux étaient voilés par de longues paupières, et rien ne le détournait. Il avait quarante ans, et une sérénité qui me restera peut-être à jamais inconnue ! Saint homme, élu de

Dieu, ta place est déjà marquée près de lui : je lis ta céleste destinée dans tes traits humbles et soumis, et si résignés ! Bien d'autres sérénités m'environnaient : des artisans calmes, avec leurs jeunes fils ; puis, des femmes agitées, frémissantes, aux joues noires, maigres et creuses, dont les lèvres ne s'arrêtaient à nulle page, à nul instant. Pauvres cœurs tourmentés qui pensaient que l'abondance et la vivacité des prières rachetaient les fautes !... peut-être ! Mais, pourtant, j'avais plus de foi dans la douceur et le silence si véritablement imités du Christ, qui continuaient de prier en ce saint homme qui se trouvait à mes côtés. Oh ! je l'aimais, je vous assure, et jaurais dû l'attendre, lui parler, m'informer de ses besoins, de sa famille, de son travail. Je n'en fis rien !... O foi morte, quoique sensible ! foi extérieure, insuffisante, sans œuvre utile… foi stérile et uniquement des sens, que te faut-il donc, et qu'attends-tu pour agir ?

L'office s'acheva dans ces pensées. Je vis l'évêque rentrer dans sa demeure qui est encore liée à l'église. Tous les fronts se courbaient sous sa bénédiction. Le peuple s'écoulait, rafraîchi, renouvelé. La Cathédrale était donc animée encore, elle vivait, cette vieille et noble église ! Je la sentais tressaillir dans ses arceaux, dans ses chapelles, dans ses tableaux et dans ses tombes ! j'espérais que, comme celui qu'elle adore, *son règne n'aurait pas de fin !*

III.

Sur la Prière en commun

M. Ballanche et M. de Maistre ont eu sur ce point une opinion bien différente. Le premier prétend que la prière en commun s'effacera de nos mœurs et nous deviendra inutile, à mesure que l'homme se perfectionnera

(par elle peut-être !), et que l'invocation intérieure et secrète sera le seul culte et l'unique adoration.

M. de Maistre assure qu'au degré de corruption et d'oubli de Dieu où nous sommes venus, à l'indifférence qui nous possède, à rattache que nous portons à nos intérêts particuliers, personne ne prierait, s'il n'y avait pas d'églises, *et que nous vivrions comme de véritables brutes*.

Il a cent fois raison, à mon avis, et il n'y a pas moyen d'en douter pour qui assiste à certains jours d'office, avec une âme pieuse et réfléchie.

J'y rêvais aujourd'hui plus que de coutume, ému plus que jamais de la réunion, en une même pensée, de tant d'êtres si différens de fortune, d'habitudes, d'esprit et de situation. L'amour que je me sentis pour eux tous, en ce moment, venait de source divine, et je n'en doutais pas, à la disparition momentanée de tous les mauvais sentiments, qui s'opérait en moi.

Seul, et même en prière, je ne l'eusse point ressenti à ce haut degré.

Pour qui voit, aux clartés d'en-haut, ce qui se passe en certains pays, dans certaines églises ; pour qui lit, à ce flambeau céleste, le fond de ces cœurs en méditation, il y a de quoi s'unir a Dieu presque autant que dans la communion ; il y a de quoi, surtout, s'unir à ses semblables ; tout pardonner, tout oublier ! les aimer, les honorer, et parvenir à s'honorer soi-même avec d'infinies actions de grâces envers Dieu !

Il n'y a vraiment un peu de repos, un peu de consolation, un peu de trêve en ce monde que dans la prière, et dans la prière en commun, aux jours d'office.

Oh ! oui, j'honore ceux qui prient. Nulle tendresse plus grande que celle qu'ils m'inspirent en ces moments d'assemblée sainte, en présence du sacrifice mille fois renouvelé de l'agneau véritable, de l'agneau de Dieu.

Quelle dignité il y a en eux, à cette heure si douce et si paisible, et même dans les derniers rangs des conditions humaines !!! Ces fronts courbés, ces corps penchés devant Dieu, avec leurs humbles habits, me semblent tous recouverts d'un vêtement céleste ! Oh ! les femmes ! les femmes de campagne surtout ! celles en deuil, avec leurs traits fatigués, brûlés, affligés. Les larmes de mon cœur tombent sur elles ! Le silence a redoublé aujourd'hui pendant le sacrifice. Mes amis, nous sommes tous un instant

montés au ciel. Nous avons tous un instant, n'est-ce pas, oublié nos haines, nos intérêts, nos passions ? nous n'avons tous eu que Dieu pour pensée ? Songe-t-on assez à ce que c'est que cette trêve aux mauvais sentiments, que cette véritable trêve de Dieu représentée par la paix momentanée de l'intérieur d'une église, au moment où l'hostie monte vers Dieu notre père ?

Oh ! oui, le jour où nous ne prierons plus ensemble, il n'y aura plus sur la terre qu'une race maudite de Mohicans.

IV.

Sortant de cet office, je continuai de vouloir nourrir mon cœur du pain céleste, et voici sur quelles pensées le Seigneur fit tomber mes yeux : « Oh ! laissez-vous conduire à Dieu ! Vous vous sentez, tantôt près de lui, tantôt rejeté sur le sable de la mer ; courage ! les vagues vous reporteront dans son sein ! »

Dites aussi avec Job : « Quand il me tuerait, je ne cesserais d'espérer en lui. »

Ne vous étonnez pas de ne point voir de progrès sensible ; la perfection ne vient pas si vite que les bons désirs qui nous y portent.

Soyez humble ; répétez souvent avec Philippe de Néri : « *Seigneur, si vous ne me gardez, je vous trahirai.* »

Le Seigneur a mis en vous les prémices de cet esprit qui, selon saint Paul, nous fait nous écrier : « Mon Père ! mon Père ! »

Lorsqu'il s'agissait de punir une ville coupable, Abraham adressait au Seigneur cette prière ; « Ne lui pardonneras-tu pas en faveur de dix justes ? » – « S'il y a seulement dix justes, je lui pardonnerai, » répondait le Seigneur. C'est que là où il y a seulement un juste, il peut servir de guide pour ramener dans la bonne route une multitude de pécheurs.

V.

Le Salut de la Sainte-Catherine.

C’est une belle chose, je vous assure, que le salut de la Sainte-Catherine à .....! Vous en auriez été édifié et charmé comme moi !

La ville est pourtant petite, étroite et mal bâtie : l’église de la sainte n’est point gothique. et elle a ce portique payen qui me désespère dans les églises chrétiennes ; et, lorsque vient le temps de fêter la patronne, il n’y a plus ni fleurs, ni feuilles aux arbres : les chemins sont humides et fangeux, la mer est houleuse et froide, les falaises ne sont plus vertes, les beaux pommiers sont noirs, et il vient des raffales de vent d’ouest qui flétrissent les traits et glacent les sens : on est au 25 novembre.

Mais qu’importe tout cela ! qu’importent les mauvais chemins, les ondées, les raffales ! la Sainte-Catherine est belle dans ma chère Normandie, parce que la foi est vive et douce, les croyances sincères, les mœurs naïves, chez ces hommes voisins de la mer et de ses dangers, dans ces campagnes que leur destin et leur situation ont voulu préserver de communications fréquentes avec l’impiété de la capitale et de tout ce qui l’environne.

Hélas ! c’est pour ainsi dire, par hasard, que nous autres perdus nous assistons à ces fêtes ; et j’y étais appelé, je le crains, par désœuvrement ou curiosité.

Je partis donc le dimanche, par un temps gris, une petite pluie froide et pénétrante, pour suivre à cheval un chemin qui ne s’éloigne pas trop de la mer, qu’on ne cesse d’apercevoir à travers de charmantes cours vertes qui sont, au printemps, fleuries et embaumées comme des jardins célestes.

Souvent on fait route avec quelque beau brick aux mâts légers et découpés qui revient des hautes mers, ou avec l’élégant chasse-marée, le

chasse-marée avec ses deux grandes voiles rouges égales, qui prennent sa courte mâture en biais et cachent ses marins dans leurs plis ; ou ce sont des pirogues, des canots de pêcheurs revenant avec leurs familles pauvres, nombreuses, mouillées, de la pêche aux moules, qui sont abondantes sur ces côtes ; ou enfin, c'est le magique bateau à vapeur, sortant des jetées avec son immense panache pâle et ondoyant, ou sa colonne noire d'une fumée épaisse qui me rappelle toujours le conte des *Mille et une Nuits* et ce vilain génie vaporeux sortant aussi d'une colonne de fumée, et venant surprendre une pauvre princesse endormie sur le rivage.

Toutes ces marines accourent donc avec vous vers ***, quand vous vous y rendez à l'heure où la marée montante les y porte en faisant reculer le fleuve devant elle, et vous vous en rapprochez tout-à-fait, lorsqu'à un petit village, nommé Vasouy, vous descendez sur la plage couverte de roches moussues, de galets bruyants, de bancs de vase unis et de quelques traînées d'un sable fin et ferme, sur lequel on est si joyeux, à tout âge, de laisser faire un temps de galop à son cheval.

Or, ce jour-là, cette grève, assez difficile, était couverte de ces gros chevaux de ferme qui subissent tant de transformations dans un faire-valoir ; coursiers pacifiques qu'on attèle à la charrue, au chariot, au cabriolet du propriétaire, et qui, dans ces jours de fête, portent la maîtresse tenant en croupe, assis sur la trousse (on appelle ainsi le manteau bien proprement plié), les plus jeunes membres de la famille.

Ces chers enfants ont, dans leurs beaux habits de fête, une joie mêlée de peur tout-à-fait expressive. Ils se collent à leur mère, qui serre la bride ferme et haute, en leur recommandant de se bien tenir.

Cependant les robes d'indienne sont relevées autour du corps et laissent voir le jupon blanc et frais ; tandis que la coiffure, restée la même que celle qu'on portait sous les ducs de Normandie, est fidèlement abritée par un parapluie rouge qui couvre la mère et l'enfant.

J'allais donc vers la ville avec cette foule, qui s'y dispersa en mille canaux, et dont je ne croyais plus rien revoir. Mais tous les chrétiens se retrouvent, et cela est aussi vrai pour le présent que pour l'avenir.

D'abord, à la grand'messe, qui fut chantée avec surcroît d'enthousiasme, et où je vis toutes les belles parures dépliées, et où l'histoire de la sainte

nous fut en abrégé racontée dans la belle *Prose* du jour, aux sons de l'orgue. Le soleil brilla un moment à travers les vitraux, et frappa sur ces paroles latines qui terminent le récit du martyre de la sainte :

Si jusserit Religio, signemus fidem sanguine.
Si la religion l'ordonne, signons notre foi de notre sang.

Hélas ! aujourd'hui, nous n'avons pas la force de lui donner nos volontés, nos désirs, de lui offrir seulement le combat contre le mal, et quelque humble et facile victoire !

A la fin du livre d'office particulier à cette sainte, se trouve un abrégé de sa vie, qui me donna beaucoup à rêver. J'apprenais que, long temps après son martyre, ses ossements furent transportés en Normandie, et qu'une chapelle leur fut élevée sur la montagne qui porta depuis lors le nom de la sainte, et ferme la ville de Rouen vers le levant.

J'ai vu encore cette chapelle, étant écolier ; on y allait aux grandes occasions. Autour étaient un camp romain et des ruines, et des traces de mille combats d'Anglais et de Français.

La succession des temps est étrange. A la place de cette chapelle, de ces forts, s'élève aujourd'hui, en briques d'un rouge odieux, *un télégraphe !*

Des forts, du camp, de la chapelle surtout, il n'y a plus rien ; mais le nom vit encore, et doit traverser bien des siècles.

L'office terminé, chacun s'en alla chercher un gai repas chez ses amis, chez des parents qui comptent chaque année sur le retour de ce jour pour vous recevoir, et tout le monde se rassembla encore le soir dans l'église, autour du salut resplendissant, dont on apercevait tout l'éclat du milieu de la place publique.

Peu y manquaient. Nulle fête de père, de mère, de roi, ne se peut comparer à la fête d'une patronne d'église, dans les lieux où la foi est restée.

C'était, dans les hymnes, dans les psaumes, un élan dont rien autre chose sur la terre ne peut donner l'idée. Un contentement dans les voix, une

gloire, une ferme assurance qui brisaient le cœur.

L'obscurité était grande autour du temple ; la lumière vive à l'intérieur : emblème vrai des choses. La nuit est sur la terre, dans le monde ; la clarté est dans la religion : les ténèbres autour de nous, le flambeau à l'intérieur.

L'Adoremus couronnait tous ces chants, toutes ces prières et la bénédiction elle-même, et tous reprenaient les chemins de leur demeure. La mienne me parut plus paisible, plus claire ce soir-là ; je pensai à toutes ces merveilles de la religion sainte ; à ces époques de l'année et des cultures de la terre, des semences et des récoltes, des ventes, des achats, des échanges de leurs fruits et de leurs arbres, entre hommes de pays différents ; à toutes ces époques marquées par les noms de ceux qui ont souffert et qui prient pour nous ; à tous ces saints, au nom desquels se rassemblent et se réunissent toutes ces pauvres créatures de Dieu ; à tous ces parents qui se rapprochent, se visitent, se traitent avec plaisir, s'honorant, s'aimant, ce jour – là au moins, en mémoire de leur patron.

Je me demandais si les philosophes inventeraient jamais choses pareilles dans les relations des hommes ; et, soupirant, je regrettais de n'avoir pas aussi un ami à ma table le jour de la Sainte -Catherine.

VI.

Ils ont encore une habitude touchante, dans ce pays ; c'est chaque fois que l'heure sonne, lorsqu'ils sont réunis dans l'église, de saluer du signe de la croix cette heure qui passe et tombe du temps à l'éternité.

Il y a quelque chose de grand au fond de cet instinct et de cet usage de saluer les heures. Nulle religion, nulle philosophie, que celle chrétienne et catholique, n'invente de telles choses[4].

L'heure qui sonne pendant que nous prions est bien à honorer ; et puis, la voilà passée, elle ne reviendra plus. C'est un adieu, une bénédiction que nous lui donnons dans ce signe de la foi, qui représente une si horrible souffrance, un si sublime sacrifice. C'est une belle et sainte méthode de la

consacrer, cette heure irrévocable qui nous rappelle la première et la dernière de notre vie, de la saluer dans le temple où elle a un corps, une âme, une si grande et terrible pensée ; où elle est sanctifiée, livrée à Dieu, qui l'a donnée et qui la reprend. Oh ! oui ! unissons-la au signe de la rédemption ; saluons-la au moment où, échappée du sommet de la maison de Dieu, elle traverse la sainte demeure, dont seule elle interrompt le silence, pour remonter à la source du temps et de l'éternité.

VII.

Je n'ai garde de t'oublier dans ce livre, ô toi que je regarde comme le plus beau de main d'homme qui nous ait été accordé.

Saint livre de l'Imitation 1 paraphrase divine du divin Évangile, encore si remplie de tendresse et de clarté ! tout a été dit sur toi. C'est mon souvenir seul que je te veux donner, livre au-dessus de toute louange humaine, livre mystérieux, ouvrage des anges et des saints, tombé du ciel, et trouvé, sans doute, sous quelque arbre en fleurs à la clarté des étoiles.

Je t'ai lu après beaucoup d'autres, et tu as tout résumé en mon âme, tout complété, tout agrandi, tout expliqué : les mystères, la morale, la philosophie, la sagesse, tout ce qu'il y a de noble, de tendre, de profond, de divin dans notre nature, dans son état d'expiation et d'espérance.

Tu m'as appris, entre tant de choses, celles-ci :

« Laissez au monde ses curiosités, et lisez toujours des livres qui servent plus à toucher le cœur qu'à divertir l'esprit. »

« Toutes les fois que j'ai été parmi les hommes, j'en suis revenu moins homme. »

« Ne perdez jamais l'espérance de régler saintement votre vie et d'avancer dans la voie de Dieu, puisqu'il vous donne encore le temps. »

« Ne différez point d'un jour à y travailler. Levez-vous, et commencez, vous disant : *Il est temps de mieux faire.* »

« Nous voudrions bien être exempts de toute misère et dans un parfait repos ; mais, en perdant l'innocence par le péché, nous avons aussi perdu notre vraie félicité. »

« Le bel ordre et la sainte disposition du dedans fait qu'on se soucie peu de tout ce que font ceux qu'on blâme ou qu'on admire dans le monde. »

« Si vous étiez droit et sincère dans toute votre conduite, tout réussirait à votre avantage. »

« L'homme pacifique sert plus les autres que l'homme docte et savant. »

« Si quelquefois vous ne sentez pas pour moi, ou pour mes saints, toute l'ardeur que vous souhaitez, ne croyez pas pour cela que tout soit perdu pour vous. Ces affections tendres et ces douceurs sensibles, que vous sentez quelquefois, sont des effets de la présence de ma Grâce, et comme des avant-goûts des biens du ciel ; mais ce sont des avantages sur lesquels il ne faut pas trop s'assurer, parce qu'ils viennent et se retirent soudainement. »

« *Mais la vraie marque d'un grand mérite et d'une vertu solide, est de s'appliquer à combattre tous les mauvais désirs du cœur, et à triompher du démon qui les suscite.* »

« Ne cherchez point à vous acquérir de la réputation parmi les hommes, ni à entrer dans la familiarité de plusieurs, ni à lier aucune amitié particulière ; car tout cela ne sert qu'à distraire l'esprit et à engager le cœur plus avant dans les ténèbres. »

« Sans moi, il n'y a point d'amitié qui soit utile, ni qui puisse durer, point d'affection qui soit sincère et véritable, si je n'en suis moi-même le nœud. »

« Préservez-moi, Seigneur, des fausses confidences de ces hommes légers et indiscrets, de peur que je ne tombe entre leurs mains et dans de semblables fautes. »

(Pour avoir une idée de la portée de cet enseignement, il est bon de se souvenir combien ces confidences, dont il est parlé ici, renferment d'air contagieux et corrupteur, combien elles éveillent de désirs et de coupables pensées.)

« *Quel bonheur, ô mon Dieu, de ne s'ouvrir qu'a peu de personnes,* de vous avoir toujours devant les yeux comme juge et le témoin de ce qui se passe en notre cœur ! »

« Oh ! qu’il est avantageux, pour la paix de l’âme, de ne rien dire des autres, de ne point croire indifféremment ce que l’on en dit, et de ne point aimer à s’en entretenir. »

« *Écrivez, lisez, chantez mes louanges ;* gémissez, priez dans le silence, et supportez courageusement tout ce qui vous arrive de pénible et de contraire. »

« L’homme a deux ailes pour s’élever au-dessus des choses de la terre : *la simplicité et la pureté.* »

« La simplicité doit régler ses intentions, et la pureté ses affections. »

(Ce peu de paroles nous paraît pouvoir suffire à l’enseignement et à la règle de la vie la plus sainte.)

« Si vous aviez le cœur droit, toutes les créatures seraient autant de miroirs et de livres ouverts où vous verriez des modèles pour régler saintement votre vie. »

« *Si vous étiez intérieurement bon et pur, rien ne vous empêcherait de voir et de comprendre toutes choses. Un cœur net et sans tache pénètre jusque dans le ciel et dans les enfers.* »

(Nous ne connaissons que quelques traits de saint François de Sales et de Saint-Martin, qui se puissent comparer à de telles célestes beautés, et peut-être est-ce parce qu’ils les avaient beaucoup contemplées ; nous les trouvons sous nos yeux en ce moment, et nous nous pressons de les y joindre :)

« Le moyen d’être simple gît à tenir son cœur proche de Dieu, *lequel est un esprit très pur et très simple.* »

« Il faut, pourtant, exercer le jugement et la prudence ; mais, en la conversation et aux rencontres, ce précepte est important : « *Ami de tous et familier de peu.* »

« Les tentations, telles qu’elles soient, nous troublent, parce que nous y pensons trop et que nous les craignons trop. *Nous sommes trop sensibles ;* car, sitôt que nous avons la moindre pensée contraire à nos résolutions, il nous semble que tout est gâté. Laissons courir le vent, *et ne croyons pas que les frifillis des feuilles soient le cliquetis des armes.* »

(A combien peu ceci convient, mon Dieu, et combien prennent le cliquetis des armes pour le frifillis des feuilles !)

« L’amour de la mort et passion de Notre Seigneur donne la mort à toutes nos passions ! et en la mort de nos passions consiste la vie de *notre pauvre cœur.* »

– SAINT FRANÇOIS DE SALES. –

« C’est du fond de mon être que je me suis dit souvent que nous nous flatterons en vain de réussir en quoi que ce soit, si, auparavant, nous ne prenons pas la précaution de prier. »

– SAINT-MARTIN. –

« La prière de l’Espagnol est celle-ci : « Mon Dieu, garde-moi de moi. » Ce qui peut se traduire ainsi : « Mon Dieu, ayez la bonté de m’aider à m’empêcher de vous assassiner. »

– LE MÊME. –

« A force de dire : *notre Père !* espérons que nous entendrons dire un jour : *mon fils.* »

– LE MÊME. –

Ah ! c’est de telles choses, sans doute, qu’on a raison de dire ce que cet excellent homme disait de Bœhme, son ami, et de ses œuvres, si par faitement inconnues aujourd’hui de presque tous tant que nous sommes :

« Il faut que l’homme soit devenu roc ou démon, pour n’en avoir pas profité. »

VIII.

Les Visites et Rencontres de Jésus-Christ.

Faites-y grande attention : Jésus-Christ nous visite, et c’est sous la forme des pauvres. Il y en a qui lui ressemblent, et que je me suis appliqué à reconnaître. Il m’éprouva ainsi bien des fois, et n’eut pas lieu d’être toujours content de moi. Une fois, surtout, il vint sous la figure d’un pauvre vieux homme me demander. (J’étais donc bien occupé d’ailleurs, pour m’élancer si brusquement à ma porte, et repousser de la main et de la voix, avec quelque chose de si étonné, de si brusque, de si impossible à contenir, cette laideur affreuse de la pauvreté, cette expression abrutie d’une misère longue et sans aucune trève.)

« – Allez, allez ! Eh bien ! oui, je vous donnerai, je verrai, je m’informerai ; mais retirez-vous… on ne vient pas ainsi !… »

Oh ! déplorable, déplorable ! j’en rougirai jusqu’à ma dernière heure.

La bonne, interdite et surprise, me dit : « C’est ce vieux auquel Monsieur fait donner du pain… Il est bien malheureux ! »

Je balbutiai : « Il fallait me le dire. » (Je ne lui en avais pas donné le temps.) « Où est-il, à présent ?. Allez après lui. »

– « Mais, c’est que… vraiment ! Oh ! n’est-ce pas, Monsieur, il est affreux ! »

Cet homme est mort peu après, n’ayant eu d’autre réparation de moi, qu’un peu d’aumône de plus peut-être ; je ne sais même si je me suis fait excuser. Je le devais ; j’y devais aller moi-même. C’est ce que nous devrions tous faire : ils ne seraient ni si horribles, ni si misérables à voir ! Nous les laissons mourir dans un état que nous pourrions empêcher, et que

notre vue ne peut soutenir. Oh ! couverts de nos vices et de nos offenses, que nous devons être d'une bien autre laideur aux yeux de Dieu ! Hélas ! j'étais bien autrement indigne d'entrer au ciel que ce pauvre homme n'était indigne d'entrer chez moi. Que craignais- je donc ?. qu'il ne salît ma demeure, mon tapis ?... qu'il ne dérobât ?. Pauvre homme ! il dut voir tout cela dans mes regards… C'est une honte !... Avec quelle clémence Dieu m'en a puni ! Avec quelle bonté il m'a donné les occasions de réparer tant de dureté ! Il sembla me dire, dans-vingt occasions : Je mesurerai mes épreuves à ta faiblesse.

Il prit d'autres déguisements.

Un jour, j'étais à copier quelques passages des vies des Saints Pères, j'entendis qu'on frappait à ma porte si timidement, que certainement ce fut mon cœur qui avertit mon oreille. On s'informait *s'il y avait du monde* ; et, me levant aussitôt, je vis, au haut de mon escalier, une femme si proprement et si pauvrement vêtue, une cape noire si bien posée, des traits doux, tristes, avec sourire humide. Tant de simplicité, de douceur, un son de voix calme, harmonieux. « Elle venait… On lui avait dit. Ce n'était pas pour elle, bien qu'elle ne fût pas heureuse !... veuve, quatre enfants ! mais c'était pour son frère, charpentier, tombé, blessé. » Cette fois je ne m'y trompai point : « C'était bien lui. » Nous pleurâmes ensemble.

Il me mit aussi sur la trace de bonnes filles qui, de leur vie, n'avaient couché dans des draps, ni sur des matelas. (Elles avaient cinquante, soixante ans ! elles avaient été jeunes, belles peut-être…, vertueuses donc, car le vice a des couches d'acajou doré et le lin le plus fin que le malheur et la vertu puissent filer.) L'intérieur de ce galetas était étrange de misère et d'ordre, Tous ces maux venaient en partie de ce qu'on s'était ruiné plutôt que d'envoyer à l'hôpital une mère âgée et infirme, qui n'avait cessé de pleurer et de conjurer ses enfants dénués, de la laisser mourir où elle était née…, et d'autres causes semblables. Il y avait, au milieu de tout ce dénuement, dans ce grenier sans meubles (une chaise et une couche), un beau pigeon blanc, ami inséparable de ces pauvres filles. Elles expliquaient très bien qu'il avait toujours été chez elles comme l'espérance, bien long-temps, bien long-temps vaine ! et, comme il les regardait prier le soir ! et qu'enfin le moment était venu d'être heureuses ! et que, le matin, le beau ramier les avait

averties, par un vol plus joyeux et plus animé, qu’il leur serait envoyé un ami.

O Christ ! vous étiez là aussi avec nous !

Il m’arrivait aussi, en descendant les pentes des bois, de trouver d’anciens ouvriers estropiés marchant sur des béquilles, et qui me saluaient sans demander, et savaient ensuite me raconter, endeux paroles, une vie si longue, si malheureuse !...

Il en venait à la campagne avec tant de fatigue, et qui apparaissaient dans les bois, lentement et la tête tristement collée à leur poitrine, le corps fatigué et si pesant sur leurs appuis de frêne. Il y en avait chez qui la misère n’avait pas éteint le sentiment du beau et du grand (c’était bien rare) ! Ils relevaient leur tête, qui semblait attachée à leur sein, et, au magnifique spectacle de la pleine mer, et des bois et des plages, ils défaisaient leur misérable chapeau avec admiration. Un sourire animait leur figure un instant consolée ; ils jetaient les yeux autour d’eux, et, se trouvant environnés de roses, ils disaient se croire en paradis, et leur regard plus éloquent que leurs paroles me faisait entendre ces mots : et Celui qui est si heureux ne sera-t-il pas charitable ? celui à qui Dieu a tant donné ne doit-il pas donner beaucoup ? » Jésus – Christ, c’était vous qui parliez et qui regardiez ainsi ! c’est avec vous que je croyais pleurer alors sur le malheur des hommes ; c’est à vous que je croyais parler, à vous que je croyais donner !

IX.

Éloquence des Mourants.

Trois exemples m’en sont restés, bien frappants, en ce qu’ils me viennent d’êtres en dehos tout-à-fait de toute éloquence humaine ; de personnes obscures et peu ou point favorisées du don de communiquer leurs pensées,

d’ailleurs fort courtes et fort ordinaires dans le cours de leur vie, et, à ce moment de la mort, sublimes !

Je fus averti un jour qu’un ouvrier qui avait travaillé soixante ans dans la maison de mon père, et que des enfants dissipateurs avaient ruiné bien des fois, mourant à l’hôpital où je payais une petite pension pour lui, me demandait une dernière fois ; il avait alors quatre-vingt-dix ans.

Je le trouvai dans une extase et dans des visions telles qu’on aurait pu les rencontrer dans les esprits les plus poétiques.

Cet homme, qui avait été toute sa vie honnête, probe, fort et laborieux, avait eu aussi le cœur très tendre, et s’était marié plusieurs fois. Il était veuf alors, tout-à-fait à Dieu, repentant et sûr apparemment du ciel, car il le voyait et en parlait à ne laisser aucun doute.

Il y avait dans son sourire une jeunesse et une clarté divines. Pauvre homme ! il disait :

« J’ai tant souffert, tant travaillé ! l’heure est venue du repos, du bonheur. Voici mes femmes ! quelles sont belles Les beaux jardins les charmantes fleurs ! Que de lumières ! que de flambeaux ! que de diamants ! » Et il me parla une heure sur ce ton inspiré, me demandant si je voyais ces choses, et confondu que je ne les visse pas.

Tant de poésie dans cet homme, dont les jours s’étaient passés à porter l’huile et le vert-de-gris ! qui la lui donnait donc, si ce n’est vous, Seigneur, source de toute beauté et de toute poésie !

Voici le second exemple :

J’étais au lit de mort d’une tante dont la vie avait été pure, mais sèche, aride, positive, bien loin des lettres et de l’ordre d’idées que nous donne même l’éducation la plus resserrée. Une fièvre terrible lui causait un délire violent, au milieu duquel la pensée de la mort prédominait d’une manière effrayante. Cette pauvre femme, dont les discours avaient été si ordinaires, en tenait, en ce terrible moment, d’une beauté dont rien ne peut donner l’idée. Je me les rappelle mal et incomplètement ; mais il y a des choses qui n’ont pu sortir de ma mémoire. Remarquez qu’elle avait peu de dévotion et de connaissance de la religion ; allait peu aux offices, ne recevait point les sacrements, bien qu’il n’y eût dans cette façon d’agir ni dédain, ni

incrédulité ; seulement de l'indifférence et de l'inaptitude aux choses grandes, belles et saintes.

Ce dont elle se souvenait en cet instant, c'était des litanies de la sainte Vierge, que j'entendais, hélas ! pour la première fois.

Durant deux jours et deux nuits, elle ne cessa de les dire, de les recommencer dans un complet et apparent délire, sur tous les tons ; lentement, vite, avec soupirs, avec paroles. repos !... silences courts, mais interrompus par ces élans :

« Il n'y en avait plus !...

« – Quoi donc, ma tante ? disions-nous.....

« – De miséricorde !... Ils avaient tout pris !...

« – Qui, ma tante ?

« – Eux, mon ami, votre père, mon oncle, mon mari… Il n'y en a plus ! Que devenir ! il m'en faut pourtant !...

« Oh ! *miserere nobis* !.... Je n'ai point fait de mal. il le sait bien !... mais peu, peu de bien !… A quoi pensais-je donc ? Il aurait fallu y réfléchir. »

L'agonie fut terrible, et jusqu'à la fin mêlée de ces litanies, qui lui tinrent lieu de tout secours religieux autre que l'extrême-onction (elle ne put communier). Tant de souffrances, une si vive prière, semblèrent avoir tout suppléé. La sérénité revint, admirable, après la consommation du terrible mystère.

Le troisième exemple m'a été raconté par un ami bien étranger aux merveilles de la Religion :

« Sa mère, me disait-il, avait été appliquée toute sa vie à des soins utiles, à des détails minutieux de ménage, auxquels elle se plaisait. Son esprit s'y était restreint, contenté. Accoutumée à admirer, à écouter son mari, le silence avait été chez elle un choix et une nécessité. Il était dans sa nature. Les relations étaient douces, unies avec elle ; mais sa résignation, sa soumission lui avaient interdit toute parole inspirée.

« La mort lui envoya une illumination, une supériorité tout d'un coup étonnante.

« C'était moi, continuait-il, qu'elle appelait sans cesse. Elle me voyait ; elle nous voyait tous, beaux comme le ciel, disait-elle, et radieux ! puis, à

l’horizon, une côte blanche, un rayon étendu, lumineux !... C’était l’éternité ! Aucune fièvre ne se mêlait à cela.

« Elle me rappela, en termes que Fénelon eût choisis, une conversation que nous avions eue sur la religion réformée et la catholique : « Nous en reparlerons ; mais n’oublie pas, mon fils, le vrai Dieu n’est que là. Me crois-tu ? Je le sais… mon ami, je le vois. »

Ah ! si nous étions plus attentifs à la mort ! à ces spectacles que Dieu nous envoie, nous serions meilleurs, plus heureux ! Chacun de nous peut apprendre à bien vivre, de ceux qu’il a vus mourir.

CONCLUSION.

« Il y a quatre jours que j’ai reçu à l’église, en confession, un gentilhomme de quarante ans. O Sauveur de mon âme, quelle joie de l’ouïr si saintement accuser ses péchés, et parmi les discours d’iceux faire une providence de Dieu si spéciale, si particulière à le retirer par des mouvements et ressorts si secrets à l’œil humain, si relevée, si admirable, « Il me mit hors de moi-même !... »

– LETTRES DE SAINT FRANÇOIS DE SALES. –

Pour peu qu’on ait médité sur la faiblesse et l’inconséquence humaines, et sur la force des chaînes du monde, on ne sera point surpris d’apprendre qu’Arthur, malgré l’ordre de pen sées et de travaux auxquels il était livré, hésitât encore à prendre un parti définitif.

Dieu décida en le frappant d’une de ces terribles maladies qui ne laissent plus de recours qu’en lui.

Il arriva qu’un soir, après un long évanouissement, il trouva près de lui un prêtre avec lequel il avait souvent causé de l’état de son âme, et des progrès de sa foi, et qu’il ne se souvenait point d’avoir demandé.

Le mot de confession se fit enfin entendre.

Elle avait commencé dans le délire de la fièvre, elle se poursuivit dans le calme d’une maladie contenue.

Le Ciel voulut que ce premier acte de foi de la vie d'Arthur fût conduit avec autant de conscience et de prudence que de modération et de tendresse ; tellement qu'il pût songer avec pitié aux blâmes dénigrants des esprits impies, sur une préparation si douce et si divinement inventée, à la réparation des âmes et des corps.

Tant d'amis l'avaient plus ou moins trahi, négligé, méconnu, abandonné !

Faibles à le défendre, hardis à le blâmer, ils n'avaient trouvé rien de mieux à lui offrir que le silence, l'indifférence, l'oubli !...

Il pouvait comparer en ce moment les vaines et inutiles confidences du monde reçues avec tant de distraction, de fatigue et d'impatience, répétées avec indiscrétion et blâme, à cette attention douce, intelligente et soutenue qu'on lui donnait ; à ce mystère impénétrable, à cette compassion dont ses aveux allaient être environnés, à cette confiance qui calmait jusquaux terreurs du tombeau entrouvert, et lui faisait verser dans une âme éclairée et silencieuse les coupables secrets d'une vie de désordres et de souffrances.

L'amitié idéale et parfaite, tant rêvée sur la terre, ne se trouve (passagère, si vous voulez, mais enfin avec certitude) que dans l'épanchement de la confession.

Que de bonté, de raison, de beauté, dans ce qu'il apprenait connaître !... Dites, dites sans cesse, lui demandait-on en le voyant si surpris, si charmé, si attendri de tout ce qu'il entendait de lectures édifiantes et de commentaires sacrés, dites ; et il disait :

Contentez-vous, justice de mon Dieu, pendant que je suis dans cette vie ![5]

Et puis encore :

Le *serò te cognovi serò te amavi,* de saint Augustin : « *Bonté, beauté divine, je vous ai connues, je vous ai aimées trop tard !* mais je vous aime et je vous connais enfin pour vous aimer toujours. »

Les attendrissements qui suivaient ces inspirations amenaient la force plutôt que l'affaiblissement, ce qui fit qu'Arthur put offrir au Ciel entr'ouvert plus la crainte du Seigneur que la crainte de la mort, car il croyait sentir en lui que Dieu lui accordait, comme au bon roi Ézéchias, *encore dix années de vie.*

La maladie, arrivée à son dernier terme, s'arrêta ; une lente et douce convalescence s'établit.

C’était un moment dont il ne pouvait se lasser de parler avec pleurs, que celui où le ministre du Seigneur, le relevant enfin béni et absous, lui dit en l’appuyant sur son cœur et l’inondant de larmes :

J’embrasse un ami de Dieu.

Il comprit toute la force et le charme inexprimable de ce mot :

Un ami de Dieu !

L’émotion où l’avait laissé cette scène retarda son sommeil, et il put se livrer à toutes les espérances saintes que procure l’ordre rétabli dans les organes du corps et dans les sentiments de l’âme.

Comme tout fut solennel dans les lentes et salutaires opérations de l’âme qui suivirent ou entourèrent cette renaissance !

Arthur ne peut trop les faire connaître aux cœurs qui s’arrêteraient à l’entrée de la voie divine, incertains et découragés.

Toute la sensibilité de son âme lui semblait assouvie, il touchait à celui qui peut seul rassasier les cœurs aimants.

Il eut des insomnies enivrantes et réparatrices par la paix et la confiance que le pardon céleste lui avaient apportées.

Tout ce qui passait alors devant lui était d’une tendresse adorable.

Il se souvient surtout de l’impression profonde que lui causaient les heures de nuit qui sonnaient dans le silence et l’obscurité à la paroisse voisine, du premier tintement de la première prière du jour, encore dans l’ombre ; et comme à ce moment il portait vite la main sur son cœur, et répondait :

« Me voilà, je suis prêt !... prie avec *l’Ange*-« *lus*, tu seras entendu, tu seras exaucé ! »

Et alors, jusqu’au réveil de la nature et des hommes, ces restes de la nuit se remplissaient de rêves divins et touchants, de projets saints, de résolutions douces, d’espérances salutaires. – Sommeil, sommeil, disait-il, je sens que tu vas me conduire aux cieux ! Et il se rendormait avec cette certitude, et le réveil ne lui ôtait rien de sa sainte confiance, car le désir de la bonté, le besoin de la justice, la soif de la charité se retrouvaient la pour inonder son cœur tout plein des pensées de Dieu.

« Les enfants vont au ciel pendant qu'ils dorment (assure un charmant écrivain de notre époque), et s'ils ne nous le disent pas, *c'est qu'ils l'ont oublié.* » Oh ! nous y allons aussi nous que l'amour divin a reconquis ! et *nous ne l'avons pas oublié.*

Le mortelrevenu du mal et du péché, arrivé au désir du bien et à la pénitence, peut vous assurer que, (proportion gardée de l'homme et de Dieu), il est (comme son Sauveur), *descendu aux enfers et monté aux cieux.*

Le comte de Trépons à ***.

Je suis allé hier voir Arthur, que les terribles vents de notre mer et sa santé toujours triste ont chassé de la solitude des bois.

Je l'ai trouvé dans son humble maison de la ville et peux vous en donner des nouvelles bien consolantes.

C'est un combattant couvert de cicatrices, dont les récits ne sont pas moins attachants que ceux des champs de bataille, car quelle guerre que les passions !

J'arrivai avec la nuit close à sa chambre, que j'ouvris avec émotion. Il n'y avait point de lumières dans l'appartement, que les douces flammes du foyer éclairaient d'un jour douteux et mélancolique.

De vieux meubles d'ancien héritage, d'une riche et solide soierie, enfermaient un fauteuil placé près de la cheminée.

Une table couverte de livres qu'on devinait, à leur extérieur, salutaires et respectables, occupait le milieu de la chambre.

De tous les côtés, des gravures à cadres dorés ou noirs, montraient, au reflet du foyer, la radieuse ou souffrante image du Sauveur par nos plus grands maîtres. Un silence et un goût de méditation et de larmes s'emparaient à l'instant de l'âme.

Arthur releva doucement sa tête livrée aux pensées de sa vie, et me tendit une main affaiblie, avec un sourire d'une sérénité que je n'aurais jamais cru possible à des traits aussi ravagés par les douleurs des passions.

« – C'est vous, me dit-il, c'est vous ! fidèle, quand tant d'autres m'ont délaissé, et des plus chers et des plus anciens !

« Mais peut-être est-ce aussi pour combattre ma résolution ? peut-être, vous aussi, êtes un ennemi de cette femme, de ce pauvre enfant ? »

Je gardai le silence.

« Homme, homme du monde, poursuivit-il, vous venez m'avertir aussi que *je m'en repentirai*, que ces mariages ne réussissent jamais, qu'ils ne tiennent rien de ce qu'ils promettent, qu'ils sont, de leur nature, malheureux autant que ridicules. que sais-je, moi ! tous les lieux communs d'usage et familiers à l'insensibilité. « Allons, voyons, monsieur, commencez ! »

« – Mon ami, lui répondis-je, je vous crois trop faible pour qu'une résolution définitive, quelle quelle soit, puisse être supportée par vous, ce n'est pas nous autres qu'il faut a consulter.

« Il est vrai, dit Arthur, ce n'est pas autour de moi qu'il faut regarder, mais en haut. Saint François de Sales, mon plus intime ami parmi ceux qui ne sont plus, celui qui compatit le plus et le mieux aux faiblesses de nos pauvres cœurs en peine, celui que je vous demande pardon de citer si souvent, dit encore (je ne me souviens plus en quelle occasion) : Je sais que je m'attirerai des contrôlements, mais je ne m'en soucie pas, *car qui fit jamais bien « sans cela ?* » Il était facile de voir que notre pauvre ami n'était pas aussi avancé que le saint évêque de Genève dans le mépris des *contrôlements*, et qu'il ne s'en souciait que trop.

Il s'arrêta fort ému et reprit :

« – Enfin, que diront-ils ?. mon Dieu, ne le sais- je pas ! Écoutez une de leurs conversations :

« – Eh bien ! il est marié !… et converti !... – C'est trop de la moitié. – C'est trop de tout. – Ils finissent tous comme ça !... (Plût au Ciel ! dit tout bas quelque bonne âme timide.) – Je vous l'avais bien dit. – Quoi ? qu'il se marierait ? – Non, qu'il deviendrait dévot. – Vous avez tant d'esprit ! – *Quand le diable devient vieux…* – Oh ! l'érudition s'en mêle ! – Il est vrai que le proverbe n'est pas d'hier. – Mais toujours vrai. – *Per sæcula sæculorum – Amen* ! »

« Votre comtesse d'Emery pousse ici un de ses éclats de rire de pensionnaire mal élevée, puis elle ajoute :

« – L'avez-vous vu ? – Est-ce qu'on le voit. – Croyez-vous donc qu'il se cache ?

« – Pas plus qu'il ne se montre, » dit quelque honnête homme impatienté. – « Donc, c'est édifiant !

« – Admirable !

« – Prodigieux !

« – Pitoyable !

« Et qui a opéré ces miracles ? – L'âge, – la faiblesse, – la maladie, la souffrance, – le découragement, – la peur du diable. – Oh ! pourquoi pas la crainte de Dieu ? – *Comme vous voudrez.* – Enfin, c'est la Religion qui a fait cela. – Ou les prêtres, dit un malin substitut. – Plutôt, ajoutent deux ou trois mauvais sourires.

« – En tout cas, c'est ce qu'on peut appeler une grande sottise, » crie bien haut la baronne de Trün.

« – Ou la victoire d'une conscience bien éclairée, dit votre digne cousine. Qui sait ? – Le fait est que c'est un saint ! – Commençons-nous l'écarté ?

« Eh bien ! n'est-ce pas cela ? » – « Je le crains ! » – « Oh ! mon Dieu, je les connais tant ! je les ai « tant de fois entendus ! hélas ! je me suis tant « de fois entendu moi-même ! » Une anxiété bien amère et presque injuste éclatait dans ces paroles et dans le ton dont elles étaient prononcées.

J'eus le triste courage de défendre la société. « Voyez-vous, lui dis- je, Arthur ? le monde a l'expérience de son côté : vous n'aurez pas le droit de le condamner, jusqu'à ce que vous lui ayez montré un de ces étranges mariages qui ait bien tourné, comme il dit. Ce qu'il pense de vous par malice, par haine, ou par envie, d'autres peuvent y songer par véritable intérêt et une louable inquiétude de votre sort. Vos amis, comme vos ennemis, peuvent s'accorder sur le fond d'une situation comme la vôtre ; les uns et les autres savent, par mille exemples, que de tous ces rêves honnêtes et généreux d'une âme sensible et exaltée, le réveil est déchirant, et qu'on ne se rendort pas dans une illusion détruite.

« Pour vous y livrer, mon ami, vous êtes-vous placé dans l'avenir ? dans l'avenir d'une année seulement ?

« Oh ! quelle terrible et inutile leçon il renferme peut-être pour vous ! Vous êtes-vous, dites-moi, bien résigné à cette pensée qu'aucun dévouement n'est récompensé en ce monde ? que l'ingratitude est acquise aux nobles et généreuses actions ! que celui qui en profite, d'abord inondé

des pleurs de l’admiration, est bientôt refroidi et amené à trouver tout simple, tout naturel, et bien juste et bien mérité le sacrifice sur lequel il n’aurait jamais porté même une espérance. »

Arthur devint si triste, si rêveur, que je m’arrêtai ; puis, poussé par la crainte de le voir victime d’une générosité extrême, et que je ne peux comprendre, je continuai :

« Avez-vous pensé, mon ami, que votre santé se rétablirait, que vous auriez bientôt besoin de ces communications, de ces nobles échanges de manières et d’esprit, qu’une démarche irrévocable peut ruiner à jamais ? je ne vous demanderai pas si vous connaissez bien celle à qui vous allez tout donner... (Il allait m’interrompre.) C’est bien !... mon ami, vous ne doutez d’elle en rien. Hélas ! toute femme a un lendemain ; le lendemain de son désir accompli, de son vœu réalisé !... Si la société vous redevient jamais nécessaire. »

« – La société ! la société ! dit Arthur en m’interrompant avec son impatience exaltée et imprudente, ma société, à moi, la voilà ! regardez autour de vous, voyez toutes ces créations du génie, ces drames qui se renouvellent à chaque instant autour de moi. Voyez ! je n’ai que la main à étendre pour toucher Bossuet, Fénelon, Bourdaloue, Massillon, Fléchier, dont les inépuisables conversations me jettent dans de si vifs ravissements ; tout ce qu’ils me disent met mon esprit dans une douce et ravissante activité, dans un exercice salutaire. La noblesse, le calme, la méditation divine de leurs traits répand sur les miens un sourire continuel.

« J’ai mis leurs écrits autour de leurs portraits, que je regarde avec amour, après chaque lecture, admirant et bénissant sans cesse, trouvant à satisfaire la curiosité de mon esprit et la tendresse de mon âme.

« La divine histoire qu’ils ont commentée, analysée, pressée comme une grappe délicieuse, est là, partout aussi, sublime, attachante, renouvelant ma foi, mes consolations, mes regrets et mon repentir. Voilà Jésus chez Marthe et Marie. C’est comme si je l’entendais, c’est comme si je vivais avec eux tous.

« Voyez quelle tendresse dans ce saint Jean ! quelle admiration pour ce que dit son maître !

« Un autre disciple est là, rêveur, grand, noble, calme, le type des honnêtes gens de tous les temps et de tous les lieux, rare figure de force modeste, de simplicité intelligente.

« Vous ne sauriez croire combien j'ai passé de soirs, avec les douleurs de ces femmes de la Descente de Croix de Rubens ; ce que j'en ai tiré de rêves et d'instructions ! combien d'entretiens avec ce noble et vertueux honnête homme Joseph d'Arimathie, qui donne les parfums de cette sépulture, sa maison, son jardin !

« Bien souvent aussi je cause avec ce petit tableau de Rembrandt qui représente l'Entrevue d'Emmaüs.

« Voyez l'étonnement de ces deux disciples qui ont reconnu le Seigneur à la manière dont il a rompu le pain du repas. Chaque lundi, je lis, en présence de ce charmant tableau, l'Évangile du lundi de la semaine de Pâques, qui raconte d'une manière si naturelle et si vraie la rencontre de ces deux hommes sur le chemin d'Emmaüs.

« Et comment le Sauveur les interrogeait sur les événements récents, leur surprise, et ce mot qui me dit des choses si infinies :

« Êtes-vous donc si étranger dans Jérusalem « que vous ne sachiez pas ce qui s'est passé ces « jours-ci ? »

« Ces paroles, j'en trouve la place et la citation à tous les points de ma vie.

« A combien je voudrais les adresser ! et à vous-même, mon cher comte, je dirai aussi : Êtes-vous donc si étranger dans Jérusalem que vous ne deviniez pas combien la solitude est animée, douce, aimable, peuplée et riche avec les personnages de l'Évangile, et tout ce qu'il a donné à la terre ? Mais voici la conversation de tous les jours, et bien souvent des nuits :

« Le *Spasimo di Sicilia*, par Raphaël, l'évanouissement du Christ sous ce fardeau qu'il ne peut porter, au milieu de ses bourreaux, de ses gardes, des clameurs de ce peuple insensé, des gémissements de sa mère qui lui tend les bras.

« Oh ! regardez-le ! pénétrez votre âme de cette noble, immense et résignée douleur.

« Voyez les bras tendus de cette mère vers un fils ! comprenez toutes les douleurs qui sont là en présence, et toutes surpassées par le cri maternel !

voyez l’éloquence sublime de ces mouvements.

« Leurs yeux se sont rencontrés !.. « Ah ! mon fils !... – Ma mère ! ma mère infortunée ! » Tout est là.

« A la dernière lueur du foyer et couché dans mon lit, j’ai souvent vu tous ces personnages s’animer, et l’horrible scène a passé, vivante, de mes yeux dans mon cœur.

« Je ne m’endors pas sans m’être pénétré de toutes les douleurs qui sont là, retracées par un génie sublime, et je tâche d’y trouver des forces contre toutes les angoisses de cette vie amère, sans cesse chancelante, menacée, éprouvée, même au milieu de tous les éléments dont se compose le bonheur humain. »

Arthur était intarissable sur tant de choses, dont il raisonnait plus par sentiment que par science, mais avec une émotion croissante. Il ajouta :

« Quand je songe que Dieu n’a pas borné ses bontés à me montrer tant de sources adorables, qu’il peut renouveler les affections de père et leurs espérances, où trouverais-je assez de bénédictions pour lui, et comment refuserais-je les trésors qu’il me présente !…

« Je vais travailler ; plusieurs livres fermentent en ma pensée, dont le plan, le désir sont une occupation qui me fait espérer dans l’utilité de ma vie pour les autres.

Travail,

Prière,

Amour,

n’est-ce pas assez ?

« N’est-ce pas une jeunesse que cela, plus vraie, plus durable, et donnant une révélation convainquante de l’immortelle tendresse, de l’activité salutaire qui attend nos âmes !

« La vie la plus longue que je puis raisonnablement espérer désormais ne suffirait pas à toutes les admirables choses que j’ai à lire, à connaître, à enseigner aux âmes pieuses.

« Et ce n’est pas seulement dans les livres que j’ai trouvé les enseignements de Dieu, mais dans toute la création ! dans ses arbres, dans ses plantes, dans ses moindres créatures.

« L’homme est fécond pour moi comme la terre, et les plus humbles comme les plus élevés.

« Voulez-vous monter à cheval demain avec moi ? nous irons voir encore une fois les grands bois du Val. Je vous présenterai mon bûcheron, mon fermier, mon fagotier, et je leur ferai développer devant vous la philosophie pratique qu’ils ont puisée dans l’Evangile, et leurs *connaissances utiles*. Vous verrez comme me saluent et me disent bonjour les enfants des fermes de la route, et ce qui se trouve de bénédictions dans leurs voix. Vous me direz après si j’ai quelque chose à regretter de la politesse des salons »

« Je le veux, » lui dis-je abandonnant la conversation quil avait détournée et renonçant avec plaisir à toute discussion sur un point aussi délicat que son mariage, et je me retirai après avoir fixé le jour de notre promenade.

Le même à la même.

Nous sommes partis après le déjeûner. Ayant monté la colline avec calme et doux silence, interrompus par de courtes paroles sur la beauté du jour, la fraîcheur de l’ombrage et la vivacité des églantiers fleuris, nous avons fait reprendre haleine à nos chevaux auprès d’un ancien Calvaire où priaient deux saintes femmes vêtues de noir.

Un chemin de gazon ras et fleuri, mais spacieux et bordé d’ormeaux et de saules, s’étendait devant nous.

Il nous vint une douce brise de la mer, tout embaumée des fleurs du rivage. – « Ah ! dit-il, à cette place, et je n’en saurais expliquer nettement la cause, il n’y a pas long-temps encore, à ce même souffle qui vient de passer sur nos fronts, je sentais les espérances humaines me revenir, une sorte de jeunesse de corps et d’âme, une confiance, une émotion, souvent des larmes, du désir, de l’attendrissement ! toute la vie enfin !

« Ciel et terre, tout était doux et beau ! toutes mes peines et tous mes plaisirs d’autrefois rassemblés se pressaient et bondissaient en mon cœur. La chair frémissait encore !

« C’est bien mieux aujourd’hui que le vêtement humain disparaît. Sentez, sentez cette brise du chagrin guéri, de l’espérance retrouvée, d’une consolation venue du ciel.

« Doux accord, douce rencontre de l’air extérieur calme avec le souffle de l’âme tranquille.

« O vie, vie renaissante de l’homme sensible, que de transformations tu subis depuis l’enfance et ses jeux jusqu’à la jeunesse et l’amour, jusqu’à la prière, jusqu’au ciel ! Avançons, mon ami, le cœur éclate et s’affaiblit dans ces souvenirs.

« Saluons cette noble et honnête retraite de vos deux vénérables amis du Val des Chênes. Je me rappelle leur hospitalité et leur indulgence sans nul mélange de plainte et de trouble. »

Après avoir longé quelques fermes, le clocher de B..... nous apparut, et nous attachâmes nos chevaux à un tourne-bride qui touchait au presbytère.

« Je ne dois point, me dit Arthur, passer de-vant cette maison, sans y demander une bé-« nédiction. »

Elle ne nous fut point donnée cependant, car le bon curé était absent.

« Je dois à cet excellent prêtre, me dit Arthur en poursuivant notre route, un mot d’exhortation qui ne sera jamais oublié. Au moment le plus terrible de ma dernière et douloureuse maladie, il vint exprès de son presbytère, et, rompant toutes les consignes de ma porte, monta mon escalier, écarta mes rideaux, me prit la main, et sachant quelles hésitations pouvaient déchirer mon cœur : N’écoutez pas la voix du monde, me dit-il en saisissant mon pouls qui ne battait quasi plus ; n’écoutez que Dieu et ses commandements. Et courage ! Dieu est grand ! » Ceci ne ressemble guère à votre dernier sermon, « cher comte.

« J’ai cru long-temps que j’avais rêvé ! cette voix, cette main, ces paroles et cette robe de prêtre ! mais, tout était réel : il m’a dit depuis qu’il était parti bien convaincu qu’il ne me reverrait point en ce monde. »

Après avoir descendu un ravin le long d’un cimetière, et passé une rivière qui formait sous un pont rustique un bassin d’eau limpide, et toute parée de cresson, nous arrivâmes à trois ou quatre maisons en lambeaux, comme ceux qui les habitaient.

Sur la porte de celle du milieu, et entre les débris d’une haie de maigres groseillers, était assis un vieillard déguenillé qui tendait le crâne luisant de sa tête courbée aux rayons du soleil.

« Voilà, me dit Arthur, ce pauvre père Horier ! Permettez que je lui fasse ma cour ; ce sera bientôt une puissance. Quatre-vingt-cinq années de misère, de fatigue et de résignation que Dieu s'apprête à récompenser. Voilà des titres qui valent tous les nôtres auprès du Seigneur. Les portes du ciel s'ébranlent déjà pour lui… – Eh bien ! bon père, cela va mieux, n'est-ce pas ?

Le vieillard releva sa tête avec effort et sourit comme la mort pourrait sourire. « Oh ! *mieux* ! non, mon cher monsieur ; c'est fini de cette fois. »

« – Ne dites pas cela ; vous savez que vous vous trompez toujours. »

« – Oh oui, mais de cette fois !… »

« – Avez-vous du vin, du bouillon ? »

« – Oui, oui, mon cher monsieur ; oh ! sans cela !... »

Des voisins et des petits enfants sortirent du chaume et des haies, et entourèrent le pauvre vieux gémissant ; les enfants étaient nus, le plus âgé pouvait avoir six ans.

Ils étaient maigres et pâles. « Misère, misère héréditaire ! me dit Arthur : regardez cette famille ! voilà quatre-vingts ans que ce pauvre homme se lève avant le jour, court dans la forêt hiver comme été, pluie, vent, neige, ou soleil, rassemble de misérables chevaux épars, les charge de fagots, les pousse à la ville, les en ramène en toute saison, pour quelque mince salaire qu'on lui débat, et voilà que ses petits-enfants vont continuer cette mission, et faire peut-être à leur tour quatre-vingts années de cette misère monotone, de ce travail patient !... mêlé à mille accidents de maladie, d'injustice, de traitements durs.

« Et nous nous plaignons ! Adieu, bon père, tâchez de venir me voir. » – « Vous allez faire un tour de promenade à votre forêt, monsieur, dit le vieillard : Dieu vous y bénisse ; c'est un joli séjour, je suis bien aise d'avoir vu cela avant de mourir. Vous aurez la de beaux fruits, une belle place ! tout-a-fait belle ! »

Vieillard béni ! il se réjouissait des biens, des délices du riche, au milieu de tous les restes de la pauvreté et de ses amères nécessités !

« Que le Seigneur reçoive et bénisse mille fois, me dit Arthur, le pauvre qui n'est point envieux ! »

Trois jours se sont écoulés dans des promenades et des lectures toutes choisies et charmantes.

La variété même ne nous a pas manqué, car un bel et splendide orage nous a donné une nuit de tempête dont l'équinoxe eût été jaloux.

Le lendemain Arthur me montra les vers que je vous envoie, pour que vous y preniez une pensée juste de l'amour passionné qu'il porte à son fils.

La tempête grondait dans la forêt epaisse,
Et la mer déchirait les flancs du beau vallon :
J'écoutais, attentif, les cris pleins de tristesse
De ce vent qui tordait le toit de ma maison ;
Furieux, sans pitié, n'accordant nulle grâce,
Comme je vis naguère, à sa proie attaché,
Un essaim haletant de noire populace,
Se ruer, implacable, au toit d'un évêché.
Le démon cette nuit semblait régner sur terre,
Et l'enfer y pousser ses longs rugissements.
On n'imaginait pas que jamais la lumière
Pût revenir aux cieux qui tombaient à torrents.
Je me levai cherchant au foyer quelque flamme,
L'obscurité jetait le trouble en mes esprits ;
Dans mon corps épuisé sentant trembler mon âme
Inquiet, j'approchai du berceau de mon fils !
. . . . . .
Douce sérénité de l'enfance encor pure,
Souffle d'ange, ou d'oiseau, je n'entendis que vous
Dans ce déchaînement de toute la nature ;
Dieu puissant, je cessai de craindre ton courroux !
L'espérance à mon cœur revenait dans les larmes,
Vous étiez là, Seigneur, et je joignis les mains.
Innocence, beauté, sommeil, célestes charmes,
Ici-bas de mon Dieu vous êtes les témoins
Et je restai pensif sur ce riant visage
Où la rose, l'azur et la neige mêlés,
A mes yeux rafraîchis offraient la sainte image
De ces traits autrefois aux mages révélés.
Mon fils, mon fils, mon fils ! Dieu t'endort et te garde ;
Sa main a repoussé le souffle des démons.
Un ange avec ton père aujourd'hui te regarde,
Et du bonheur du ciel tous les deux nous vivons.
Bruit, tempête, océan qui rugit et s'élève,
Qui comme un insensé se roule sur la grève,

Tout s’était apaisé dans cet air embaumé
Où nage l’esprit pur d’un enfant bien aimé.
Oh ! si ce calme était le miroir de ta vie !
Mais par le vent du Nord battue et poursuivie,
La vague dans ton sein un jour écumera !
Mais l’ouragan terrible aussi t’éveillera !
Courbé sous tous les maux qui marquent le passage
Sur la terre où sans fruit, hélas ! nous vieillissons,
L’insomnie en ton lit flétrira ce visage,
Que Dieu, ta mère et moi, dans l’ombre bénissons.
Telle est la loi, Seigneur ! O pauvre créature,
Mieux que moi sauras-tu combattre la nature,
Sur de perfides flots mieux guider ton vaisseau,
Et garder quelque chose au moins de ton berceau !
Ah ! dans ces jours de lutte où le courant entraîne,
Où le nuage épais nous dérobe les cieux,
Qu’un ami, s’il m’en reste encor, alors, t’amène
Sur ces mots que traçait un père déjà vieux :
« Mon fils, si du Seigneur tu ne perds point la voie,
« Près de toi la tempête en fuyant passera,
« Car quel que soit le gouffre où l’ouragan tournoie,
« Qui s’attache à l’autel sur le bord restera.
« Ailleurs qu’au ciel jamais ne cherche la lumière,
« Car à l’abîme vont tous les flambeaux humains.
« A toute passion oppose la prière,
« Et comme un bouclier tiens son livre en tes mains. »

Je me réserve de vous parler de vive voix, du point le plus délicat, de ce qui sera prochainement consacré devant Dieu, de ce qui mérite de l’être, même devant les hommes, je le reconnais maintenant.

Vers le milieu du troisième jour, nous reprimes le chemin de la ville. Arrivés devant les haies des tristes chaumières, Arthur a tout-à-coup arrêté son cheval. Elles étaient fermées !… – « Mon Dieu ! le père Horier est mort !... s’est-il écrié ! » Nos cœurs se sont serrés. Un silence doux couvrait de son aile paisible ces tristes demeures et leurs petits enclos.

« Il est mort ! il est parti ! m’a -t – il nommé « Dieu ?

Nous avons passé la rivière et monté la ravine. L’église, le clocher, le cimetière et son grand if étaient éclairés par un soleil couchant radieux.

La solitude entière ! hors nous, personne ! Une fosse était ouverte, la terre fraîchement remuée autour, une bière auprès, sous un drap noir !

Un coup, un seul coup de cloche a retenti comme nous arrivions en face de la fosse et a frappé sur nos cœurs, et aussitôt un immense rayon de soleil a tout pénétré.

Nous sommes demeurés immobiles, regardant, rêvant, attendant quelque fin à ce qui se passait en nous, autour de nous, et au-dessus de nous.

Tout le mystère de vie et de mort était là, tous les enseignements, toute notre destinée !

Nos regards allaient de la terre au ciel, interrogeant l'abîme et l'immensité.

Durant cet entretien intérieur, la solitude continua, mais les cieux nous semblaient peuplés.

Un coup de vent enleva les fleurs du jardin du château voisin, et les lança sur la tombe ouverte du pauvre.

« Il est parti !… arrivé sans doute, me dit Arthur. Ah ! qu'il se souvienne de mon nom !

« C'était l'ami le plus humble que j'eusse en ce monde ; c'est le plus puissant, le plus élevé aujourd'hui.

« Adieu ! adieu ! c'est la religion de Jésus qui nous réunit ainsi, qui nous enseigne, nous avertit, nous révèle tout, et toujours, et sans cesse.

« Voyez, que de choses pour nous toucher et nous instruire sur la fosse de cet humble ! la gloire et le repos du ciel, l'éternité, les anges, la lumière et Dieu ! Dieu dans toute sa beauté, dans toute sa profondeur, dans tous ses mystères, dans toute sa puissance. »

Toutes ces choses continuèrent à remplir nos discours et nos silences jusqu'à la ville, où je me séparai d'Arthur, qui pleurait encore le père Horier. Ah ! qu'ils soient bénis tous deux !

Hier, j'ai pris congé d'Arthur pour retourner à Brécy, où m'attend ma famille. Dans un dernier entretien, je me suis hasardé à lui demander s'il songeait encore aux chagrins des amours passés.

« Pas autrement, m'a-t-il répondu, que pour me les rendre profitables et les déplorer. »

Et comme je lui rappelais un certain jour d'indignation contre ce qu'il appelait alors ma froideur et mon insensibilité

« J’y songe souvent, me dit-il : sommes-nous assez insensés et misérables ! Nous en voulons à nos amis les plus chers, et souvent nous nous retirons d’eux mécontents, prétendant qu’ils ne partagent pas, comme ils le devraient, certaines douleurs cuisantes, terribles (celles d’un amour malheureux surtout), et nous allons répétant avec larmes qu’ils ne comprennent rien aux angoisses et tortures de ces belles tristesses.

« Déplorables ! déplorables que nous sommes !

« Hélas ! réfléchissons. Au bout d’un certain temps, plus ou moins long, quelquefois très court, nous ressemblons à ces amis prétendus insensibles, et plus qu’eux nous sommes interdits, confondus de ces souffrances.

« Nous sommes devenus comme ils étaient alors, comme eux nous disons : Est-il possible, est-il possible, ô mon Dieu !

« C’est ce que je pense en mille rencontres, en mille places où se brisa mon cœur perdu, ma tête égarée !

« Or, maintenant, que nous reste-t-il, mon ami, qu’à conjurer Dieu, comme a dit un Saint, que sa main débonnaire nous garde fermement en ses enclos ; car la foi, l’espérance, la charité, pièces immobiles de notre cœur, sont bien sujettes au vent, quoique non pas à l’é-branlement. Comment voulons-nous que nos résolutions en soient exemptes ?

« Le bonheur sera grand, si nous nous contentons que notre arbre demeure bien et profondément planté, sans vouloir encore que pas une feuille ne soit agitée. »

Comme nous nous donnions avec émotion le dernier adieu : « Tenez, *mondain*, médit Arthur, prenez le résumé de toutes ces pensées, de toutes ces lectures, de toutes ces méditations, et lisez-les quand vous sentirez que le temps en est arrivé. »

Je pris de ses mains une feuille que j’ouvris aussitôt que les premiers arbres de la campagne m’apparurent.

Elle ne contenait que cette espèce de litanie, que, sauf la ligne du milieu, je fais ajouter aux prières de mes enfants :

« Mon Dieu, vous par qui je vis, en qui je crois, en qui j’espère et me confie,

Écoutez-moi,
Inspirez-moi,
Conseillez-moi,
Soutenez-moi,
Fortifiez-moi,
Adoucissez-moi,
Calmez-moi,
Apaisez-moi,
Contenez-moi,
Défendez-moi, moi, ma femme et mon fils !
Protégez-moi,
Conduisez-moi,
Consolez-moi,
Bénissez-moi,
Veillez-moi,
Instruisez-moi,
Éclairez-moi,
Guidez-moi,
Avertissez-moi,
Élevez-moi,
Pardonnez-moi,
Sauvez-moi !

« Car vous seul pouvez tout cela, Seigneur !.. car c’est en vain que nous demanderons ailleurs l’amour, la bénédiction, le conseil, la force, la lumière, le pardon et le salut qu’on ne trouve qu’en vous… »

AU LECTEUR.

Werther, Saint-Preux, René, Obermann, sont des types sublimes, mais dangereux, de l'homme sensible.

Leur exemple a fait du mal, tout en intéressant vivement et noblement les cœurs. Quand nous avons eu admiré, applaudi, nous avons gémi, et voilà tout.

Werther, c'est le suicide ; *Saint-Preux*, c'est la philosophie ; René, le vague, l'abandon ; Obermann, le découragement.

Quel secours en avons-nous tiré ? quelle résolution salutaire ? quel espoir ?

Arthur voudrait être la religion.

Mais le génie des créations que je viens de citer lui manquera.

Qui donc fera assez sublime cette histoire de l'homme passionné de nos temps, sauvé de tout, guéri de tout, et jusqu'au fond, par la vertu chrétienne ?

Nous l'avons tenté sans succès, nous le sentons dans notre conscience, et nous terminons, découragé aussi, mais en cela seulement. Puissions-nous voir quelqu'autre arriver au but où tendaient tous nos efforts !

FIN.

EUGÈNE RENDUEL

Éditeur-Libraire,

Rue des Grands-Augustins, 22, à Paris.

Extrait du Catalogue.

Œuvres complètes

DE VICTOR HUGO.

— belle édition in-octavo. —

poésie.

	fr.	c.
ODES ET BALLADES. 2 vol.	15	
LES ORIENTALES. 1 vol.	7	50
LES FEUILLES D'AUTOMNE. 1 vol.	7	
LES CHANTS DU CRÉPUSCULE. 1 vol.	8	

roman.

HAN D'ISLANDE. 2 vol.	15	
BUG-JARGAL. 1 vol.	7	50
LE DERNIER JOUR D'UN CONDAMNÉ. 1 vol.	7	50
NOTRE-DAME DE PARIS, avec 12 belles Gravures. 3 vol.	20	
NOTRE-DAME DE PARIS. — ÉDITION KEEPSAKE. — 1 vol., Gravures sur chine.	22	

drame.

CROMWELL. 2 vol.	15	
HERNANI. 1 vol.	7	50
MARION DELORME. 1 vol.	7	50
LE ROI S'AMUSE. 1 vol.	6	
LUCRÈCE BORGIA. 1 vol.	6	
MARIE TUDOR. 1 vol.	6	
ANGELO, TYRAN DE PADOUE. 1 vol.	6	

complément.

LITTÉRATURE ET PHILOSOPHIE MÊLÉES. 2 vol.	15	

Œuvres complètes

DE

CHARLES NODIER.

—

— belle édition in-octavo. —

—

	fr.	c.
JEAN SBOGAR. 1 vol.	7	50
LE PEINTRE DE SALTZBOURG. — ADÈLE. — THÉRÈSE AUBERT. 1 vol.	7	50
SMARRA. — TRILBY. — LES TRISTES. — HÉLENE GILLET. 1 vol.	7	50
LA FÉE AUX MIETTES, roman imaginaire. — 1 vol.	7	50
RÊVERIES. 1 vol.	7	50
MADEMOISELLE DE MARSAN. 1 vol.	7	50
LE DERNIER BANQUET DES GIRONDINS. 1 vol.	7	50
SOUVENIRS ET PORTRAITS. 1 vol.	7	50
SOUVENIRS ET PORTRAITS. OUVRAGE NOUVEAU. 1 vol.	7	50
SOUVENIRS DE JEUNESSE. 1 vol.	7	50
LE DERNIER CHAPITRE DE MON ROMAN. Demi-vol.	3	
CONTES EN PROSE ET EN VERS. 1 vol.	7	50
NOTIONS ÉLÉMENTAIRES DE LINGUISTIQUE, ou HISTOIRE ABRÉGÉE DE LA PAROLE ET DE L'ÉCRITURE. 1 vol.	7	50

Chaque volume des Œuvres complètes de CHARLES NODIER se vend séparément.

Œuvres

DE

A.-C. SAINTE-BEUVE.

—

— belle édition in-octavo. —

—

	fr.	c.
VOLUPTÉ, roman. 2 vol.	15	
CRITIQUES ET PORTRAITS LITTÉRAIRES. 3 vol.	24	
JOSEPH DELORME. — Vie et poésies. — 1 vol.	7	50
LES CONSOLATIONS. 1 vol.	7	50
POÉSIE FRANÇAISE AU XVI^e SIÈCLE. 2 vol.	15	

sous presse:

PORT-ROYAL. 2 vol.	15	

Œuvres

DE

HENRI HEINE.

—

— belle édition in-octavo. —

—

REISEBILDER. — TABLEAUX DE VOYAGES. 2 vol.	15	
DE LA FRANCE. 1 vol.	7	
DE L'ALLEMAGNE. 2 vol.	15	

Œuvres complètes

DE

E.-T.-A. HOFFMANN.

Contes Fantastiques ;
Contes Nocturnes ; Fantaisies à la manière de Callot ;
Romans ; Dialogues ; Essais, etc., etc.,

Traduits de l'allemand

PAR A. LOÈVE-VEIMARS.

Contes Fantastiques.

1re *livraison. — Réimpression.*

Le Majorat, — le Sanctus, — Salvator Rosa, — la Vie d'Artiste, — le Violon de Crémone, — la Leçon de Violon, — Marino Faliero, — le Bonheur au jeu, — le Choix d'une Fiancée, — le Spectre fiancé, 4 vol. in-12, vignette. 12

2e *livraison. — Réimpression.*

Le Sablier, — la Cour d'Artus, — Don Juan, — Gluck, — Agafia, — Mademoiselle de Scudéry, — Zacharias Werner, — maître Martin le tonnelier et ses apprentis, — l'Eglise des Jésuites, — maître Floh, sept aventures, 4 vol. in-12. 12

3e *livraison.*

Les Contemplations du Chat Murr, entremêlées accidentellement de la Biographie du maître de chapelle Jean Kreisler, suivies de ses Souffrances musicales, 4 vol. in-12, vignette. 12

4e *livraison.*

Contes Nocturnes.

Les maîtres Chanteurs, — la Maison déserte, — le Diable, — Ignace Denner, — le Vœu, — maître Jean Wath, le charpentier, — le Cœur de pierre, — le Botaniste, — les Brigands, aventures de deux amis dans un château de Bohême, 4 vol. in-12. 12

5e *livraison.*

Contes et Fantaisies.

Les Mines de Falun, — les Ménechmes, — l'Enfant étranger, — le Casse-Noisette, — Kreisleriana, — Pensées, — Singulières espèces de Folies, — la Vie de E.-T -A. Hoffmann, avec son portrait d'après nature, 4 vol. in-12. 12

P.-L. JACOB.

—

	fr.	
LES SOIRÉES DE WALTER SCOTT A PARIS. 2 v. in-8.	15	
LE ROI DES RIBAUDS. 2 vol. in-8. — Portrait.	15	
UN DIVORCE. 1 vol. in-8.	7	50
LA DANSE MACABRE. 1 vol. in-8. — Vignette.	7	50
VERTU ET TEMPÉRAMENT. 2 vol. in-8. — Vignettes.	15	
QUAND J'ÉTAIS JEUNE. 2 vol. in-8.	15	
LES FRANCS TAUPINS. 3 vol. in-8.	22	50
LA FOLLE D'ORLÉANS. 2 vol. in-8.	15	
PIGNEROL, HISTOIRE DU TEMPS DE LOUIS XIV. 2 vol. in-8.	15	
MON GRAND FAUTEUIL. 2 vol. in-8.	15	

SOUS PRESSE:

LA CHAMBRE DES POISONS. 2 vol. in-8.

PUBLICATIONS NOUVELLES.

F. de Lamennais.

PAROLES D'UN CROYANT ; suivies de : DE L'ABSOLUTISME ET DE LA LIBERTÉ. 1 vol. in-8. 6

Amédée Duquesnel.

HISTOIRE DES LETTRES AVANT LE CHRISTIANISME. — COURS DE LITTÉRATURE. 2 vol. in-8. 15

André Chénier.

POÉSIES COMPLÈTES ET INÉDITES. 2 vol. in-8. 15

Alphonse Royer.

VENEZIA LA BELLA. 2 vol. in-8, vignettes. 15
LES MAUVAIS GARÇONS. 2 vol. in-8, vignettes. 15

Michel Raymond.

LES INTIMES. 3 vol. in-8, troisième édition. 22 50

Frédéric Soulié.

LES DEUX CADAVRES. 2 vol. in-8, troisième édition. 15

Théophile Gautier.

	fr.	c.
LES JEUNES FRANCE. 1 vol. in-8, vignette.	7	50
MADEMOISELLE DE MAUPIN, — DOUBLE AMOUR. 2 vol. in-8.	15	

Le comte de Pastoret.

RAOUL DE PELLEVÉ. 2 vol. in-8, vignettes.	15	

Eugène Sue.

LA SALAMANDRE. 2 vol. in-8, vignettes, troisième édition.	15	

Jules Lacroix.

UNE GROSSESSE. 1 vol. in-8, vignette, deuxième édition.	7	50
CORPS SANS AME. 2 vol. in-8, deuxième édition.	15	
UNE FLEUR A VENDRE. 2 vol. in-8.	15	

Paul de Musset.

SAMUEL. Roman sérieux. 1 vol. in-8, vignette.	7	50
LA TÊTE ET LE CŒUR, NOUVELLES ÉQUIPÉES. 1 vol. in-8.	7	50

Joseph d'Ortigue.

LA SAINTE BAUME, roman. 2 vol. in-8.	15	
LE BALCON DE L'OPÉRA. 1 vol. in-8, vignette.	8	

Alfred de Musset.

UN SPECTACLE DANS UN FAUTEUIL. 1 vol. in-8.	7	50

Petrus Borel.

CHAMPAVERT, CONTES IMMORAUX. 1 vol. in-8, vignette.	7	50

D'Arlincourt.

LES ÉCORCHEURS. 3 vol. in-12, troisième édition.	10	

Le général Dumouriez.

MÉMOIRES ET CORRESPONDANCE INÉDITS, publiés sur les manuscrits autographes déposés chez l'éditeur, et précédés d'un *fac simile*. 2 vol. in-8.	15	

Madame Roland.

LETTRES AUTOGRAPHES DE MADAME ROLAND, adressées à Bancal-des-Issarts, membre de la Convention, précédées d'un jugement sur madame Roland, par Sainte-Beuve. 1 vol. in-8.	7	50

Eugène Chapus.

LA CARTE JAUNE, — ROMAN DE PARIS. — 2 vol. in-8.	15	
TITIME ? — BOIS-SÈCHE. 1 vol. in-8.	7	50
LE CAPRICE. 2 vol. in-12.	6	

Henri Martin.

LE LIBELLISTE. 2 vol. in-8.	15	
MINUIT ET MIDI. 1 vol. in-8.	7	50

Rey Dussueil.

	fr.	c.
LA FIN DU MONDE. 1 vol. in-8.	7	50
LE MONDE NOUVEAU. 1 vol. in-8.	7	50

Emile Cabanon.

UN ROMAN POUR LES CUISINIÈRES. 1 vol. in-8, vignette.	7	50

Juliette Bécard.

UN ACCÈS DE FIÈVRE. 1 vol. in-8.	7	50

Auguste Boüet.

PIRATE ET CORSAIRE. 2 vol. in-8.	15	

Defauconpret.

LES FRÈRES D'ARMES, traduit de l'angl. de James. 3 vol. in-8.	15	
DELORME, HISTOIRE DU TEMPS DE LOUIS XIII, traduit du même auteur. 2 vol. in-8.	15	
LE SECRET DU ROI, traduit de l'anglais de Power. 2 vol. in-8.	15	
LE JEUNE IMPOSTEUR, traduit de l'anglais de Reynolds. 2 vol. in-8.	15	

Thomas Grossi.

MARCO VISCONTI. 2 vol. in-8.	15	

Sagoskin.

ROSSLAWLEW, OU LES RUSSES EN 1812, trad. par Jean Cohen. 2 vol. in-8.	15	

Tieck.

LE SABBAT DES SORCIÈRES. 1 vol. in-8.	7	50

Ferdinand Dugué.

LA SEMAINE DE PAQUES. 1 vol. in-8.	7	50
HORIZONS DE LA POÉSIE. 1 vol. in-8.	7	50

E. Bergounioux.

CHARETTE. 1 vol. in-8.	7	50

Frédéric Mercey.

TIEL LE RODEUR. 2 vol. in-8.	15	

Jules Lechevalier.

ÉTUDES SUR LA SCIENCE SOCIALE. 1 vol. in-8.	8	

Frédéric Schlegel.

TABLEAU DE L'HISTOIRE MODERNE, trad. de l'allem. 2 vol. in-8.	15	

Raoul Rochette.

COURS D'ARCHÉOLOGIE, professé à la Bibliothèque royale. 1 vol. in-8.	9	

H. de Mérode et de Beauffort.

fr. c.

DE L'ESPRIT DE VIE ET DE L'ESPRIT DE MORT. 1 vol. in-8. 7

Frédéric de Castillon.

LA MAITRESSE ET LA FEMME MARIÉE. 2 vol. in-12. 6

Léon Ewig.

COMPIÈGNE ET SES ENVIRONS. 1 beau vol. in-8. — Douze vues d'après nature ; culs-de-lampe, vignettes, etc., avec une carte topographique. 8

PUBLICATIONS SOUS PRESSE.

Sainte-Beuve.

PORT-ROYAL. 2 vol. in-8.

Théophile Gautier.

LES CONFESSIONS DE DEUX GENTILSHOMMES PÉRIGOURDINS (*en collaboration avec* GÉRARD LABRUNIE). 2 vol. in-8.

LA COMÉDIE DE LA MORT. 1 vol. in-8.

LE CAPITAINE FRACASSE. 2 vol. in-8.

E.-T.-A. Hoffmann.

SIXIÈME LIVRAISON. 4 vol. in-12.

Louis Bertrand.

GASPARD DE LA NUIT. 1 vol. 8.

Edouard Seguin.

INTRODUCTION A LA PHILOSOPHIE DE L'ART. 1 vol. in-8.

Roselly de Lorgues.

RÉGÉNÉRATION DES COMMUNES DE FRANCE, OU LE PRESBYTÈRE, L'ÉCOLE ET LA MAIRIE. 1 vol. in-8 et in-12.

BIBLIOTHÈQUE ROYALE

IMPRIMERIE DE TERZUOLO, RUE DE VAUGIRARD, 41.

lien vers http://www.bnf.fr

lien vers http://gallica.bnf.fr

Arthur

http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6518043x

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d’abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l’ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L’état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l’étape d’OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format EPUB (*electronic publication*), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N’hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l’adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d’utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d’œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s’inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l’objet d’une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici pour accéder aux tarifs et à la licence

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr

Notes

1 Il est ici question du *Credo* connu généralement sous la dénomination de *Credo Dumont*.

2 Pour leur citer un nom dont les païens modernes reconnaissent l'autorité, il faut leur rappeler cette parole si sage et si prophétique de Platon : « *A moins qu'il ne plaise aux Dieux de vous envoyer quelqu'un pour vous instruire de leur part, n'espérez pas réussir jamais à réformer les hommes.* »

– Apologie de Socrate. –

3 Ainsi, chaque avocat a eu, de nos jours, au moins une constitution dans sa poche, son remède universel à tous les maux, qui semblaient augmenter à chaque constitution

4 Je vois, dans l'Histoire de Port-Royal, que c'était aussi l'usage des solitaires de cette sainte maison.

5 Saint François de Sales.

Table des matières

1. Page de titre
2. INTRODUCTION.
3. PREMIÈRE PARTIE. MÉMOIRES.
    1. Chapitre I - ENFANCE. – LE PRESBYTÈRE. – BAPTÊME. – DIX AOUT. – LA RÉVOLUTION.
    2. Chapitre II - BONAPARTE. – L'ENFANT CORROMPU. – LES CONSULS. – UNE REVUE. – UN PÈRE. – ÉDUCATION NÉGLIGÉE ; SES SUITES.
    3. Chapitre III - LES FEMMES. – L'AMOUR.
    4. Chapitre IV - FIN D'UNE PASSION.
        1. LETTRE I.
        2. LETTRE II.
        3. LETTRE III.
        4. LETTRE IV.
        5. LETTRE V.
        6. LETTRE VI.
        7. LETTRE VII.
        8. LETTRE VIII.
        9. MANUSCRIT DE JULIE.
        10. LETTRE X.
        11. LETTRE XI.
4. DEUXIÈME PARTIE. RELIGION ET SOLITUDE.
    1. ARRIVÉE DANS LA SOLITUDE.
    2. MAXIMES GÉNÉRALES POUR LA CONDUITE DE LA VIE.
    3. DE LA BIBLE.
    4. DE LA PRIÈRE.
        1. PRIÈRE DE LOUIS DE BLOIS.
        2. PRIÈRE DE SAINT AUGUSTIN.
    5. LETTRES.
        1. I.

    2. II.
    3. III. Le Credo.
    4. IV. Sur un Évangile.
    5. V. Arthur à Louise de
6. MÉDITATIONS.
    1. I.
    2. II. Un des derniers jours d'Octobre.
    3. III. 19 Novembre
    4. IV. Sur une Lettre de saint François de Sales.
    5. V. Des Cendres, par Bourdaloue.
    6. VI.
    7. VII. Vies des Pères du Désert.
    8. VIII. L'Aumône.
    9. IX. De l'Humilité.
    10. X. Continuation.
7. FRAGMENTS.
    1. I.
    2. II. Une Cathédrale, un Dimanche de l'an 1834.
    3. III. Sur la Prière en commun
    4. IV.
    5. V. Le Salut de la Sainte-Catherine.
    6. VI.
    7. VII.
    8. VIII. Les Visites et Rencontres de Jésus-Christ.
    9. IX. Éloquence des Mourants.
5. CONCLUSION.
6. AU LECTEUR.
7. Notes
8. À propos de cette édition numérique